

LE MONDE
ILLUSTRÉ



EDMOND J. MASSICOTTE



Les

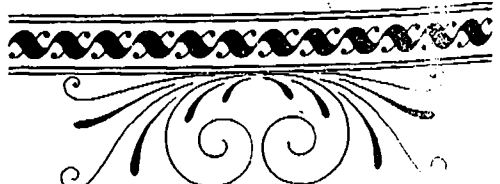
Pilules Rouges

DE LA

« Cie Chimique »
Franco - Américaine



Relevant les Forces
et Reconstituent
le SANG.

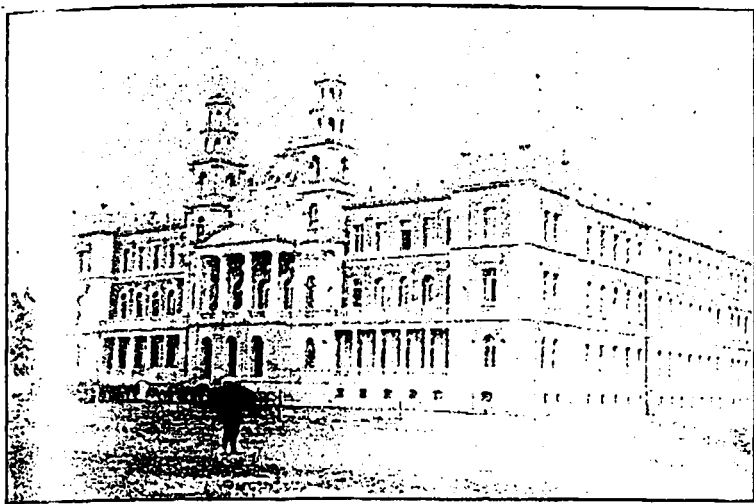


LE MONDE ILLUSTRÉ

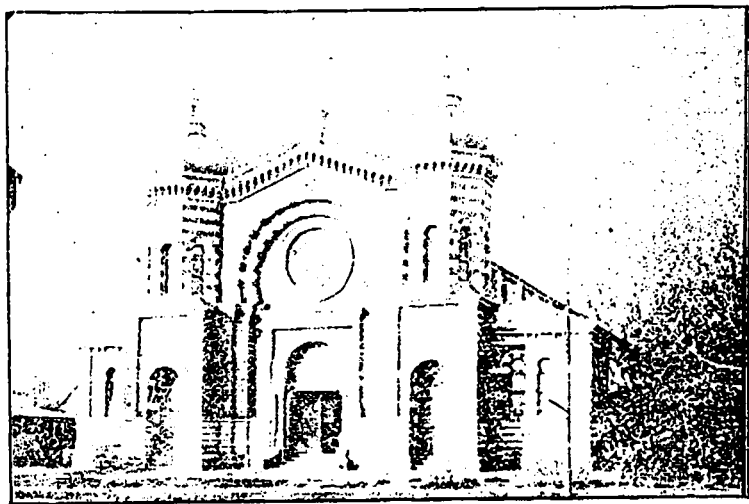
18^e ANNEE.—No 926

MONTREAL, 25 JANVIER 1902

5c LE No

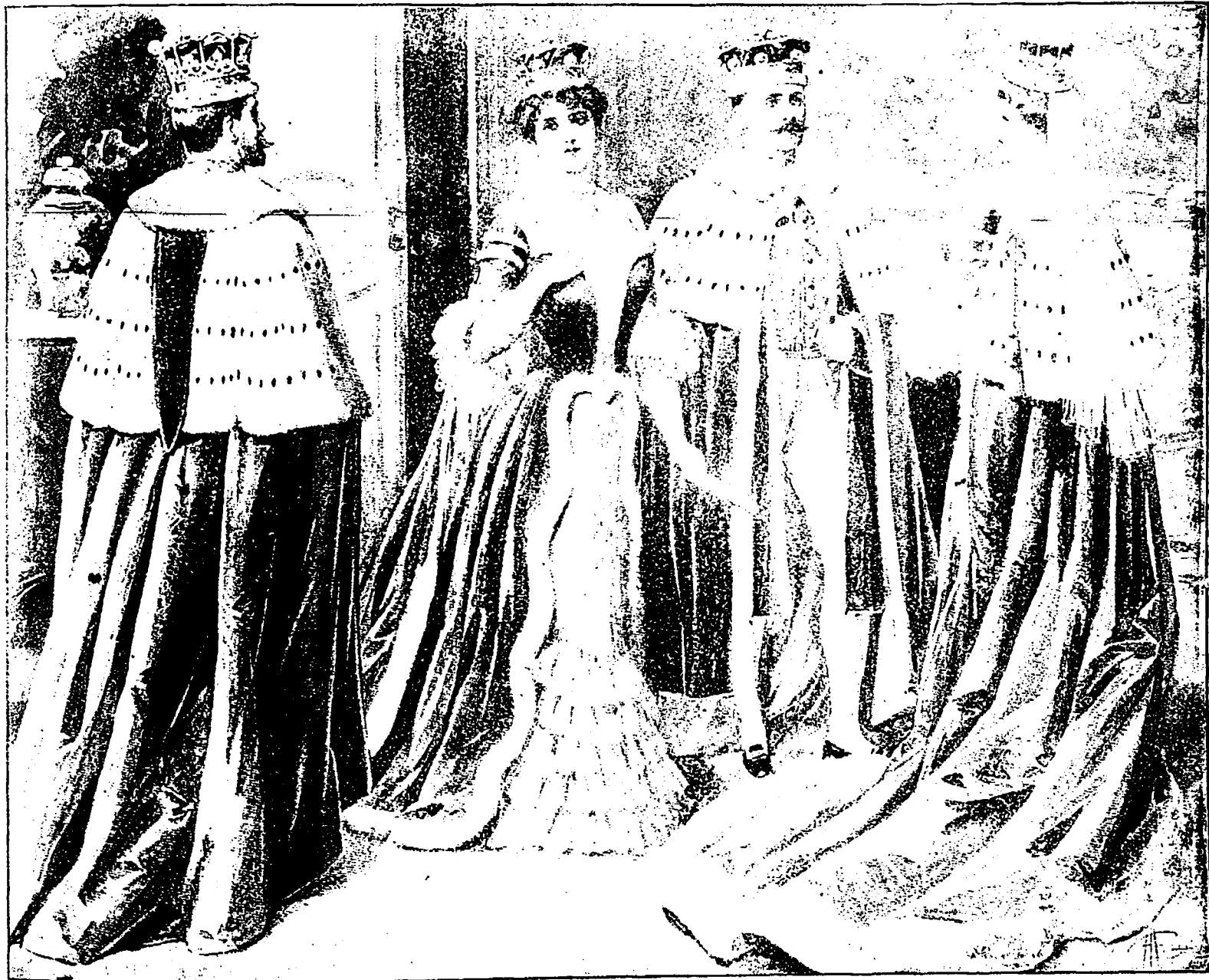


LE PALAIS DE JUSTICE



LA SYNAGOGUE

LA GUERRE ANGLO-BOER.—A PRETORIA



Comte

Baronne

Baron

Comtesse

COSTUMES DE RIGUEUR, POUR LES PAIRS ET PAIRESSSES, AU COURONNEMENT DU ROI

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 JANVIER 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
 4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera qu'à sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
 Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
 33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467 B. d. P. 785

Rédaction :

JULES SAINT-ELME (*Amédée Denault*), Directeur ;

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :
 37, rue Saint-Gabriel

LE CANADA AUX CANADIENS

De toutes parts nous arrivent, mais surtout de nos campagnes canadiennes, des lettres d'encouragement, dans la lutte que nous poursuivons contre le cosmopolitisme errant—le colporteur—et en faveur du commerce canadien-français. Inutile de dire que ces lettres proviennent de compatriotes qui, depuis longtemps ont été témoins ou victimes de cette plaie juive, mais ne s'étaient pas encore mis à l'œuvre pour la prévenir.

Les uns : des prêtres, reconnaissent la justesse de nos appréciations et nous signalent des faits venant corroborer nos informations précédentes ; nous les en remercions bien sincèrement et notons précieusement les indications qu'ils veulent bien nous transmettre.

Les autres : des commerçants de campagne, applaudissent à notre croisade contre ces dangereux "infidèles," et déplorent la situation qui leur est faite, à eux, enfants du pays, payant taxes et redevances, se livrant à un commerce honnête et auxquels la déloyale concurrence du colporteur enlève une notable partie des profits qu'ils pouvaient, en s'établissant, légitimement espérer.

Nous savions bien qu'il suffirait de toucher la plaie du doigt pour déterminer—même chez ceux qui, atteints, ne se rendaient pas compte de la blessure—une envie bien naturelle de se défendre contre ce mal grandissant, mais nos prévisions ont été dépassées et nous poursuivrons désormais notre œuvre courageusement, persuadés que nous sommes d'avoir vu et touché juste.

Avec l'engance dont nous nous occupons ici, il ne suffit pas de frapper fort, il faut frapper souvent, sans arrêt aucun, car elle est tenace et dure aux coups.

Le proverbe arabe qui dit : "Quand tu es marteau frappe fort, quand tu es enclume dors," est constamment mis en pratique par ces nomades,—sémite pour la plupart.

Quand vous les chassez par la porte c'est par la fenêtre qu'ils rentreront, et si vous la leur fermez, ils tenteront l'escalade par la cheminée. Mettez-les dehors, à une bonne distance de votre habitation, et maintenez-les à cette même distance. Sous aucun prétexte ne vous laissez attendrir par leurs jérémiades de commande ; ils sont passés maîtres dans l'art de tromper le client. En persévérant longtemps dans cette voie, vous arriverez à vous en débarrasser, car vous les aurez touchés là seulement où ils sont sensibles, la bourse ; toute autre manière de procéder serait inutile, et si vous discutez avec eux, si vous leur offrez, croyant les tenter, le quart du prix qu'ils vous

ont demandé, vous serez pris au mot (et trompés, car ils savent lire dans vos yeux le désir plus ou moins grand que vous avez de l'objet qu'ils vendent et leur prix est fait en conséquence.

Si vous ne faites pas exactement cela, ils continueront à vous persécuter, à vous tromper, à vous enlever votre argent et quand, à leur tour, ils seront solidement établis au Canada, prenez garde à vous, ils ne lâchent pas facilement ce qu'ils détiennent et je ne donnerais pas alors un denier, ni de vous, ni de votre bien.

Une classe encore plus dangereuse du colportage que celle masculine c'est la contre-partie féminine de la tribu.

Les raisons ? Elles seraient bien délicates à dire dans un journal comme celui-ci et j'espère bien, honnêtes pères et mères de famille, que vous me comprendrez sans que j'aie besoin de mettre des boisseaux de points sur mes *i*. Souvenez-vous de ce que vous avez lu dans les livres saints : de Sizarra et de son clou, de la belle Judith et de son glaive et montez soigneusement la garde autour de vos fils.

Souvenez-vous bien, nous ne saurions trop le dire, le répéter sans cesse, que le colporteur est le tout premier degré de l'envahissement de cette province et que c'est là, surtout, qu'il faut être d'une fermeté inaltérable, car si le nomade—sémite ou non—réussit à faire "ses bedides affaires" dans la campagne, il les développe à la ville. Il s'établira alors brocanteur ou marchand de hardes faites.

Si les gens de la ville font comme nous, compatriotes des campagnes, et n'encouragent, sous aucun prétexte, ces répugnants commerçants, si soutenus par vous, qui ne les encouragerez en aucune façon, ils peuvent les empêcher de prendre pied, et, ayant si bien réussi, d'amener des grands réservoirs : russe, autrichien, allemand, africain, toute la turbe de leurs amis et parents, alors un grand pas aura été fait ; le flot envahissant sera tari—à sa source et la lutte contre les échelons supérieurs de la cosmopolite vermine sera simplifiée singulièrement, car ceux occupant ces échelons ne seront pas appuyés, leur recrutement sera interrompu et nous pourrions caresser l'espoir, de pouvoir dire d'ici à quelques années seulement, que notre bien-aimé pays a échappé, grâce à notre vigilance, à notre persévérance surtout dans la tâche à accomplir, au sort peu enviable qui le menaçait.

Ce n'est donc pas parce que le colporteur est petit, humble, que nous nous attachons à le combattre ; non, et nous ne craignons aucunement la lutte, sur n'importe quel terrain, à n'importe quel arme, avec les "grands frères" arrivés.

C'est parce que le colporteur est le premier échelon de l'envahissement, systématique, de notre Canada. C'est parce que—le colporteur, comme le journalisme, conduit à tout, à la condition d'en sortir et que ceux qui l'exercent en sortent rapidement, pour gravir l'échelon supérieur, mais en se faisant immédiatement remplacer par d'autres importés etoe sans fin ni trêve attirés par les mets vivifiants des premiers venus qui leur vantent, et avec raison, la superbe hospitalité, l'accueil bienveillant qu'ils trouvent parmi nous.

Laissez faire, laissez aller et, avant dix ans, tout ce qui est commencé sera pris par ces intrus qui ne veulent, à aucun prix, du travail régulier.

Veillez compter, parmi tous ceux que vous connaissez, que vous avez fréquentés ou simplement rencontrés sur votre chemin et dites-moi si un seul d'entr'eux est ouvrier agricole, ou industriel ?

Pas un seul ouvrier, pas un seul cultivateur, tous "gommerçants" qu'ils exercent une balle sur le dos, dans une boutique aux senteurs nauséabondes ou derrière le guichet d'un établissement fashionable. Cela devrait suffire pour vous prouver la véracité de ce que nous avançons et vous mettre en garde contre cet envahissement, dans un pays jeune, manquant de bras et de capitaux, de ces travailleurs qui ne travaillent pas, de ces capitalistes qui ne possèdent pas un centin.

JEAN CANADA,

VOUS SOUVIENT-IL ?

Nous suivions un petit chemin,
 Un soir d'été, l'inn près de l'autre,
 Ma main tremblait dans votre main,
 Et je sentais trembler la vôtre.
 Nous allions. La lune, bientôt,
 Quitta son obscure cachette,
 Et nous la vîmes de là-haut,
 Nous suivre des yeux, l'indiscrette !

Nous allions. Dans nos cœurs aimants,
 Dans nos cœurs pleins de bonnes choses,
 Nous faisons des rêves charmants,
 Dans le sentier bordé de roses.
 Nous nous sommes assis tous deux,
 Sur un tertre de mousse tendre :
 La lune était là, dans les cieux,
 Nous regardant, sans rien comprendre.

Nous causâmes — l'on sait causer,
 Quand l'amour dicte son langage,
 Et, je voulais prendre un baiser,
 Mais vous me refusiez ce gage.
 J'allais tomber à vos genoux,
 Lorsque je vis, la malhonnête !
 La lune qui riait de nous . . .
 Depuis, j'en veux à la planète.

PAUL HYSSONS.

PAR MONTS ET PAR VAUX

La Juiverie voilà l'ennemi, clame chaque semaine le vaillant *Pionnier*. Afin de jeter une note plaisante au milieu de ces dissertations fort justes, mais sévères, laissez-moi, chers lecteurs, vous raconter une histoire :

Un jour, peut-être était-ce "pendant l'horreur d'une profonde nuit," un chrétien et un juif longeaient presque côte à côte une rue de Jérusalem. Le juif, perdu dans des réflexions profondes, ou dans un calcul fort compliqué, ne vit pas un puits malheureusement entr'ouvert, aussi y piqua-t-il une tête, le pauvre ; aussitôt, comme c'était son devoir, le chrétien courut chercher une échelle.

"Vous pouviez vous épargner cette peine, lui dit l'israélite à son retour ; c'est aujourd'hui le sabbat, et ma foi me défend de monter cette échelle." Il resta donc là, l'imbécile, douze à treize heures durant, la moitié du corps enfoncée dans l'eau.

Le lendemain matin, le chrétien se hâta de venir voir comment le juif se trouvait d'une nuit... si fraîchement passée. "L'échelle, l'échelle, s'écria le juif, quand il le vit venir, au nom de Jéhovah, rapportez échelle !"

"Jésus m'en préserve, répondit le chrétien, "c'est aujourd'hui dimanche !" et il rebroussa chemin.

Ce n'était peut-être pas très charitable, cette action-là, mais... à quelque chose malheur est bon et une dure leçon profite bien.

C'est ici ou jamais, n'est-ce pas, l'occasion d'employer cette maxime empruntée à un philosophe arabe : On veut et tu ne veux pas ; tu voudras et l'on ne voudra pas.

* * *

Un petit fait canadien, maintenant :

Le Père Lefebvre, fondateur du collège de Memtamcook, avait gardé pour son père un respect profond mêlé d'admiration, admiration où perçait une teinte d'orgueil filial.

Les grands sentiments à l'état de culte s'épanchent difficilement au dehors du sanctuaire du cœur : aussi le Père Lefebvre parlait-il rarement de son cher père. Une fois, cependant, il raconta à ses grands élèves le fait suivant, : nous lui laissons la parole :

"Comme la plupart des hommes forts, mon père était doux, mais il ne faut pas réveiller le lion, je veux dire le courenr des bois qui dort. Deux anglais en goguette l'apprirent, un jour, à leurs dépens. Ils arrivaient en voiture, de Montréal... ou d'ailleurs. C'était pendant les guerres de Papineau. Les "patriotes" venaient d'être écrasés à St-Eustache... et mon père ce jour-là, se trouvait naturellement de mauvaise humeur.

Les deux anglais arrivent donc, entrent à la maison sans frapper, et enjoignent à mon père d'aller donner à boire à leurs chevaux.

“ Le puits est là, leur dit mon père, qui était devenu pâle, vous pouvez aller vous servir vous-mêmes.”

En maugréant, le plus capable des deux s'avance vers le *banc des seaux* et en prend un, dont il veut se servir pour abreuver son cheval, “ non, pas celui-là, fait observer mon père, il est pour le monde : il y a un vaisseau à la bringueballe pour les animaux.”

“ *Hell* ” “ la bringueballe,” murmura l'anglais à son compagnon, mon cheval est aussi propre qu'un d... Canadien-Français...” et il continue de se diriger vers la porte avec le seau demi plin d'eau. Un éclair, un bond, mon père avait sauté sur le seau, qu'il arrachait des mains de l'insulteur, lui en lançant le contenu en pleine figure.

L'autre anglais, furieux, se précipite sur lui : mon père le saisit, une main sur le chignon du cou, l'autre un peu plus bas, et... vlan, à travers la croisée !..

Le premier anglais, encore les yeux tout pleins d'eau, s'avance vers mon père, les deux poings levés, mais il tombe vite du coup qu'il reçoit. Sa tête perche la première sur le parquet ; mon père craignait presque qu'il fut mort, mais non ; il le relève, le ranime avec l'eau qui restait dans l'autre seau, puis l'aide à sortir de la maison, l'escorte jusqu'à la voiture que l'autre tenait toute prête ; et ayant encore si grande peur que les dents lui claquaient les unes contre les autres.

“ Bon voyage, leur dit mon père. Si vous buvez chez vous dans les mêmes vaisseaux que vos chevaux, sachez, mes gars, que les Canadiens sont baptisés et qu'ils boivent à part ! Allez ! ”

En racontant ceci, le bon Père Lefebvre riait, riait, de ce bon rire franc qu'ont les âmes en paix.

Maintes gens, qui ne savent faire respecter ni leurs droits ni leur dignité, devraient envier ce vieillard qui faisait si bien respecter sa maison, ses propriétés.

* * *

Pour finir :

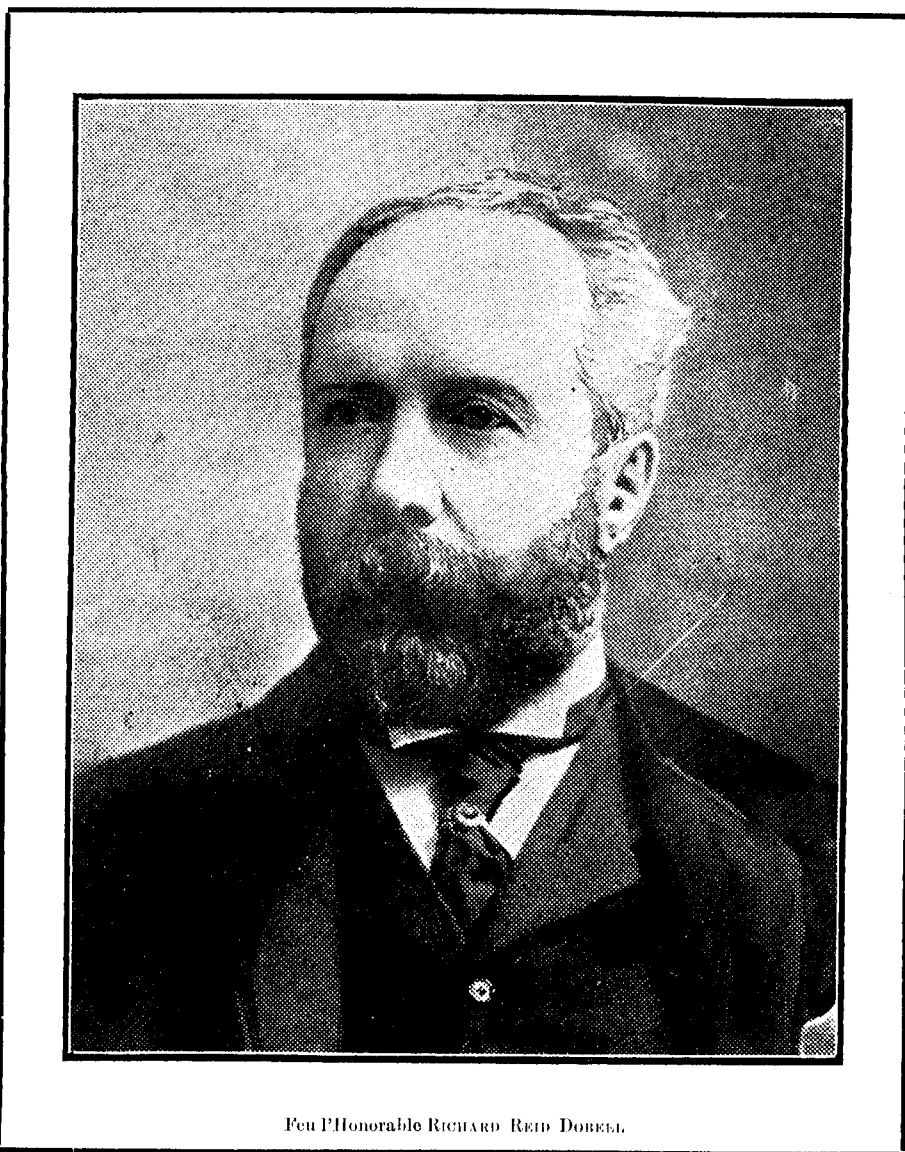
“ Médecine spirituelle contre les différentes maladies de l'âme :

Faites, pendant quelques jours, une bonne diète de toute conversation. Réduisez-vous au bouillon rafraîchissant de la retraite, buvez souvent de la tisane appétitive d'un retour sérieux sur vous-même et d'un mûr examen de toutes vos infirmités. N'oubliez pas de prendre, la veille, quelques remèdes de réflexions sur les égarements du cœur et de l'esprit, dans une décoction des idées de la mort et du jugement dernier. Le matin, à votre réveil, sans écouter votre répugnance, prenez sur le champ la potion qui suit : Il doit y entrer un scrupule de foi, un drame d'espérance, deux onces d'humilité, un demi paquet de sel de sagesse, quatre grains de docilité, une bonne poignée de feuilles de patience, le tout infusé dans une quantité suffisante d'eau de la piscine d'un sincère repentir ; faites bouillir votre mixtion sur le feu de l'amour divin et réduisez-la au gobelet de pénitence que vous ferez passer au linge fin de la contrition et pour lui ôter toute amertume, rien de plus propre que quelque gorgées de vinaigre de la passion du Sauveur, et souvenez-vous après l'avoir pris, de vous laver souvent la bouche par de tendres affections ; vous pouvez même y ajouter, d'heure en heure, un bon verre d'oraison. Vous éprouverez bientôt l'efficacité de ce remède. Votre convalescence recevra insensiblement une nouvelle vigueur, je le sais bien, moi, car j'en ai usé, de cette médecine, aussitôt après qu'elle me fut remise par un généreux ami.

Je vous souhaite la même grâce à tous !

Amen !

FANTASIO.



FEU L'HONORABLE RICHARD REID DOBELL.

FEU L'HON. RICHARD REID DOBELL

Le Samedi 11 à Folkestone, Angleterre, l'Honorable Richard Reid Dobell, ministre sans portefeuille dans le cabinet canadien, était la victime d'un accident de cheval. Grièvement blessé à la tête, il succombait presque immédiatement sans avoir repris connaissance.

Richard Reid Dobell était natif de Liverpool et âgé de 65 ans. Après avoir fait ses études au collège de Liverpool, il vint au Canada en 1857, il se livra au commerce du bois.

Président du Board of Trade, membre de la Commission du Havre, président de la “ Cold Storage Company of Quebec ” c'était un dévoué partisan du mouvement impérialiste.

Elu aux élections générales de 1896, il fut, à la formation du Cabinet Laurier nommé ministre sans portefeuille. C'était un des hommes les plus connus du Canada et sa fin tragique y a causé une profonde émotion.

La femme est-elle supérieure à l'homme

Le *Journal de Bruxelles* vient de relever quelques jugements portés par les écrivains contemporains sur la femme et sur la question de savoir si elle est supérieure ou inférieure à l'homme.

Alexandre Dumas.—C'est possible que les hommes vaillent plus ; c'est certain que les femmes valent mieux.

Alphonse Daudet.—Pour moi, la femme, c'est la mère.

Catulle Mendès.—Inférieures ? Supérieures ? Ni l'un ni l'autre—différentes et égales par la différence même. D'ailleurs très douces et très terribles. Euménides dans le sens littéraire et dans le sens artistique, il faut les espérer comme la grâce et les accepter comme le châtement.

Octave Mirbeau.—La femme n'est point inférieure à l'homme. Elle est autre, et voilà tout. Et c'est pour n'avoir point voulu comprendre cette différence créée par la nature et nécessaire au mécanisme de la vie, que des hommes perpétuent ce malentendu douloureux et terrible qui, la plupart du temps, fait de l'homme et de la femme deux êtres ennemis.

Paul Hervieu.—J'avoue ne point discerner de supériorité ni d'infériorité entre l'homme et la femme. Je les trouve “ différents ” et, par suite, incomparables. En tout cas, avant d'admettre l'idée que, des deux, l'homme soit le supérieur, j'attendrai qu'il ait trouvé le moyen de se passer d'elle pour perpétuer la race humaine, pour atteindre l'apogée du bonheur ou du malheur, et qu'il sache exprimer, dans l'art, un autre idéal que celui qu'elle lui inspire à peu près totalement jusqu'à nouvel ordre.

Léon Daudet.—La femme met dans le monde toute poésie et toute douceur. Mais, du jour où elle revendique les tristes droits des hommes, elle cesse d'être femme, et, par suite, ne nous intéresse plus. D'ailleurs, Aristophane me paraît avoir dit sur ce sujet les choses les plus vraies et les plus raisonnables, en l'absence d'Hœckel, Darwin et Lombroso.

Jules Renard.—Va, ma pauvre femme, sèche tes yeux : tu me vaux, je te vaux. Soigne ton wigwam, je soignerai mon style.

Lisez le *Pionnier* de cette semaine. C'est une tribune absolument libre où chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.



APPEL A JEANNE D'ARC !

A mon Père.

O Sainte Jeanne d'Arc, ange de délivrance,
Vierge apparue au jour du suprême danger
Qui sur son conquérant a reconquis la France
Et chassé de son sein le vainqueur étranger.
N'as-tu pas de là-haut, vu ta chère Patrie
Livrée encore aux mains d'un nouvel ennemi,
Et sais-tu qu'elle attend, depuis vingt ans meurtrie,
Un miracle de Domrémy.

Ah ! Si tu ne peux plus héroïque Bergère
Revenir écouter aux Bois-Chenu tes voix,
Ni marcher en avant tenant haut la bannière,
Ni brandir, triomphant, ton glaive de Fierbois,
Reprends du moins au Ciel l'œuvre réparatrice,
Car l'Alsace-Lorraine a soif d'un rédempteur
Va jusqu'à Dieu, pour nous, Belle Libératrice
Implorer un libérateur

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.



QUELQUES NOTES SUR ROBERT SCHUMANN

Tel que l'indique l'entête de cet article, ceci n'est nullement une étude approfondie, mais seulement quelques notes, quelques "réflexions" personnelles suggérées par une œuvre impérissable du maître Robert Schumann que j'ai essayé d'exprimer, et je n'ai assurément pas la prétention de vouloir en dévoiler le vrai sens musical. Si j'ai été téméraire, pardonnez-moi, je n'ai d'excuse que mon admiration et mon enthousiasme sans bornes. Ceci dit pour l'acquit de ma conscience, je procède.

Robert Schumann fut bien l'un des musiciens les plus "idéalistes" des temps modernes. Le terre-à-terre de certains "faiseurs de musique" dont il eut à combattre l'influence néfaste, lui déplaisait souverainement. Il semble que son mot d'ordre ait été toujours de porter la vue "en haut." Simple dans ses moyens d'expression, toujours il l'est, et c'est pour cela qu'il est si "vrai," jusque dans ses moindres œuvres,

Mais la page où se montre tout entier lui-même, c'est bien, il me semble, dans cette sonate en fa dièze mineur. Dès le début de la sonate on le voit en lutte contre le trivial, contre tout ce qui est vide de sens, et les premières notes nous disent assez comme il en souffre. En effet, quel déchirement dans ces dissonances, comme tout son être en est ébranlé ! Et après cette introduction nous voilà transportés dans la mêlée : ce thème toujours repris, comme il l'est, pour finir, sans arrêt, sans relâche presque, et ces quelques notes qui lui sont superposées, comme autant d'appels, de cris de détresse éperdument jetés, comme tout cela indique bien une lutte incessante, acharnée. Un moment, il se réjouit—c'est l'entrée du second thème.—il entrevoit déjà l'heure où il contempera son œuvre, dans l'extase qui va suivre. Ce ne sont que les prémices pourtant, et déjà quelles délices ! Mais ce n'est qu'un coin du ciel qu'il éclaircit en passant, car c'est encore l'heure du combat. Puis vite il réprime en lui ce bonheur entrevu, et ainsi il va, luttant toujours, bravant tout,—et avec quel emportement, il le dit lui-même : "passionato"—jusqu'à ce que, à la longue, le héros semble fatigué. Il a un retour sur lui-même, les notes douloureuses du début reviennent mais avec une teinte de mélancolie qu'elles n'avaient pas au commencement. Et il continue, mais bientôt avec moins d'impétuosité. Ce second thème qui tout à l'heure était sa joie, il le reprend maintenant, mais c'est en mineur : les notes tombent, on dirait qu'il pleure, tant il est triste. Peu à peu le silence se fait, son âme se calme. Le ciel s'éclaircit, un soleil radieux va se lever...

Et voilà cette extase qu'il avait entrevue tantôt. Il contemple maintenant le fruit de ses efforts. Il prie, il chante, et quel chant ! quelle prière ! La musique n'a pas de page plus au-dessus du matériel—plus surnaturelle, je devrais dire. Voilà l'art dans ce qu'il a de plus grand, de plus beau, de plus consolant pour l'humanité souffrante. Quelle pureté dans cette musique, et quelle sereine splendeur ! Aussi, ce n'est pas sans raison que l'auteur dit qu'il faut jouer "sans passion." Oh ! vous qui êtes affligés, sachez que dans cette musique c'est le ciel même, avec ses consolations infinies, qui s'y reflète. Laissez votre âme s'attendrir à ces douces sympathies. Ouvrez votre cœur à cette immense bonté, pour qu'il en puisse garder quelques parcelles. Cela vous soulagera de l'égoïsme effréné du dehors, et sur votre front se posera l'auréole des harmonies divines... Et comme il lui en coûte de se soustraire à ce ravissement. Pour la dernière fois, le beau thème revient, mais il finit sur la dominante, cette fois, pour nous faire entendre, peut-être, que de telles aspirations ne peuvent avoir leur réalisation, leur épanouissement complet, que dans ce séjour idéal qu'il vient de nous laisser entrevoir.

Et puis, tout à coup, la lutte reprend de nouveau, et presque plus sans arrêt jusqu'à la fin. Ou plutôt non, bientôt ce n'est déjà plus une lutte, mais un chant de victoire, bondissant d'enthousiasme. Le vieil ennemi, le Philistin, combattu dans d'autres œuvres précédentes, il est là, rempant, terrassé. La déroute est complète. David est vainqueur ! Mais il a pitié de son ennemi, et il trouve encore pour lui des notes d'une noble bonté. Puis le chant de victoire revient plusieurs fois et s'achève par un immense cri de triomphe.

* * *

Lutte magnifique et noble pour le Beau et le Bien, voilà le résumé de ce chef-d'œuvre, qui est bien le but le plus sublime que l'art puisse se proposer. A l'exemple du formidable Beethoven, qui, de même que l'aigle à l'envergure étonnante, plane sur tous les horizons, avait embrassé toutes les luttes, tant de la vie intérieure que les luttes extérieures, le maître "rêveur" de Zwickau donna aussi dans la mêlée, et ce fut l'un des plus éclatants triomphes dans les annales du grand art. "Mon art c'est ma vie" dit Wagner. Parole profonde et juste que Schumann eût bien pu prononcer avec autant de vérité. En effet, comment supposer que son âme fut restée étrangère à une œuvre qui semble l'image de sa vie même et qu'il

dédia à Clara Wieck, sa femme. Quel pas immense depuis le temps où les musiciens écrivaient pour la royauté, et pour toutes gens—même ceux qui "avaient les oreilles longue", comme l'avouait Mozart lui-même dans une lettre adressée à son père. Ce sont ceux qui ont soif d'idéal, ceux qui souffrent, qui pleurent, ceux qui luttent péniblement pour leur existence, ce sont ceux-là qui ont besoin de vos consolations, ô artistes, et sachez-les en faire la charité. Laissez là vos élucubrations tapageuses, et donnez à l'âme populaire des œuvres où elle se retrouve elle-même, votre gloire n'en sera que plus durable—car, croyez-moi, l'âme populaire a bien plus d'intelligence qu'on semble bien souvent vouloir le croire.

Cette œuvre n'est-elle pas aussi un peu l'image de notre vie à chacun de nous. En effet ce n'est que luttant : lutte pour la vie, lutte pour la pensée, lutte pour la liberté, lutte de la force contre le droit. Et qui de nous n'a eu dans sa vie quelques moments de cette extase qu'a chantée le poète-musicien. Précieux instants où nous avons entrevu le bonheur tel qu'il existe quelque part "en haut," et où notre âme a saisi toute l'éternelle poésie de ces choses que l'or n'a jamais achetées. Ce sont de tels souvenirs qui nous soutiennent et nous consolent dans les heures difficiles. Mais, en somme, la vie c'est la lutte. Oni, luttons toujours, nous aussi, jeunes gens,—quelque faible que soit notre voix—pour le Bien et le Beau, luttons sans cesse pour que le monde garde le peu de poésie et l'idéal qui lui reste et qu'on cherche tant à lui enlever. Ce sera faire œuvre méritoire en même temps qu'œuvre artistique.

JACQUES BONHOMME.

L'EMPRUNTEUR

Il existait entre Napoléon et ses compagnons de gloire une solidarité intime, réciproque que l'empereur ne démentait jamais. Le souverain savait qu'il lui suffisait d'un mot, d'un geste, pour obtenir de ses grognards, même l'impossible ; de leur côté, les vieux braves avaient la conviction que le Petit Caporal ne pouvait rien leur refuser. Entre le chef et ses soldats, s'était comme une communion sublime du cœur et de la foi, les unissant ensemble par un lien moral si solide que la chute du géant dont trembla le monde ne put le briser.

Et puis, l'empereur témoigna à ses soldats une bienveillance si touchante, que le moins hardi n'hésitait pas à s'adresser à lui. Voici un récit où Léon Duportal en rapporte une preuve nouvelle et touchante.

Un matin, le grand maréchal Duroc vint dire à l'empereur qu'un soldat, la figure bouleversée, les yeux gros de larmes, insistait pour lui parler.

—Et la cause de ce désespoir ? interrogea Napoléon.

—Il prétend ne pouvoir la faire connaître qu'à votre majesté.

—Envoyez-le moi sans retard ; la douleur ne doit pas faire antichambre.

Une seconde après, un soldat de la garde, chevronné et décoré, entra dans le cabinet de l'empereur. C'était un grand gaillard, bâti en Milon de Crotonne, à la figure énergique, sur laquelle se peignaient en ce moment tous les signes d'une profonde douleur.

Après avoir fait deux pas, il s'était arrêté, la main à la hauteur de l'œil, la gauche sur la couture de la culotte, droit et fixe comme à la parade, en disant d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

—Bonjour, mon empereur.

—Ah ! c'est toi Picard ? dit Napoléon. Que désires tu, mon ami ?

—Sire...

Un sanglot mal comprimé refoula la parole dans la gorge du troupière.

—Voyons, dit l'empereur de plus en plus bienveillant, approche et remets-toi ; qu'y a-t-il ?

—Il y a, mon empereur, qu'il vient de m'arriver un grand malheur.

Et deux grosses larmes se mirent à couler le long des joues du grognard,

REVERIE

Napoléon ne cessait de le considérer avec bonté.
 — Pardon, mon empereur, voilà que je pleure devant vous comme une vieille femme.
 — Voyons, parle. On t'a fait une injustice, un passe-droit ?
 — Sire, je vous l'aurais déjà dit.
 — Alors quoi ?
 — Mon empereur, voilà la chose. J'ai une bonne femme de mère qui vivait heureuse et contente de la paye que lui faisaient ses cinq enfants, soldats. Elle habitait une chaumière que le feu vient de dévorer, et comme il ne lui reste plus que ses soixante-dix-sept ans et des larmes à verser, eh bien vrai, mon empereur, ce n'est pas assez.
 — Et tu viens me demander une pension pour elle ? Tu as raison. La mère de cinq de mes braves doit compter sur moi... Je verrai le ministre. Es-tu content ?
 — Non, mon empereur.
 — Diable ! fit Napoléon, souriant, tu es bien difficile.
 — Faites excuse...
 — Alors, que veux-tu donc ? Un bon sur le trésor ?
 — Non, sire.
 — Oh ! oh !
 — Mon Dieu, mon empereur, ce n'est pas que je trouve votre signature mauvaise... mais le temps que les commis mettent à enrégistrer, timbrer, parapher votre bon, enfin à y flanquer comme on dit, toutes les herbes de la Saint-Jean, il n'y aura plus de vieille mère pour moi.
 — Tu pourrais bien avoir raison, dit Napoléon, qui ne put s'empêcher de sourire de la petite critique du soldat.
 — Eh bien ! sire, je n'y vais pas par quatre chemins : je viens vous emprunter de l'argent de la main à la main, et, pour que vous ne pensiez pas que je veux vous tromper, voici mon livret, vous toucherez mon prêt, la solde de ma croix... Le payeur vous comptera tout cela.



RÉVERIE, PAR JEF LEEMPOELS.—Gravure de Gilardi

*Songeurs et quasi soucieux,
 Recelant l'infini des cieux,
 A quoi donc rêvent-ils, les yeux ?*

*Et qui, toujours inassouvie,
 Au banquet éternel convie
 L'âme triste ou l'âme ravie ?*

*Ont-ils, dans le livre de vie,
 Vu la chimère poursuivie
 En vain, hélas ! par notre envie.*

*Songeurs et quasi soucieux,
 Recelant l'infini des cieux,
 A quoi donc rêvent-ils, les yeux ?*

15 juillet 1901.

ERNEST BEAUGUITTE.



LES SOULIERS DE LA POUPÉE

Voir gravure, page 633

CONTE

L'affection si vive de Picard pour sa mère, sa demande inconsidérée sans doute, mais présentée dans une forme si naïve, avaient ému visiblement l'empereur. Il prit la main du troupier et la serra.
 — Garde ton livret, mon brave, dit-il ; entre deux vieilles connaissances comme nous, la parole suffit.
 En prenant dans un tiroir un rouleau d'or qu'il mit dans la main du soldat :
 — Tiens, continua-t-il, voici mille francs en attendant... Tu me rendras cela quand tu seras colonel.
 — Merci, mon empereur, mais en entendant vous devriez bien me nommer caporal pour avancer l'époque du remboursement de ma dette.
 — Eh bien : je parlerai aujourd'hui à ton colonel, Va, mon brave.
 — Au revoir, mon empereur.
 Et Picard ayant fait le salut militaire, sortit tout joyeux du cabinet de Napoléon.
 Trois jours après il recevait les galons de sergent.

Il y avait une fois une petite fille qui s'appelait Lili, et un vieux savetier, qui s'appelait le père Kolbus dont l'échoppe s'accolait contre la maison des parents de la petite fille.

Un jour, tout en martelant une semelle, il fredonnait en cadence une ariette encore plus vieille que lui :

Margoton, ma mie,
 Margoton, mon coeur,
 Il vous faudrait un biseuit
 Pour vous remettre, pour vous remettre
 En sppétit...

Lorsque, au beau milieu d'une floriture finale, il fut interrompu par une voix claire et flûtée :

— Bonjour, M. Kolbus.
 — Bonjour, mon enfant, répondit-il.
 — M. Kolbus, c'est pour les souliers..... les souliers de ma poupée, acheva Lili.

Le père Kolbus se mit à examiner très sérieusement les minuscules brodequins. Il les tournait et retournait entre ses gros doigts, noirs de cirage et de poix, les palpaient de ses larges pouces aplatis en forme de spatule.

— Je vois que c'est, conclut-il.
 — Ça coûtera-t-il bien cher ? interrogea anxieusement Lili.
 — Ne t'inquiète pas, on s'arrangera toujours.
 — Ça sera-t-il bien long ?
 — Assez long. Reviens demain à la même heure. Le lendemain :
 — Bonjour, M. Kolbus, sommes-nous prêts ?
 — Volla ! ma petite cliente.

Il posa la paire de petits souliers sur la tablette, non sans lui avoir, au préalable, donné un " coup de fion " du coin de son tablier.

— Combien vous dois-je, M. Kolbus ? Car je n'ai que deux sous que maman m'a donnés pour acheter un gâteau.

— Ma mignonne, dit le père Kolbus, garde tes deux sous, et, à la place, bâille-moi deux baisers, un sur chaque joue. C'est un prix de voisin, je serai payé.

Lili accepta ce règlement de la meilleure grâce du monde, et le père Kolbus lui rendit ses baisers en matière de quittance.

Maintenant, le vieux savetier riait de bon cœur. Et, sous l'auvent de l'échoppe, ses vieilles chaussures accrochées en guirlandes avaient l'air de " rire " aussi.

EDMOND FRANK.

CARNET DU " MONDE-ILLUSTRE "

Violette, Montréal.—Bien joli le " Monologue pour jeune fille " Nous publierons, à la plus prochaine occasion favorable.

J.-E. M., Montréal.—Impossible de publier votre " Chanson " à moins que vous ne renonciez à la dédicace que vous y avez mise.

Augustin Lellis, Saint Z.—Un petit peu " littéraire " peut-être, mais, en somme, bien vivant, ce tableau de " Puissante Beauté " Nous publierons, mais il faut savoir attendre : car le tour de rôle est tellement chargé, au " Monde-Illustré " qu'il revient parfois lentement. Nos bienveillants correspondants sont priés d'en tenir compte.

R. S.-F., Saint H.—Nous publierons votre étude sur " L'amour d'une femme," partiellement du moins. Mais je n'oserais vous promettre que ce sera tout de suite.

J. S.-E.

JEAN RAMEAU

(ÉTUDE LITTÉRAIRE)

Suite)

N'avez-vous pas revêtu ces moments de cruauté, votre père lorsque vous teniez cet insecte à qui vous infligiez toutes les tortures ?

Laissant les champs, les monts, le ciel et
...la nature

qui fit chanter sa voix et fut son seul amour, nous allons avec les "Féeries" nous transporter dans le royaume des fées. Nous allons assister à des changements brusques de décors et d'étranges conceptions ; vous voyageons sous la protection de la baguette des devins et des sorcières et nous sommes obligés de subir le sort qu'elles veulent bien nous lancer.

Qui ne connaît l'*Histoire de Tin-tin-tin*, où les chimères et les frivolités ont suggéré à Jean Rameau des rimes volages et des passages rêveurs ?

Tout ce volume semble avoir été écrit sous la protection d'une tée et couler d'une source limpide et claire, qu'une baguette magique croirait fait naître.

Je me souviens qu'en 1892, nous nous réunissions quelques amis, Paul Rispal, M. Denicker, Charles Goubault, W. Ricquier, M. Bergougnieux, G. Abrioux et moi dans les salons de M. Léon Ricquier, du Vau-deville, et que là, après une longue promenade dans les coulisses de ce théâtre, après avoir "potiné" longuement avec Réjane ou Porel, nous retrouvions Mlle J. Descrains, qui nous disait de ses vers délicats et plein de vie, Mlle Th. Capelle, amusante par ses vives réparties, et nous disions des vers, déclarations des contes ou des légendes, mais le grand régal était lorsque le maître en diction qu'est M. Léon Ricquier, venait nous dire l'*Histoire de Tin-tin-tin* ; alors le nom de Jean Rameau était acclamé par tous les membres de ce groupe, nommé le "Progrès littéraire" ; nous ne laissons échapper le bon "papa Ricquier", qu'il ne permette ici cette familière appellation respectueuse, qu'après qu'il nous eut dit d'autres vers de notre auteur familier, de celui que nous envions dans son succès rapide, dans son imagination féconde et ménagée.

Nous allons maintenant connaître Jean Rameau comme journaliste, plein de verve et d'action, et conteur charmant, plein de gracieuses tournures, possédant une lourde besace de contes pleins de sel et de franche gaieté.

Si nous ouvrons les *Fantasmagories* ou *La demoiselle à l'ombrelle mauve*, nous apercevons Jean Rameau sous un jour nouveau. Nous lisons sans arrêt les nouvelles entraînantes qu'il forge et martèle avec sa verve et son talent coutumiers. Quelques-unes, peut-être, ne sont pas d'une lecture courante, en ce sens qu'il ne faut pas les mettre entre toutes les mains ; mais ces promenades au milieu du rire et du fantasque ne sont certainement pas pour nous déplaire.

Juger leur succès serait demander aux lecteurs du *Figaro*, du *Gaulois*, de l'*Echo de la semaine*, à tous les assidus des journaux illustrés, quel plaisir ils trouvent à lire ces contes et ces nouvelles.

Ne vous est-il jamais arrivé, lorsque vous avez apprécié un littérateur, soit par la facilité avec laquelle il écrit, soit par le mode qu'il emploie pour vous distraire, d'ouvrir votre journal ou votre revue et de vous précipiter vers l'endroit où vous savez trouver sa nouvelle. Jean Rameau est dans ce cas, il a "ses habitués" si je peux m'exprimer en ces termes... et il n'est pas rare d'entendre dans les salons parisiens cette phrase : "Prendrez-vous le *Gaulois* demain ?

—Certes oui, ma chère, pensez donc, c'est le jour de Jean Rameau et c'est un régal que je ne veux pas manquer.

Si Jean Rameau, poète, a ses admirateurs, si le conteur et le journaliste ont leurs fidèles, il ne nous reste plus qu'à constater que le romancier est un des littérateurs de notre époque le plus goûté pour son style pur et ses idées saines.

Nous ne voulons pas ici, malgré tout l'attrait que

cela pourrait avoir, analyser tous les romans de Jean Rameau. Mais dans la liste qui suit :—

Possédée d'amour, Moune, Simple, L'amour d'Annette, La mascarade, Mlle Azur, La rose de Grenade, La chevelure de Madeleine, L'amant honoraire, Yan, Le cœur de Régine, Ame fleurie, L'ensorceleuse. Plus que de l'amour, Le dernier bateau, liste chronologique que Jean Rameau me donnait lui-même en 1899, nous nous contenterons de parler des plus importants et des plus en vogue.

Moune, charmant roman villageois, qui peut être lu par tous et a été couronné par l'Académie Française, nous transporte en Gascogne et nous fait ressentir les conséquences terribles d'un sentiment non calculé et d'un amour exagéré. C'est l'œuvre délicate et émouvante d'un poète hardi, d'un penseur profond, d'un spectateur sincère et fidèle à ses sentiments.

Avec *L'amant honoraire*, nous ferons une étude approfondie de la vie mondaine, nous sentirons les faiblesses de ceux qui veulent, parce qu'ils sont riches, tout savoir, tout connaître, et qui pour, "être dans le train" et se donner du genre, se plaisent à jouer avec les institutions les plus nobles et les plus respectables. Quelle habile manière de cingler les heureux de ce monde, quelle critique sentie et basée sur des faits sérieux, puisqu'ils sont naturels, nous fait-il de cette madame de Pessequin, qui veut se payer le luxe d'un amant honoraire, et qui est obligée, malgré les moyens qu'elle emploie, de se rendre compte de son ridicule et de se vouer désormais à ses enfants ! C'est un livre à signaler pour son but moral évident et pour ses réelles qualités d'actualité et de descriptions mondaines.



La mort de Yan

Yan est une étude approfondie du paysan de la vieille France, n'aimant que sa terre natale, sa province et détestant Paris, la capitale aux merveilles attrayantes, la grande englobeuse d'esprit, la perdition de toute la jeunesse. Yan, personnage principal de ce roman, et sans pitié pour son petit-fils et filleul qui est épris d'une parisienne aux aspects séduisants ; la fille du député des Landes. Mais malgré tout, nous le verrons céder, grâce aux charmes de sa future bru, et consentir au mariage de cette "damnée" parisienne avec son petit-fils, dans les derniers moments de sa vie :

"Mon Dieu, prie-t-il mentalement, vous qui pouvez tout, il faut que les champignons ne soient pas vénénéux, vous entendez !"

"Il se fit conduire par Emile et par Florence devant le bénitier de sa chambre, il but de l'eau bénite avec ferveur. Puis il pria en claquant des dents. Mais ses genoux s'effondraient sous lui.

"—I.'Extrême-onction ! souffla-t-il d'une voix pâteuse.

"Et il voulut être couché à la place même qu'occupait son ancienne chambre ; la chambre où il était né,

la chambre où les ancêtres étaient morts. Ce n'était plus qu'une pièce quelconque, rapetissée, dénaturée, méconnaissable. Une porte et un bout de plafond étaient les seuls vestiges de la chambre ancienne. Cela servait de cabinet à débarras dans le Bignerou nouveau. Néanmoins, Jean voulut être placé-là.

"Il regarda le coin du plafond, là-haut, et ses yeux ne remuèrent plus. Une demi-heure après, un tintement argentin vint frapper ses oreilles : "que-tin, que-tin !"

"Jean reconnut cette clochette : c'était Dieu qui arrivait, le Dieu des moribonds glacés. Le prêtre, vêtu de blanc, l'apportait pour lui à travers les champs dorés de soleil, ce Dieu de pardon ! Et l'enfant de cœur agitait la sonnette pour faire découvrir les paysans pieux, pour faire prier les paysannes émues.

"Que-tin ! que-tin !

"Le tintement rythmé approchait et Florence frémit, comme si elle allait voir arriver la Mort.

"—Papa ! il faut vivre ! gémit-elle.

"Jean essaya de lui sourire.

"—Non, il faut mieux que je m'en aille ! dit-il, péniblement, avec la langue entravée.

"Il avait encore toute sa connaissance.

"Il prit les mains des deux fiancés dans les siennes et les regarda longtemps, Emile et Florence, de ses prunelles graves dont l'azur aboli allait refluer ailleurs ; puis, très doucement, avec une infinie tendresse de voix où se réveillait la vision de bonheurs à venir—qu'il ne goûterait, pas lui !—Jean balbutia :

"—Mon poème, que j'appellerai. Pontoun ! (1)

Et il dirigea de nouveau ses yeux vers ce plafond familier, comme s'il avait su que son âme allait s'envoler par là. Il divagua un peu, quand le prêtre avec des paroles latines, vint lui purifier les sens de ses onctions spirituelles.

"Et quelques secondes après, sans doute, solennellement, avec des ailes trop pures pour que les yeux des hommes puissent les voir, au son de lyres trop harmonieuses pour que les oreilles terrestres puissent les entendre, il s'en allait, l'immortel Yan ; il s'en allait revivre, bien simple et bien heureux dans quelque coin du ciel gascon, avec des anges de son pays, des saints de sa connaissance, avec les aïeux disparus, les braves et modestes laboureurs du Bignaou, auxquels le bon Dieu avait dû ouvrir, toutes grandes, les portes de son beau paradis."

Ce volume est une étude de mœurs charmante, nous vivons dans cette province encore un peu sauvage et arriérée : nous assistons aux luttes intestines de ces paysans et nous en apprécions l'originalité en comprenant ses défauts. C'est une lecture intéressante et que tous les jeunes gens voudront faire. Ils y trouveront des descriptions prises sur le vif et des tableaux saisissants de cette vie abrupte des champs et de la culture de la terre.

Paris, capitale attirante comme *l'amant*, où tous les plaisirs se trouvent et de ce fait tous les vices ; bien, qu'ayant pour lui la qualité et l'honneur presque exclusif d'être le lieu de naissance de toutes les grandes idées, la capitale n'en est pas moins l'"*ensorceleuse*."

Tel est le titre de ce nouveau roman, dont le succès fut toujours très grand et que le public a compris et apprécié.

Commençant d'abord par l'idylle simple et banale d'un étudiant et d'une petite paysanne qui n'avait eu d'autre joie que celle que lui procurait la compagnie et la reconnaissance d'un chevreau, idylle se terminant par un mariage, nous allons venir à Paris, malgré toute l'appréhension de cette brave fille ; qui ne peut résister aux mille promesses d'avenir, aux futures gloires que lui fait entrevoir son mari. Elle finit même par être bercée des mêmes utopies que celui qu'elle aime et c'est de communion d'idées que nous les voyons s'installer dans la grande cité :

(A suivre)

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.

(1) Le premier, vous appellerez Pontoun, (patois des Landes.)



M. Pabbé Gaboury, curé actuel de la paroisse du Sacré-Cœur



M. l'abbé M.-G. Pager, curé fondateur de la paroisse du Sacré-Cœur



M. l'abbé L.-A. Deguire, vicaire actuel de New-Bedford

FETE RELIGIEUSE A NEW-BEDFORD, MASS

Le jour de Noël 1876, la première messe de la paroisse du Sacré-Cœur, à New-Bedford, Massachusett, était célébrée par feu le révérend M. Pager.

Pour commémorer un événement aussi heureux, M. le curé Gaboury et ses dévoués vicaires, MM. les abbés Dequoi et Louergan avaient décidé de faire, à l'occasion du 25ème anniversaire, une démonstration grandiose.

Ils y ont absolument réussi et la fête de Noël 1901 vivra toujours dans le souvenir des Canadiens de New-Bedford.

La foule avait, dès 10 heures, envahi l'église où une immense pyramide formée de pain bénit, s'élevait majestueusement ; 26 parrains et marraines avaient été choisis dans les familles de la paroisse et dans les sociétés locales. Zouaves, Francs - Tireurs, Unions ouvrières étaient représentés par de nombreuses délégations et les éclatantes couleurs des bannières et des banderoles, les guirlandes fleuries, s'associaient aux glorieux drapeaux, américains et français, rappelant en ce beau jour aux fidèles rassemblés dans le temple, et leur pays d'origine et leur pays d'adoption.

Sur les autels, lumières et fleurs à profusion, tandis que les étincelants uniformes, tant de la garde d'honneur que des Zouaves, piquaient dans l'ensemble de ce merveilleux tableau la note martiale et pimpante.

La bénédiction du pain bénit eut lieu après le chant du *Kyrie*, et le maître de chapelle, M. F. Casavant, faisait exécuter la messe en musique de Sainte-Thérèse, de Théodore La Hache.

M. le curé Gaboury, fit une courte allocution et le R. P. Grolleau, de l'église Sainte-Anne de Fall River, prononça le sermon.

Érigée en 1876 par M. H. Pager, père de feu M. l'abbé Pager, curé fondateur de la paroisse, l'église du Sacré-Cœur suffisait alors aux besoins de 120 familles canadiennes et embrassait toute la ville.

Puis, un vaste couvent en brique fut érigé en 1885, donnant l'instruction à 900 enfants.

Sous l'administration du curé actuel, M. l'abbé Gaboury, de grandes améliorations furent faites ;

l'église renouvelée intérieurement et extérieurement ; un nouvel orgue installé, le presbytère agrandi et embelli ; l'asile de l'Ange-Gardien construit, abritant les jeunes enfants dont les parents travaillent tout le jour.

La paroisse du Sacré-Cœur a été deux fois morcelée, afin de créer les paroisses de Saint-Hyacinthe et de Saint-Antoine ; mais durant les vingt-cinq années séparant la fondation de l'église du Sacré-Cœur de la belle fête de 1901, les Canadiens de New-Bedford ont marché, sans s'arrêter un seul instant, dans la voie du progrès ; la misère est presque inconnue parmi eux, beaucoup de citoyens sont à l'aise, quelques-uns riches et ceux d'entr'eux que la politique et les affaires ont

mis en évidence tiennent, haut et ferme, le drapeau de la nationalité canadienne - française sur le sol de la grande république.



Eglise, presbytère, couvent et école de la paroisse du Sacré-Cœur, à New-Bedford

A L'UNION CATHOLIQUE

M. J.-B. Lagacé, artiste et conférencier, commencera le 23, à la salle académique du Gésu, une série de six conférences dont voici l'ordre et le sujet :
 Jeudi, 23 janvier : Venise pittoresque.
 Jeudi, 30 janvier : Venise artistique.
 Jeudi, 6 février : Raphaël et son œuvre.
 Jeudi, 13 février : Une excursion en Belgique.
 Jeudi, 20 février : Gustave Doré.
 Jeudi, 27 février : L'art et les enfants.

Des vues projetées sur écran par une forte lanterne magique illustreront chacune de ces lectures.

Les billets qui sont de 20 sous chacun, ou de \$1 00 pour la série des six sont en vente à la bibliothèque de l'Union Catholique.

LE SECRÉTAIRE

REVUE UNIVERSELLE

Le 6 décembre, il se passait, en gare de Francfort, une scène curieuse et méritant bien les honneurs de l'illustration.

L'express Ostende-Vienne, qui doit arriver à Francfort à 3h 33 du matin, avait quitté Mayenne avec un retard de 35 minutes et le machiniste, voulant rattraper le temps perdu, avait imprimé à son train, au lieu de la vitesse réglementaire de 20 kilomètres pour l'entrée en gare, celle vertigineuse de 82 kilomètres à l'heure.

A l'arrivée à Francfort un choc épouvantable se produisit. La locomotive, ayant renversé les buttoirs, traversa la façade intérieure de la Salle d'attente dans laquelle elle stoppa, arrêtée par les blocs de pierre que ses roues avaient détachés de la façade.

On comprend facilement l'épouvante des passagers se trouvant dans le train et plus encore celle des infortunés qui l'attendaient paisiblement dans la salle en lisant leur journal. Heureusement que nul accident de personnes ne se produisit et que ceux matériels furent les seuls à attrister cette odyssée peu banale

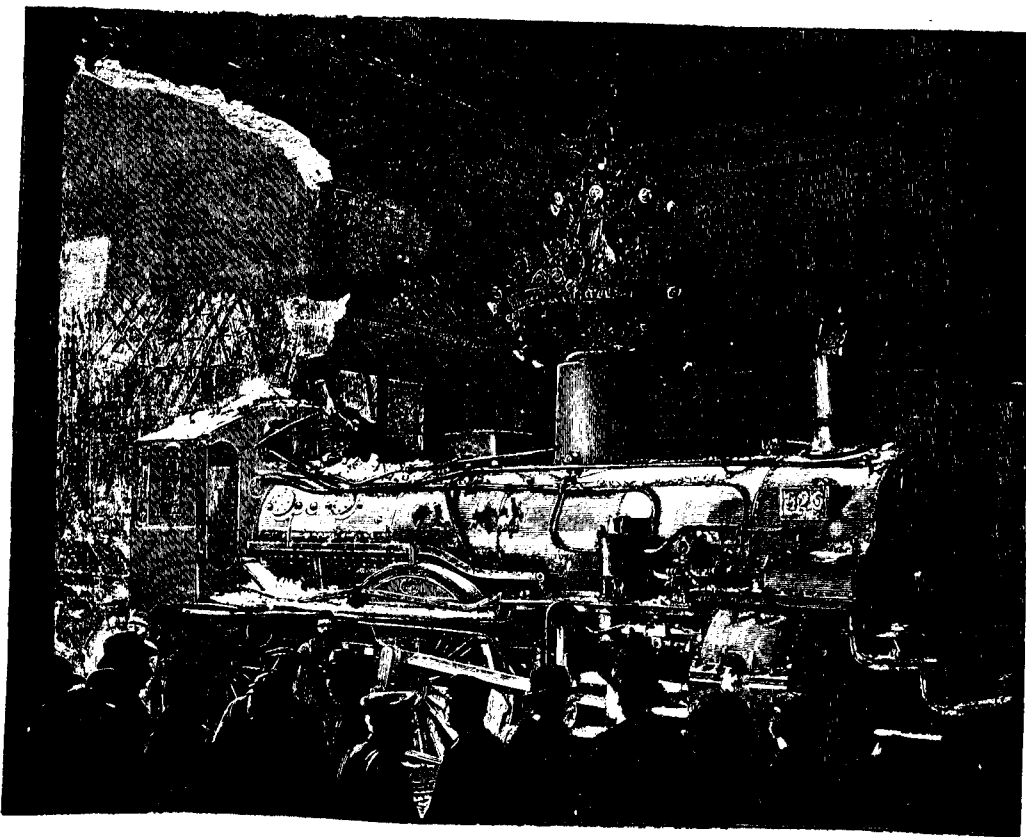


Le Svanen, bateau amphibie

d'une locomotive entrant à toute vapeur dans une salle d'attente.

* *

L'abbé de l'Épée, dont le monument se dresse dans la cour d'honneur de l'Institution des Sourds-Muets de Paris, est resté le prototype de cet enseignement qui, s'il ne fut pas inventé par lui, fut perfectionné au point d'en faire un excellent outil de culture morale et intellectuelle.



L'Express Ostende-Vienne pénétrant dans la salle d'attente de la gare de Francfort, le 6 décembre 1901



Machine à battre sur place.—Territoires du Nord-Ouest

Si sa méthode est abandonnée, proscrite même, par un enseignement mis au point des besoins modernes, son souvenir restera éternellement gravé dans le cœur de ceux dont, un des premiers et avec le plus entier dévouement, il s'est occupé toute son existence.

On ne l'a pas oublié, mais c'est un personnage historique, un bienfaiteur de l'humanité.

Toute une révolution est résumée par ce rapprochement si frappant ; en bas, le passé, évoqué par la statue de Michel de l'Épée, lequel, s'il revenait à la vie, ne pourrait plus être compris ni se faire comprendre de ses chers sourd-muets !

En haut, dans les salles d'études, le présent, incarné en ces jeunes instituteurs, attelés courageusement à leur tâche ardue mais qu'ils accomplissent sans défaillance.

Hier encore, le sourd-muet restait, grâce aux vieux procédés, un être isolé, ne pouvant échanger des idées qu'avec ses compagnons d'infortune, affirmant partout son infirmité, chaque fois que, pour se faire comprendre, il entamait la gymnastique des signes.

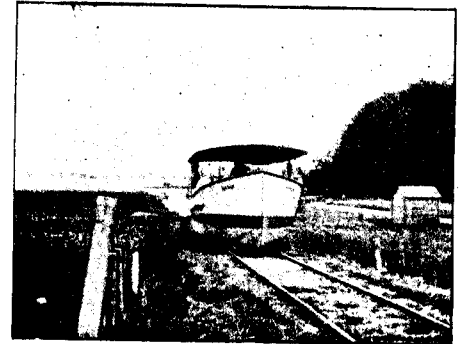
Aujourd'hui, il converse avec ses parents, ses amis, ses camarades, même avec les indifférents et les inconnus ; il les interroge, comprend leurs réponses, sait leurs questions et leur répond. En effet, ce sourd-muet, *comprend, entend et parle*, la langue articulée de tout le monde !

Jadis, si les sourds-muets ne parlaient pas, c'est qu'ils n'avaient jamais entendu et que le sens de l'ouïe était atrophié chez eux ; les organes de l'ouïe, les

oreilles, ne sont plus que deux inutiles appendices, mais les organes de la parole existent ; ils sont, dans la grande majorité des cas, complets, intacts, seulement plus ou moins atrophiés du fait même de leur inutilisation.

Mais la parole humaine est-elle seulement composée de sons ?

Non, répond la nouvelle méthode, elle comporte, outre les sons, des mouvements, des souffles et des vibrations ! Le sourd-muet a des yeux, des mains ; donc il peut, par une éducation spéciale qui est celle mo-



Le Svanen sortant de l'eau pour glisser sur les rails

derne, voir les mouvements de la bouche, aussi variés qu'ils soient.

Ses mains sentiront, elles, le souffle qui s'échappe avec le son, les vibrations de la poitrine, du larynx, du crâne, des ailes du nez, etc., accompagnant toute émission vocale.

Pour apprendre ensuite à parler lui-même, il n'a plus qu'à exercer ses organes vocaux, à reproduire vibrations, souffles ou gestes, devenus pour lui une atmosphère intelligible des sons et qui redeviendront des sons pour ses interlocuteurs.

Très simple, n'est-ce pas.

Pourtant, les illustres spécialistes d'antan, les Bones, les Amman, les Perceire, l'Abbé de l'Épée lui-même, après s'être tenu ces raisonnements et fait quelques tentatives timides y renoncèrent.

C'est dans la seconde moitié de ce siècle seulement que Vaïsse et Magnat, à Paris, Hagentobler à Lyon, l'abbé Tarra en Italie, entreprirent la substitution de la méthode orale à celle mimique et y réussirent.

Actuellement, sur 428 écoles de sourds-muets existant dans le monde entier, 269 ont proscrit le langage des signes. A Paris, c'est l'unanimité des institutions qui donnent l'enseignement oral.

* *

Il y a des animaux amphibies, mais aussi des bateaux de ce nom, et le Svanen est de ce nombre.

Construit par l'ingénieur suédois Magnell, ce yacht à vapeur marche sur terre, vogue sur les eaux et opère, actuellement, le transport des voyageurs de Faremo à Frédérikssdal, qui sont deux localités dans la banlieue de Copenhague, situées sur les bords des deux lacs voisins.



Le monument de l'Abbé de l'Épée

Après avoir traversé l'un quelconque de ces lacs, le petit navire se transforme en tramway pour franchir un isthme en miniature de 8 à 900 pieds de largeur, puis redevient aquatique, le tout dans un voyage qui dure une heure.

L'embarcation, mesurant 16 mètres de longueur, tire un mètre d'eau.

Reliée à l'arbre de la machine par une chaîne sans fin, parallèlement à son axe, est une roue que des engrenages coniques rendent solidaires de l'axe sur lequel sont montées les deux roues motrices, situées à l'avant.

Une autre paire de roues est disposée à l'arrière, ce qui permet au navire amphibie de se maintenir sur une voie ferrée où un frein l'aide dans les pentes, surtout pour l'entrée à l'eau.

Des travées en forme de V, un peu plus larges que le yacht, le guident jusqu'à l'engagement, sur le rail, de ses deux premières roues, cela à proximité des stations riveraines.

Voilà notre amphibie suffisamment connu, et, si nous ajoutons qu'il transporte 70 personnes environ à chacun de ses 6 voyages quotidiens et qu'il n'a jamais causé aucun accident à ses passagers, nous aurons communiqué à nos lecteurs tout ce qu'il est utile de connaître sur ce très intéressant petit bateau.

* *

Le 14 juillet 1900, S.A.R. le Grand Duc Adolphe de Luxembourg, posait la première pierre d'un ouvrage d'art à exécuter à Luxembourg même entre la ville et la gare.

C'est du nouveau pont, aujourd'hui terminé, construit sur la vallée de la Pétrusse, que nous allons parler ici.

Le pont de Luxembourg est d'une grande hardiesse, car il se compose d'une seule arche surbaissée en maçonnerie, de 280 pieds de portée et de 102 pieds de flèche, raccordée de part et d'autre à deux voûtes de 40 pieds.

Cette arche est la plus grande qu'on ait jamais faite en maçonnerie et la gravure que nous en présentons donnera une idée suffisante de sa légèreté et de son élégance encore accentuée par les arcades évidées pratiquées dans ses tympans.

Au premier abord, on croirait voir un viaduc métallique comme ceux de Garabit ou de Porto.

Deux ponts de 20 pieds, séparés par un vide de 20 pieds également, sont réunis à la partie supérieure ; des dalles en béton armé forment tablier et comprennent chemins de voitures et trottoirs pour piétons, ayant ensemble une largeur de 60 pieds.

Le 16 décembre dernier, on affectuait le décintrement de la première grande voûte, en présence des autorités luxembourgeoise et de nombreux ingénieurs.

Le résultat a dépassé les plus optimistes des prévisions, car le tassement de cette énorme portée de 280 pieds, n'a été que de un peu moins d'un quart de pouce ! Cette année sera construite la deuxième voûte pour le pont être remis à la circulation au commencement de 1903.

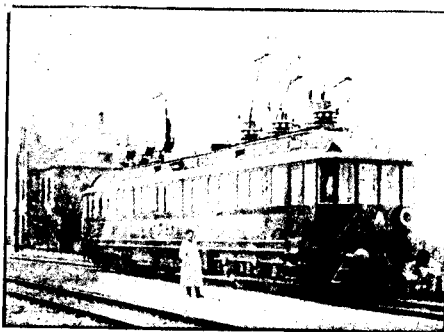
Conception et exécution de cette œuvre considérable et vraiment artistique font le plus grand honneur à ses auteurs, l'ingénieur Séjourné, professeur à l'École des Ponts et Chaussées de Paris, et les entrepreneurs Fougerolle, également de Paris.

C'est un triomphe, modeste, mais bien caractérisé de l'industrie française.

* *

La traction purement électrique vient, ... pour son coup d'essai, faire un vrai coup de maître en enregistrant un record sensationnel qui est celui de 160 kilomètres à l'heure, — du 100 milles à l'heure s'il vous plaît.

C'est en Allemagne que, sous l'instigation directe de l'empereur, a été étudié et construit par Lasche,



La locomotive de l'avenir

ingénieur en chef des chemins de fer, cet engin original.

Des tensions formidables ont été abordées (12,000 volts) et transportées le long de la ligne par un triple conducteur métallique aérien.

Un trolley, d'un type tout-à-fait nouveau, capte le courant et le transporte à la tension voulue, sur la locomotive elle-même, dans deux compartiments spéciaux, atteignant ensemble le poids respectable de 26,000 livres. Ce courant est distribué dans les quatre

moteurs que comporte la machine, moteurs qui, donnant 880 tours à la minute, peuvent développer jusqu'à 3,000 chevaux.

L'apparence générale de cette machine à grande vitesse est celle d'un tramway, aux deux extrémités duquel sont disposés une porte de manœuvre, et tous les enregistreurs nécessaires.

Au milieu, bien suspendu sur les essieux, un spacieux et confortable salon pouvant contenir, à l'aise, quarante personnes. 23 mètres de longueur, 50 tonnes de poids et 160 kilomètres 600 mètres à l'heure, voilà les caractéristiques de cette machine vraiment extraordinaire, déjà connue sous le nom, apparemment mérité, de "Locomotive de l'avenir."

* *

Dans toutes les parties de notre territoire il y a, pour l'amateur du pittoresque, ample récolte à faire.

Au grand Nord, à la Gaspésie, leurs impénétrables forêts, leurs eaux jaillissantes, leurs fleuves majestueux.

Au Nord-Ouest, les vastes horizons avec les plaines sans fin et les riches moissons.

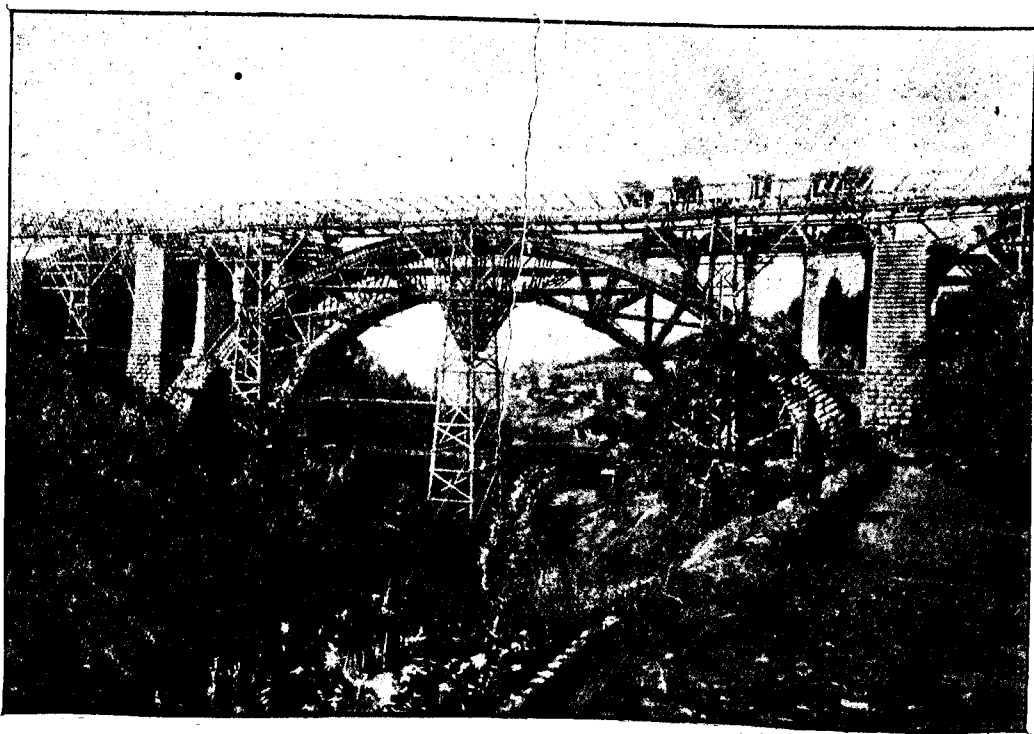
Là-bas tout est grandiose : la plaine, l'horizon, les exploitations agricoles.

C'est à l'aide d'une puissante machinerie que s'opèrent les différents travaux tendant à faire jaillir du sol les moissons plantureuses, le blé qui doit nourrir le monde.

La scène que nous présentons aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ "est prise sur le vif" par un de nos amis, M. S. Noël ; un autre, M. Alex. Taylor, a eu l'obligeance de nous la faire parvenir, démontrant ainsi une fois de plus, que tous nos lecteurs sont nos amis et que tous s'intéressent autrement que par des vœux platoniques au succès du MONDE ILLUSTRÉ. C'est à Bressylor, Territoires du Nord-Ouest, qu'a été photographiée la machine à battre, installée en plein champ, dont se servent les agriculteurs de la région. 1,300 à 1,600 minots de blé par jour, telle est la capacité de ce merveilleux instrument de travail.

Quand je vous disais que tout était grand là-bas !

LOUIS PERRON.



Le nouveau pont de Luxembourg

SIÈCLE DE LUMIÈRES

Un homme se tord, en proie à des souffrances intolérables. Une sueur froide inonde son front.

Arrive sa voisine, une femme qui connaît beaucoup de remèdes infailibles.

—Qu'avez-vous donc ?

—Des coliques !

—C'est bien la peine de faire tant de grimaces ! Dans cinq minutes vous ne sentirez plus rien.

—Je serai mort ?

—Non, grand innocent, guéri, complètement guéri.

—Dites-moi vite ce que je dois faire !

—Peu de chose... Nous avez bien un pot à fleurs ou un autre objet en terre cuite ?

—Oui.

—Cassez un pot, prenez trois des morceaux et jetez-les au feu.

—Et puis ?

—C'est tout.

—Je ne dois pas avaler ces pilules d'un nouveau genre ou me les appliquer sur la peau ?

—Non ; dès que les trois débris auront senti le feu, vous serez guéri.

Il y a des gens, crédules à l'excès, qui suivent ces conseils et, parfois, le mal cesse... parce qu'il est arrivé à sa fin, et l'on ne doute pas de l'efficacité du remède.

J'ai connu un homme qui "guérissait" les chevaux en leur montrant une petite branche de pommier coupée de certaine façon et dans des circonstances spéciales. Si la bête crevait malgré tout, c'est que son maître avait des péchés graves sur la conscience.

Ce qu'il y a de plus triste dans tout ceci, c'est que les gens assez innocents pour admettre toutes ces bêtises sont généralement d'une ignorance lamentable en matière de religion. Ils tombent, sans le savoir, dans la superstition et se livrent à des pratiques condamnées par l'Eglise.

Il me serait facile de citer un grand nombre de cas à l'appui de ce qui précède, mais je m'en abstiens pour une raison bien simple : ce journal pourrait tomber entre les mains d'un de ces esprits forts, toujours désireux de manger du fruit défendu et de faire le contraire de ce qui leur est conseillé.

Oui, il faut bien l'avouer, l'homme, l'orgueilleux roi de la création, est capable de dire et de faire de amuses bêtises. Dans son orgueil, il veut résoudre les problèmes les plus difficiles et il ignore souvent les choses les plus simples.

* *

Un Montréalais, de passage à Paris, y rencontra une brave compatriote, qui habitait la grande cité depuis un certain nombre d'années. Arrivée bien jeune dans la "ville-lumière", elle avait appris et oublié bien des choses.

—Moi, dit la bonne dame, au cours d'une conversation avec son mari et son visiteur, je suis toujours catholique comme au temps de ma première communion. Pour rien au monde je ne manquerais d'assister à la messe les quatre grandes fêtes de l'année. C'est un devoir auquel on ne doit pas se soustraire. Par exemple, je ne vais plus à confesse...

—Mais bonne catholique tout de même, n'est-ce pas, madame ?

—Certainement !

—Je n'en doute pas.

Eh bien ! cela fait pitié, quand on entend des hérésies de ce genre, et les philosophes de dix ans, c'est-à-dire les enfants qui connaissent leur catéchisme, doivent rire parfois des soi-disant savants qui ignorent les choses les plus importantes.

* *

—Je ne comprends pas, me disait, un jour, une mère de famille, comment on peut refuser aux curés de suivre leur conseil et de manger du poisson le vendredi, d'autant plus que rien ne nous empêche de manger en même temps de la viande.

Elle était persuadée que l'on se conforme à la loi de l'Eglise en mangeant du poisson les jours maigres,

c'est-à-dire en "donnant une chance" aux marchands de poissons.

Il n'y a pas bien longtemps, un frère des écoles chrétiennes surprit un de ses élèves en train de manger une tranche de jambon. C'était un vendredi.

—Mais, pauvre enfant, lui dit-il, comment est-il possible que toi, toujours si sage, tu manges de la viande un jour où elle est défendue.

Cher frère, répondit le petit, tout interloqué, c'est bien que du maigre !

—Comment entends-tu la chose.

—Maman nous a dit que nous devons manger rien que du maigre aujourd'hui. Aussi a-t-elle coupé tout le gras. Voyez...

Je n'invente rien. Toutes ces choses-là se disent et se font plus souvent qu'on ne pense.

Et, ce qui est malheureux, c'est qu'on rencontre des gens relativement instruits qui débitent ces sottises colossales avec un aplomb imperturbable... Ils professent la plus grande indifférence pour tout ce qui touche aux dogmes, ils sont même quelque peu libres-penseurs, et cependant, lorsqu'il s'agit de faire la leçon aux évêques et aux curés, ils ne manquent pas leur coup.

Ce ne sont pas trois morceaux de terre cuite qu'on devrait leur appliquer sur le cerveau, mais le pot tout entier ne serait pas de trop pour coiffer leur précieuse tête.

JEAN DES ERABLES.

Utopies d'hier, vérités aujourd'hui (1)

On comprendra facilement le danger terrible que comporte un câble électrique chargé de fluide à une tension telle qu'impliquent les moteurs du *Nautilus*.

Il n'était donc pas besoin de tout le courant disponible sur les accumulateurs du navire de Jules Verne pour rendre impraticable l'entrée de l'escalier y conduisant et la mise en communication de la rampe, ainsi que des marches métalliques, avec un courant de quelques centaines de volts, était bien suffisante pour arrêter les sauvages papouasiens.

Un exemple : La grille conduisant au parc où était bâtie la villa de Robert-Houdin, le célèbre physicien français ; les frises garnissant le sommet des murs entourant ce parc ; toutes les ouvertures : portes, fenêtres, soupiraux, éclairant la maison ou y donnant accès étaient, aussitôt qu'un profane se mettait en communication avec elle, mises en communication avec une sonnerie formidable, incessante qui, pour les portes et fenêtres et la nuit, se changeait en un formidable tocsin capable de réveiller et d'ameuter tout un village.

Tous les boutons des portes, serrures et organes quelconques de fermeture étaient, au gré du physicien s'absentant de chez lui, en rapport avec une pile puissante, seule source électrique pouvant être employée à cette époque, et procurant, à l'imprudent qui y portait la main, une secousse sinon mortelle, tout au moins suffisante pour lui donner un regret amer de sa tentative, et lui retirer l'envie de la renouveler. Chacun connaît la "Femme Torpille" ce joli truc de nos fêtes publiques, où une femme assise sur un tabouret convie les assistants à la toucher, aussi légèrement qu'ils le voudront. Une secousse assez accentuée est le résultat obtenu.

L'explication : La "torpille vivante" est en communication avec une source d'énergie électrique — une pile généralement — mais, isolée elle-même sur un support à pieds de verre, elle se charge d'électricité et la transmet par attouchement, sans en être incommodée elle-même. D'autant plus que, les visiteurs n'étant pas initiés "au pouvoir des pointes" c'est du bout du doigt que, craintivement ils touchent à "la torpille" révoltant ainsi toute la secousse.

Vous connaissez cette piquante expérience dans laquelle le physicien, mettant, dans un vase de cristal rempli d'eau, quelques pièces de monnaie, invite les

spectateurs à les y venir prendre... s'ils le peuvent. L'eau étant le conducteur par excellence de l'électricité, celui qui risque ses doigts et les met en contact avec l'eau qui en est chargée avec le fallacieux désir d'atteindre la pièce de monnaie, renonce vite à cet espoir et abandonne le jeu, plutôt désagréable pour lui. Lors de la guerre hispano-américaine, les journaux ne tarissaient pas sur les stupéfiants engins de défense qu'Élison rêvait, disaient-ils, d'accumuler sur les côtes américaines, menacées par l'escadre de Cervera.

Il y était question de bombes chargées d'électricité ? De torpilles fantaisiques ; de canons devant, à des distances considérables, allumer l'incendie, foudroyer, annihiler enfin les navires ennemis. Faisant la juste part de l'exagération apportée par des reporters ignorant, bien souvent, jusqu'au premier mot de la question qu'ils traitaient, et aussi de l'engouement, de la foi naïve des yankees en leur célèbre compatriote, il faut admettre qu'il existe un grand nombre d'applications, faciles à imaginer, de la merveilleuse force qu'est l'électricité. Sans mettre cette force en bâtons ou en bouteilles, on peut supprimer un puissant engin, une pompe, lançant de l'eau à grande distance avec une force considérable et cela sans que la communication fut interrompue entre l'engin de lancement et le but à atteindre, rellés par le filet d'eau.

L'engin lanceur étant parfaitement isolé, l'eau, chargée par une puissante source électrique, transmettait cette foudre d'un nouveau genre au navire visé dont structure métallique en rendait le séjour mortel pour l'équipage.

Des pompiers, en envoyant de l'eau sur un foyer où des machines électriques avaient accumulé du fluide, furent foudroyés par le retour de ce fluide, ce qui démontre la possibilité d'établir, sur ce principe, un redoutable engin de défense ou d'attaque.

Pour ce qui est des bombes chargées d'électricité... nous possédons le fusil automatique de Paul Giffard, lançant un projectile à l'aide d'une source d'énergie — l'acide picrique — accumulée dans un magasin.

C'est à peu près ce que Jules Verne suppose quand il arme ses chasseurs sous-marins de leurs fusils portant des bulles électriques. Nous avons eu pour ami un jeune et distingué ingénieur qui avait conçu une merveilleuse torpille laquelle, renfermant seulement une certaine quantité d'eau, était submergée en mer, à l'endroit et à la profondeur que comportaient son rôle défensif et qui était en communication avec la terre par un câble contenant les fils de transmission.

L'eau qu'elle contenait, soigneusement dosée, était, par un contact électrique, décomposée en une quantité déterminée d'hydrogène ; l'air, également dosé, formant avec l'hydrogène le mélange détonnant (2 parties d'air, 1 partie d'hydrogène).

A ce moment, la torpille était chargée, et un autre fil, faisant passer au rouge une petite amorce de platine, déterminait son explosion au moment voulu, celui où le navire visé, venait à passer dans son rayon d'action.

Ce n'est pas seulement l'explosif contenu dans une torpille immergée qui détruit le navire torpillé, mais bien le cône d'eau la surmontant.

En effet, une torpille étant immergée à 10 mètres de la surface de l'eau et chargée, si un vaisseau vient à passer au-dessus et que la distance entre la torpille et la quille du navire soit de 5 mètres, ce qui implique un navire allant 20 pieds, l'explosion a lieu et une colonne de 13 à 15 pieds de hauteur, c'est-à-dire un cône ayant pour sommet la torpille et pour base la partie atteinte du vaisseau, vient le frapper avec toute la force explosive que possède la torpille, transmise par l'eau qui est incompressible. L'effet est formidable ; le vaisseau atteint est percé, disloqué et coule à pic immédiatement.

Voici quelques-unes des applications possibles de l'électricité, seule ou associée à d'autres agents, dans les batailles maritimes de l'avenir.

Le simple câble électrique de Jules Verne était donc bien suffisant pour épouvanter et même légèrement détériorer les sauvages envahisseurs du *Nautilus*.

LOUIS PERRON.

(1) Analyse et vérification de faits, utopies au moment où ils furent énoncés dans les romans de Jules Verne, mais devenus aujourd'hui d'incontestables vérités.

PLAISIR D'HIVER

(Croquis parisien)

UNE FÊTE D'HIVER AU BOIS DE BOULOGNE
Pour Mme Marie Leymarie.

Depuis plusieurs jours, les journaux annonçaient que le Vendredi 27 janvier 1899 serait fêté au Bois ; que sur le lac, non loin de la Cascade, profitant du froid vigoureux et du bel état de la glace, il y aurait une grande kermesse de patinage ; un officier, superbe dans son uniforme, que la recette serait entièrement remise aux pauvres, et que —

détail qui devait assurer le concours féminin—le travesti serait admis.

Dans tous les salons l'on s'était lancé le cri de ralliement : " Au bois, Vendredi à neuf heures," ! Partout la conversation roulait sur les toilettes ; les indiscretions et les secrets étaient connus et contés à chaque rencontre. Les ateliers des couturières à la mode, des couturiers les plus en vogue en était sur les dents... Vendredi soir à neuf heures avait lieu au Bois de Boulogne une kermesse pour les Pauvres. Que de chose, dans ce grand Paris, fait-on faire avec ces trois mots : Pour les Pauvres ! Que de masses se dépla-

cent pour apporter aux souffreteux, aux malheureux, avec le nécessaire un peu de joie ! La fête arriva vite ; c'était dans des allées environnant la cascade, des cris joyeux, des exclamations enthousiastes ; les équipages filaient, remplis de délicieuses jeunes filles costumées avec grâce ; le vulgaire " sapin " avançait siltimidement au milieu de la colline, de la marée luxueuse où il était placé. Les groupes de jeunes gens se pressaient nombreux vers les portes, le rire, la

franche gaîté, l'exubérance inhérente à au vent leur exubérante gaîté. Le toute fête parisienne, étaient de mise ce traîneau Louis XV, le plus à la mode, soir-là, et malgré le froid vif, l'on s'arrê- celui qui fut, dans le défilé qui eut tait dans la partie de la route la plus lieu au milieu de la kermesse, vers dix éclairée par la lumière électrique pour heures, le plus admiré et dont le passage admirer un polichinelle bosselé, un pierrot fut souligné de bravos et de joyeux enfariné, un marquis bien sanglé dans un refrains, était simple, élégant, léger. A costume très frais, un paysan laissant dé- l'avant, à l'extrémité de la fourche viner son peu d'authenticité. Se mêlant formée par les deux côtés du traîneau, se trouvait une lanterne surmontée d'un cygne étendant les ailes, sur lequel un officier, superbe dans son uniforme, était franchement posé et fier de son ange—tel un capitaine tenant le gouver-

naïl—était en obser-
vation. Dans ce traî-
neau, perdu dans l'en-
semble des fourrures
blanches, la tête dis-
paraissant dans un
enchevêtrement de
dentelles et de zibe-
line, les mains perdues
dans un manchon fai-
sant tache noire sur
l'ensemble du cos-
tume, les pieds en-
fouies dans une peau
de renard élégam-
ment jetée sur les
genoux, se trouvait la
plus jolie des pari-
siennes que l'on
puisse rêver, la plus
séduisante jeune
fille que l'on puisse
imaginer.

Poussant ce gra-
cieux ensemble, ce
bijou tant admiré, un
galant marquis, celui-
là même qui tout à
l'heure était décidé à
profiter de sa soirée,

chantait des gavottes à jolies ritournelles, apportant, avec ses façons courtoise un nouveau détail gracieux à ce charmant tableau.

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.



FEMME DE SAVANT

Bernard avait accompagné la jeune fille dans le jardin et, l'invitant à s'asseoir à côté de lui : " Ecoutez, lui dit-il, je vois bien ce qui vous étonne de ma part et je vais vous dire toute la vérité... Aussi bien je vous dois une explication... Vous êtes de votre côté trop charmante et trop intelligente pour ne pas me comprendre et m'excuser, en dépit de mes insolences apparentes... Car c'est paraître insolent, c'est même l'être jusqu'à un certain degré, après vous avoir vue, que d'hésiter, comme il est vrai que je le fais, entre Agathe, votre cousine, et vous-même, Gabrielle... Et certainement dès le jour où nos parents, connaissant l'intention où je suis de me marier, m'ont autorisé à venir passer ce mois d'été chez eux, votre beauté, tout ce qu'il y a en vous de grâce et d'esprit ont agi profondément sur moi, au point de me faire oublier un instant le but essentiel, les questions dont le grave intérêt m'a pris, m'absorbera sans doute toute ma vie... Et il était temps pour moi que votre cousine Agathe survint ; Agathe, une excellente petite fille, que vous connaissez de cœur doux et affectueux, mais d'une intelligence très ordinaire comparée à votre esprit brillant, et dont l'insignifiance même semble laide, confrontée avec votre beauté émouvante. Et, vraiment si je n'écoutais que l'impulsion de mon être, le désir de bonheur que nous renfermons tous !... Mais voilà ce qu'il faut que je vous dise : je ne me marie pas pour être heureux, heureux du moins au sens où on l'entend généralement... La femme, dans ma vie, n'est, ne doit rester qu'accessoire... Et voilà pourquoi... Ne vous fâchez pas, je vous en prie, quelque jolie que devienne votre figure quand elle s'irrite, si gracieusement... Voilà pourquoi, après avoir été tout d'abord ébloui par l'être charmant que vous composez, je me suis hâté de me rassaisir, quand il était encore temps... Car il s'agissait pour moi d'opter, de prendre une de ces décisions péremptoires qu'engagent la destinée... Et vous étiez trop jolie, trop justement coquette, trop naturellement et trop légitimement créée pour le bonheur, l'éclat, le monde, les lumières... Un instant, oui, j'ai hésité... Vous étiez adorable, et j'avais presque déjà pris mon parti, le seul admissible en ce cas... Un parti qui me saignait le cœur : renoncer à ce que je cherche, ce que je voudrais, aux travaux, poignants à leur façon, qui sont tout pour moi, et faire comme les autres ; au lieu de m'enfermer dans mon laboratoire, dans ma bibliothèque, dans ma cellule de reclus et de savantasse, abandonner mes livres, mes études, gagner de l'argent, vivre de la vie du monde et être heureux de vous voir heureuse, brillante, belle, fêtée... Oui... je vous ai aimée assez pour cela, quelques jours... Mais je me suis reconquis, non sans déchirement... Révolté encore plus devant la cruauté du sacrifice, un mensonge dont on expie le beau mouvement d'une minute par une souffrance, par une rancune, intarissables, invouées, sordides... Et sans doute un jour, je vous aurais détestée pour avoir immolé ce qui m'est le plus cher, le meilleur de ma pensée, de mon être. Et c'est aussi pourquoi je n'ai pas voulu vous demander un appel qu'en votre générosité naturelle vous auriez peut-être écouté, de sacrifier par contre à mon avenir austère, laborieux, ennuyeux, le goût de luxe, les besoins d'agitation et de gaieté, de vie jolie et attrayante qui sont en vous, à laquelle vous avez droit, que vous avez raison d'exiger... Peut-être y auriez-vous consenti ; peut-être même auriez-vous eu assez de grandeur d'âme pour ne jamais en éprouver les regrets ni m'en adresser de reproches... Mais c'est moi alors qui me serais trouvé malheureux du papillon fragile clos palpitant et brutalement, de l'existence de charme qui doit être la vôtre, meurtrie, avortée, séquestrée, fût-ce à mon profit !... Il faut que tout être remplisse sa destinée ; la vôtre, est d'être aimable, riante, joyeuse ; la mienne de chercher, de manier des éprouvettes, de rester courbé à observer toute une longue vie durant, au microscope, des phénomènes immenses, compliqués et imperceptibles... Nous ne pourrions nous rejoindre qu'en nous

détruisant mutuellement. Ainsi mon premier devoir si j'avais obéi à mes sentiments, était de quitter mon laboratoire. Vous comprendrez, je l'espère, que j'aie hésité...

" Et bénie soit votre cousine Agathe de s'être trouvée là, pour me rappeler à moi-même. Car, à première vue, j'ai compris qu'elle était bien la femme qu'il me fallait. Loin d'être riche comme vous l'êtes, des goûts modestes et domestiques, sans beauté, sans grâces que les grâces débonnaires de son âge elle n'aime pas le monde et ne recherchera pas ; elle se plaît au foyer, dans le travail machinal de la couture du ménage ; elle fera une épouse affectueuse et une bonne mère, de caractère sain et d'esprit réjoui. Ses qualités inférieures mais sûres sont précisément celles qui conviennent au genre d'existence que je mènerai ; carnaissière, réfléchie, sans rien qui choque, qui détonne... Ainsi vous ne vous étonnez plus si même son intelligence instinctive, son esprit ingénu me représentent autant de garanties... Incapable même de me comprendre ? Je l'espère bien. Que je reste un bonhomme pour ma femme, estimant seulement en moi le fonctionnaire, sans rien chercher d'autre, contente uniquement, comme l'épouse du bureaucrate, le jour où le gouvernement m'octroiera un ruban nouveau ou augmentera de quelques cents francs modestes mes émoluments. Que je ne sois surtout jamais pour elle le savant, l'être à part, le grand homme !... Qu'elle ne se doute même pas de son rôle qui eût été le même, ce qui m'enlève toute possibilité de remords, avec un petit commençant, un rentier, un petit bourgeois quelconque... Vous voyez bien, Gabrielle, qu'avec vous..."

Mais Gabrielle s'était levée, riant de son rire folâtre :

— Ah bien, en effet, monsieur le jeune savant, et s'il faut être sotté et laide, et si votre idéal est de réduire ainsi la femme à un rôle de petit animal domestique !...

— Vous voyez bien !... Vous voyez bien !...

Les années ont passé depuis... Qui ne connaît aujourd'hui le nom de Bernard, célèbre comme un des successeurs de Pasteur dans l'investigation de la vie invisible, insaisissable, qu'il faut atteindre artificiellement dans ses atomes inclores, pour les distinguer avec les yeux fins et scrutateurs des microscopes ? Le Docteur Bernard, universellement connu par ses découvertes, qui bouleversent la science, dans ce monde mystérieux de l'infiniment petit, aussi complexe, aussi énorme, aussi fugace que celui de l'infiniment grand, avec ces milliards d'étoiles et d'étoiles...

Sans que Gabrielle ait encore bien compris :

— Le Docteur Bernard ?... Un type ! Il a toujours été bizarre : si vous saviez quelle drôle de déclaration il m'a faite un jour !...

Tandis qu'Agathe, elle, est heureuse. Son mari ne vient-il pas, cette année, de se voir décerner par l'Institut un prix de dix mille francs ? Aussi elle est fière.

Henri FEVRE.

LA HAUTEUR DES VAGUES

M. William Shield vient de faire connaître les intéressants résultats d'observations recueillies au cours d'une tempête à Peterhead, au nord de la Grande-Bretagne, tempête, dans laquelle la vitesse du vent varia de 80 à 150 kilomètres à l'heure.

D'après cet observateur, les vagues se succédaient en formant une crête interrompue, à 6m,90 au-dessus du niveau des eaux calmes. La période d'ondulation variait de 13 à 17 secondes, et la longueur des vagues de 152 à 213 mètres.

En admettant que le creux des vagues descendit au-dessous du niveau moyen autant que la crête s'élevait au-dessus, on avait une hauteur de vagues de 13m,80 ; mais il semble à M. Shield qu'il n'y avait pas égalité entre la dépression et la saillie, et il donne le chiffre de 12m,20 comme représentant la différence très probable entre le fond du creux et le sommet de la crête des vagues, dans les conditions de vitesse du vent observées.

Ces chiffres sont bien supérieurs à ceux généralement admis, et dont la moyenne est la suivante :

Ouragan.....	8m,33
Forte tempête.....	6m,10
Tempête.....	4m,28
Forte brise.....	2m,87

Il est vrai que l'on a observé des vagues d'une hauteur bien supérieure à la plus forte de ces moyennes. Aussi a-t-on exprimé cette idée, qu'il conviendrait d'enregistrer, à l'avenir, non-seulement la hauteur moyenne générale, mais aussi la hauteur maxima des vagues.

Cette manière de faire supprimerait certainement les écarts apparents qui existent entre les observations, les hauteurs de 12 et 15 mètres n'étant pas en effet exceptionnelles dans les relevés faits par des marins expérimentés.



DEUX COPAINS. Tableau de Chocarne-Moreau

LE PIONNIER

« FRANC ET SANS DOL »

GRAND JOURNAL NATIONALISTE

A HUIT PAGES « HEBDOMADAIRE

Le Seul Journal Essentiellement Canadien-français Publié le Dimanche « «

L.-G. ROBILLARD,
Editeur-propriétaire

AMEDEE DENAULT,
Directeur de la rédaction

Le " PIONNIER " est une tribune absolument libre. Chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.

Le " PIONNIER " publie régulièrement des chroniques scientifiques, de politique étrangère, de mode, de sport et de commerce ; deux feuilletons ; des articles d'économie politique, de littérature et d'art. Il donne une attention spéciale à la campagne anti-impérialiste, dont il s'est fait l'irréductible champion.

Le " PIONNIER " compte parmi ses collaborateurs, à côté d'un groupe de jeunes, vigoureux et hardis, les premiers écrivains du pays. Il est nettement indépendant de tous les groupes et de toutes les organisations politiques.

Le " PIONNIER " atteint plus de 100,000 LECTEURS chaque dimanche.

Administration, Rédaction et Ateliers :

33, 35 et 37, RUE SAINT-GABRIEL
MONTREAL

AUX ATELIERS DU " PIONNIER "

On fait rapidement, élégamment et à bas prix, les impressions de tous genres, les plus luxueuses comme les plus simples.

BOITE POSTALE, 2162,

TEL, BELL, MAIN 467,

PALEUR DU VISAGE

Le teint pâle chez les personnes accuse l'appauvrissement du sang. En suivant un traitement régulier avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonnard*, les femmes et les jeunes filles recouvreront la santé, la force, la gaieté et la beauté.

En Europe, il se produit par minute 16 naissances et 12 décès.

En temps de service actif, un général anglais reçoit \$40. par jour.

Le Hollandais fume 84 onces de tabac par année et l'Anglais 23.

L'Océan Atlantique contient 72 millions de milles cubes d'eau et le Pacifique 141 millions.

A part la canne, la betterave et l'érable, 187 autres arbres et plantes contiennent du sucre.

Depuis 1870 la dépense militaire a augmenté de 51 millions en Angleterre et 40 en France.

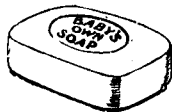


ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c



POUR LES ENFANTS

Aucun autre savon n'est aussi bon que le . . .

BABY'S OWN

Pur, Doux et Aromatique

Albert Toilet Soap Co., Mfrs, MONTREAL

POUR MES CONCILOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai fait absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.



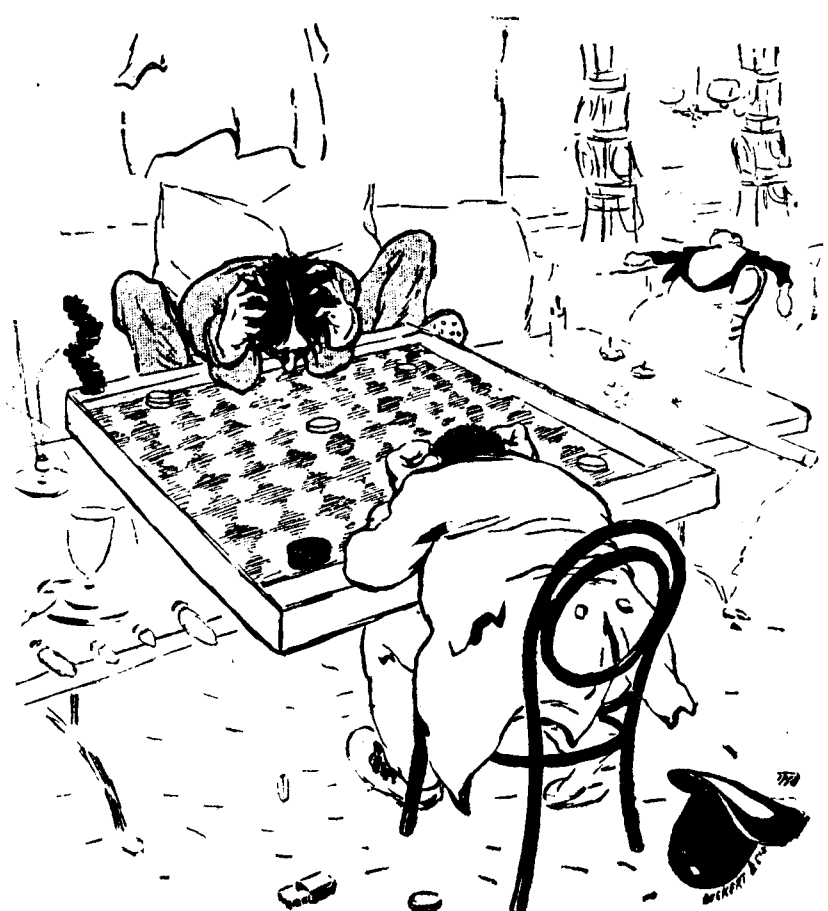
JAMAIS CONTENTE



—Ah ! je t'y prends, ivrogne, à entrer au café !...



(Le lendemain)
—Comment, vaurien, sac à vin ! je t'attrape encore aujourd'hui sortant du café...
—Vrai, tu n'es pas logique, hier, tu as crié parce que j'entrais au café... aujourd'hui, tu cries parce que j'en sors.



JOUEURS DE DAMES —Je n'ai mis que trois heures à pousser ce pion, et j'ai fait une gaffe ! Peut-être que je joue un peu vite !

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Hachette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Vermot et Dupont à 50 centimes; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cents chacun: Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Volonté, Amusant de l'Armée française, Guillaume, du Parcours, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinottes, des Gasconades, de la Bonne Aventure.

La Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie.

Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

7 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

EPILEPSIE

ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR. KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux: épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse, TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTÉ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste.

Ecrire à **Dr. R.-H. KLINE, Ld.**

931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 9.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41, Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-P. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brun, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

W.-F. EGG, City Passenger Agent, Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

LA FILIÈRE

Un petit rhume, puis un gros, puis toutes sortes de misères. *Le Baume Rhumal* coupe court à tout cela.

Rien que quatre morts l'an dernier, à Paris, sur 1,614 personnes inoculées pour hydrophobie.

C'est la pomme de terre qui est la plus grande production de la terre: 4,000 millions de minots par année.

En Angleterre, 706,000 enfants paient pour leur éducation et 4,870,000 la reçoivent gratuitement.

Le tremblement de terre du Japon en 1703 a été le plus destructeur possible. Il a fait 190,000 victimes.

En 1801, dans la Grande-Bretagne, 22 p. c. des adultes savaient lire. Aujourd'hui la proportion est de 66.

Dans les procès par jury, en Allemagne, il faut un vote de 8 contre 4 pour condamner un accusé, 6 contre 6 signifie acquittement.

**ELLE SUPPORTA
PATIEMMENT
L'OPPROBRE**

Triste lettre d'une femme dont le mari menait une vie dissipée

Comment elle le guérit avec un remède secret.



"Pendant des années j'ai supporté l'opprobre, la souffrance, la misère et les privations dus aux habitudes d'ivrognerie de mon mari. Entendant parler de votre merveilleux remède pour la guérison de l'ivrognerie, que je pouvais donner secrètement à mon mari, je résolus de l'essayer. Je m'en procurai un paquet que je mêlai à ses aliments et à son café, et, la médecine étant sans odeur et sans goût, il ne sut pas à quoi il devait être si rapidement soulagé de sa rage pour la boisson. Il commença bientôt à engraisser, l'appétit pour les mets solides lui revint, il s'attacha tout à fait à la maison et nous avons maintenant un intérieur joyeux. Une fois qu'il fut radicalement guéri je lui appris ce que j'avais fait, et il confessa que mon action avait été son salut, n'ayant pas l'énergie de se réformer de son propre mouvement. Je conseille chaleureusement à toutes les épouses affligées comme je l'ai été de faire l'essai de votre remède."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

FRAICHES COULEURS

La jeune fille perd ses belles couleurs de ses joues parce que son sang est appauvri et impur. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* lui rendront ses fraîches couleurs.

En 1850, l'aluminium coûtait \$425, la livre; aujourd'hui, 50 cents.

La banane est 44 fois plus productive que la pomme de terre, 131 que le blé.

La Grande-Bretagne a 110,000 milles de route carrossable; le Canada 8,000.

LE XXIème SIÈCLE
Dans ce siècle nouveau, le *Baume Rhumal* guérira encore chaque jour les milliers de rhumes.

L'or vaut \$700,000 la tonne.

L'orange est venue d'Afrique en Europe au 11e siècle.

Une chèvre vit dix ans et donne une pinte de lait par jour.

RECONFORTANT [MERVEILLEUX

L'homme affaibli par le surmenage physique ou intellectuel trouvera un réconfortant merveilleux et infailible dans les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

**La Véritable Onguent
du PERE ANCE**

EN VENTE PARTOUT
DEPOT CHEZ

**Rod. Carriere
PHARMACIEN**

50 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LOUIS GLADU
Plombier :-: Couvreur
Poseur d'Appareils à Gaz
et à Vapeur
Spécialité: Chauffage à Eau Chaude
362a rue Rachel, Montreal
Tel Bell Est 880. jno

CORSINE

Developpant la
FORME et le BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co.,
TORONTO, ONT.

ASSOCIATION D'IDÉES



A l'école, Gaston vient d'apprendre qu'un dragon est un affreux animal: yeux à fleur de tête, bouche édentée, pattes armées de griffes, aspect repoussant, etc...

Gaston (qui vient de passer devant une caserne et aperçoit une juive) —Tiens, maman, un dragon! pourquoi qu'on l'a laissé sortir?...

UNE LEÇON DE TEMPÉRANCE



Un apôtre de la tempérance à un patineur qui se dispose à déboucher son flacon de whisky:
—Mon ami, si vous tenez à la vie, renoncez au whisky et...



...mettez-vous au régime de l'eau pure!



Le patineur au nez fleuri:
—Et vous, mon pauvre ami, si vous tenez à la vie, mettez-vous à boire du whisky, pour vous réchauffer.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

J. = C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
50 rue Saint-Denis, Montreal.
Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse

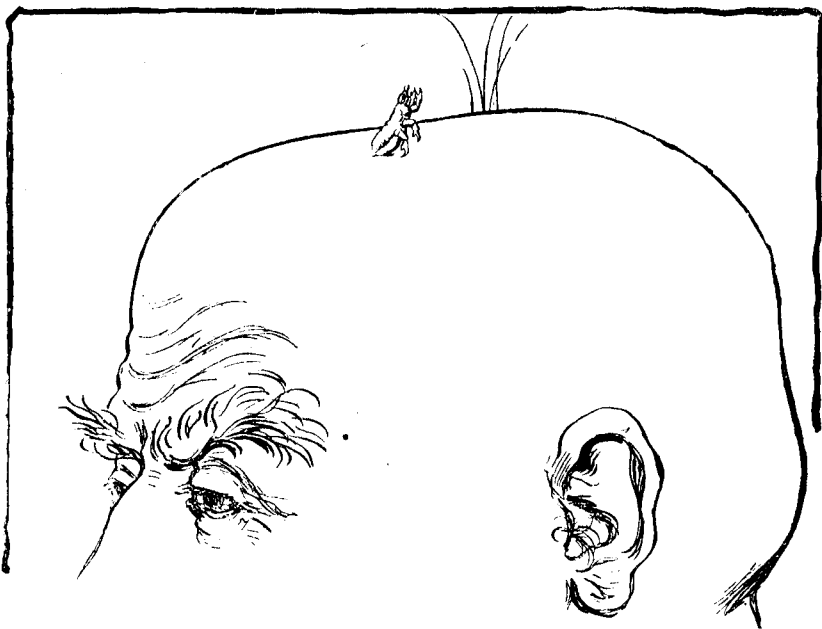
Fèves au Lard

10 Cents
POUR
GROS Canistre

Assaisonnées avec la meilleure Sauce "CHILI."
UN METS excellent pour Déjeuner ou Goûter.
Préparé seulement par

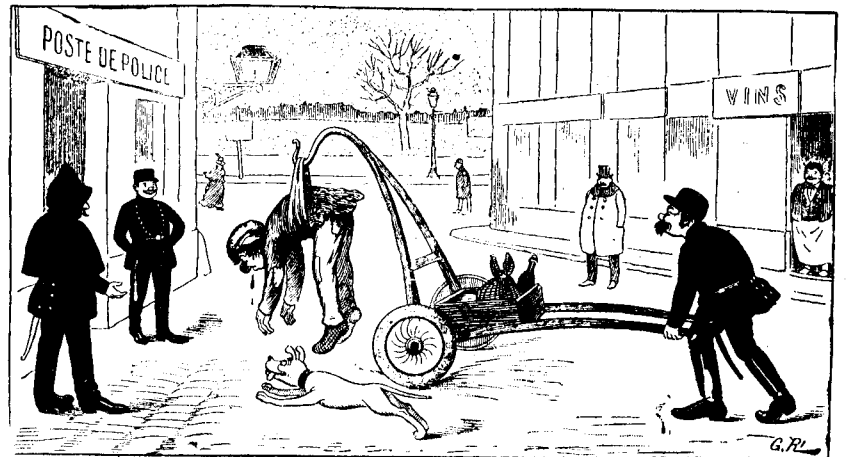
W. CLARK,
MONTREAL

UN PARASITE DANS LE DÉSERT



— Sauvé ! Merci, mon Dieu !... une oasis !

LES GRANDES INVENTIONS



Le Ramasse-Pochard, nouvel appareil breveté S. G. D. G., présenté par un de nos collaborateurs au chef de police et qui sera probablement adopté.

UN VEINARD



— En voici un qui va me devoir une fière chandelle.



— Hein ! sans moi, vous vous cassiez la figure sur le sol.

Bovril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.



JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 7 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécial sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris

UNE PANACÉE.

Contre les affections de la gorge et des poumons, les effets du *Rhume Rhumal* sont tout simplement merveilleux.

— On évalue à 520 millions de boisseaux la récolte de blé aux Etats Unis.

— Un correspondant fait remarquer que l'utimatum du Président Kruger est le premier que la Grande Bretagne ait jamais reçu.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

REVENU DE FRANCE

PARIS 1900

LAPRÉS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 843

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : Pharmacie C. Beaupre, 319f Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 56 année. Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 26, boulevard Saint-Germain, 70, Paris.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CAHÈS, PARIS

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

(1)

Il était évident que ces Papouas avaient eu déjà des relations avec les Européens, et qu'ils connaissaient leurs navires. Mais ce long cylindre de fer allongé dans la baie, sans mâts sans cheminée, que devaient-ils en penser ? Rien de bon, car ils s'en étaient d'abord tenus à distance respectueuse. Cependant, le voyant immobile, ils reprenaient peu à peu confiance, et cherchaient à se familiariser avec lui. Or, c'était précisément cette familiarité qu'il fallait empêcher. Nos armes, auxquelles la détonation manquait, ne pouvaient produire qu'un effet médiocre sur ces indigènes, qui n'ont de respect que pour les engins bruyants. La foudre, sans les roulements du tonnerre, effraierait peu les hommes, bien que le danger soit dans l'éclair, non dans le bruit.

En ce moment, les pirogues s'approchèrent plus près du *Nautilus*, une nuée de flèches s'abattit sur lui.

« Diable, il grêle ! dit Conseil, et peut-être une grêle empoisonnée ! »

« Il faut prévenir le capitaine Nemo, » dis-je en rentrant par le panneau.

Je descendis au salon. Je n'y trouvai personne. Je me hasardai à frapper à la porte qui s'ouvrait sur la chambre du capitaine.

Un « entrez » me répondit. J'entrai, et je trouvai le capitaine Nemo plongé dans un calcul où les π et autres signes algébriques ne manquaient pas.

« Je vous dérange ? dis-je par politesse. »

« En effet, M. Arromax, me répondit le capitaine, mais je pense que vous avez eu des raisons sérieuses de me voir ? »

« Très sérieuses. Les pirogues des naturels nous entourent, et, dans quelques minutes, nous serons certainement assaillis par plusieurs centaines de sauvages. »

« Ah ! fit tranquillement le capitaine Nemo, ils sont venus avec leurs pirogues ? »

« Oui, monsieur. »

« Eh bien, monsieur, il suffit de fermer les panneaux. »

« Précisément, et je venais vous dire... »

« Rien n'est plus facile, » dit le capitaine Nemo.

Et, pressant un bouton électrique, il transmit un ordre au poste de l'équipage.

« Voilà qui est fait, monsieur, me dit-il, après quelques instants. »

Le canot est en place, et les panneaux sont fermés. Vous ne craignez pas, j'imagine, que ces messieurs défoncent des murailles que les boulets de votre frégate n'ont pu entamer ? »

« Non, capitaine, mais il existe encore un danger. »

« Lequel, monsieur ? »

« C'est que demain, à pareille heure, il faudra rouvrir les panneaux pour renouveler l'air du *Nautilus*... »

« Sans contredit, monsieur, puisque notre bâtiment respire à la manière des cétacés. »

« Or, si à ce moment, les Papouas occupent la plate-forme, je ne vois pas comment vous pourrez les empêcher d'entrer. »

« Alors, monsieur, vous supposez qu'ils monteront à bord ? »

« J'en suis certain. »

« Eh bien, monsieur, qu'ils montent. Je ne vois aucune raison pour les en empêcher. Au fond, ce sont de pauvres diables, ces Papouas, et je ne veux pas que ma visite à l'île Gueborouar coûte la vie à un seul de ces malheureux ! »



Conseil se jeta sur son fusil.—Page 44

Cela dit, j'allais me retirer ; mais le capitaine Nemo me retint et m'invita à m'asseoir près de lui. Il me questionna avec intérêt sur nos excursions à terre, sur nos chasses, et n'eut pas l'air de comprendre ce besoin de viande qui passionnait le Canadien. Puis, la conversation effleura divers sujets, et, sans être plus communicatif, le capitaine Nemo se montra plus amable.

Entre autres choses, nous en vîmes à parler de la situation du *Nautilus*, précisément échoué dans ce détroit, où Dumont-d'Urville fut sur le point de se perdre. Puis, à ce propos :

« Ce fut un de vos grands marins, me dit le capitaine, un de vos plus intelligents navigateurs que ce Dumont-d'Urville ! C'est votre capitaine Cook, à vous autres, Français. Infortuné savant ! Avoir bravé les banquises du pôle Sud, les coraux de l'Océanie, les cannibales du Pacifique, pour périr misérablement dans un train de chemin de fer ! Si cet homme énergique a pu réfléchir pendant les dernières secondes de son existence, vous figurez-vous quelles ont dû être ses suprêmes pensées ! »

En parlant ainsi, le capitaine Nemo semblait ému, et je porte cette émotion à son actif.

Puis, la carte à la main, nous revîmes les travaux du navigateur français, ses voyages de circumnavigation, sa double tentative au pôle Sud qui amena la découverte des terres Adélie et Louis-Philippe, enfin ses levées hydrographiques des principales îles de l'Océanie.

« Ce que votre d'Urville a fait à la surface des mers, me dit le capitaine Nemo, je l'ai fait à l'intérieur de l'Océan, et plus facilement, plus complètement que lui. L'*Astrolabe* et la *Zelee*, incessamment ballottés par les ouragans, ne pouvaient valoir le *Nautilus*, tranquille cabinet de travail, et véritablement sédentaire au milieu des eaux ! »

« Cependant, capitaine, dis-je, il y a un point de ressemblance entre les corvettes de Dumont d'Urville et le *Nautilus*. »

« Lequel, monsieur ? »

« C'est que le *Nautilus* s'est échoué comme elles ! »

« Le *Nautilus* ne s'est pas échoué, monsieur, me répondit froidement le capitaine Nemo. Le *Nautilus* est fait pour reposer sur le lit des mers, et les pénibles travaux, les manœuvres qu'imposa à d'Urville le renflouage de ces corvettes, je ne les entreprendrai pas. L'*Astrolabe* et la *Zelee* ont failli périr, mais mon *Nautilus* ne court

(1) Voir sous le titre : *Utopies d'hier, vérités aujourd'hui*, la confirmation de la plupart des prévisions du savant vulgarisateur, justifiées actuellement par des faits venant donner raison à ce qui, à l'époque où virent le jour les romans de Jules Verne, n'était considéré que comme d'amusantes utopies.

aucun danger. Demain au jour dit, à l'heure dite, le marée le soulèvera paisiblement et il reprendra sa navigation à travers les mers.

—Capitaine, dis-je, je ne doute pas.

—Demain, ajouta le capitaine Nemo en se levant, demain, à deux heures quarante minutes du soir, le *Nautilus* flottera et quittera sans avarie le détroit de Torrès."

Ces paroles prononcées d'un ton très bref, le capitaine Nemo s'inclina légèrement. C'était me donner congé, et je rentrai dans ma chambre.

Là, je trouvai Conseil, qui désirait connaître le résultat de mon entrevue avec le capitaine.

"Mon garçon, répondis-je, lorsque j'ai eu l'air de croire que son *Nautilus* était menacé par les naturels de la Papouasie, le capitaine m'a répondu très ironiquement. Je n'ai donc qu'une chose à te dire : Aie confiance en lui, et va dormir en paix.

—Monsieur n'a pas besoin de mes services ?

—Non, mon ami. Que fait Ned Land ?

—Que monsieur m'excuse, répondit Conseil, mais l'ami Ned confectionne un pâté de kangaroo qui sera une merveille ?

Je restai seul, je me couchai, mais je dormis assez mal. J'entendais les sauvages qui piétinaient sur la plate-forme en poussant des cris assourdissants. La nuit se passa ainsi, et sans que l'équipage sortit de son inertie habituelle. Il ne s'inquiétait pas plus de la présence de ces cannibales que les soldats d'un fort blindé ne se préoccupent des fourmis qui courent sur son blindage.

A six heures du matin, je me levai. Les panneaux n'avaient pas été ouverts. L'air ne fut donc pas renouvelé à l'intérieur, mais les réservoirs, chargés à toute occurrence, fonctionnèrent à propos et lancèrent quelques mètres cubes d'oxygène dans l'atmosphère appauvrie du *Nautilus*.

Je travaillai dans ma chambre jusqu'à midi, sans avoir vu, même un instant, le capitaine Nemo. On ne paraissait faire à bord aucun préparatif de départ.

J'attendis quelque temps encore, puis, je me rendis au grand salon. La pendule marquait deux heures et demie. Dans dix minutes, le flot devait avoir atteint son maximum de hauteur, et, si le capitaine Nemo n'avait point fait une promesse téméraire, le *Nautilus* serait immédiatement dégagé. Sinon, bien des mois se passeraient avant qu'il pût quitter son lit de corail.

Cependant, quelques tressaillements avant-coureurs se firent bientôt sentir dans la coque du bateau. J'entendis grincer sur son bordage les apérités calcaires du fond corallien.

A deux heures trente-cinq minutes, le capitaine Nemo parut dans le salon.

"Nons allons partir, dit-il.

—Ah ! fis-je.

—J'ai donné l'ordre d'ouvrir les panneaux.

—Et les Papouas ?

—Les Papouas ? répondit le capitaine Nemo, haussant légèrement les épaules.

—Ne vont-ils pas pénétrer à l'intérieur du *Nautilus* ?

—Et comment ?

—En franchissant les panneaux que vous aurez fait ouvrir.

—M. Aronmax, répondit tranquillement le capitaine Nemo, on n'entre pas ainsi par les panneaux du *Nautilus*, même quand ils sont ouverts."

Je regardai le capitaine.

"Vous ne comprenez pas ? me dit-il.

—Aucunement.

—Eh bien ! venez et vous verrez."

Je me dirigeai vers l'escalier central. Là Ned Land et Conseil, très-intrigués, regardaient quelques hommes de l'équipage qui ouvraient les panneaux, tandis que des cris de rage et d'épouvantables vociférations résonnaient au dehors.

Les mantelets furent rabattus extérieurement. Vingt figures horribles apparurent. Mais le premier de ces indigènes qui mit la main sur la rampe de l'escalier, rejeté en arrière par je ne sais quelle force invisible, s'enfuit, poussant des cris affreux et faisant des gambades exorbitantes.

Dix de ses compagnons lui succédèrent. Dix eurent le même sort.

Conseil était dans l'extase. Ned Land, emporté par ses instincts violents, s'élança sur l'escalier. Mais dès qu'il eut saisi la rampe à deux mains, il fut renversé à son tour.

"Mille diables ! s'écria-t-il. Je suis foudroyé !"

Ce mot m'expliqua tout. Ce n'était plus une rampe, mais un câble de métal, tout chargé de l'électricité du bord, qui aboutissait à la plate-forme. Quiconque le touchait ressentait une formidable secousse,—et cette secousse eût été mortelle, si le capitaine Nemo eût lancé dans ce conducteur tout le courant de ses appareils ! On peut réellement dire, qu'entre ses assaillants et lui, il avait tendu un réseau électrique que nul ne pouvait impunément franchir.

Cependant, les Papouas épouvantés avaient battu en retraite, affolés de terreur. Nous, moitié riant, nous consolions et frictionnions le malheureux Ned Land qui jurait comme un possédé.

Mais, en ce moment, le *Nautilus*, soulevé par les dernières ondulations du flot, quitta son lit de corail à cette quarantième minute exactement fixée par le capitaine. Son hélice battit les eaux avec une majestueuse lenteur. Sa vitesse s'accrut peu à peu, et naviguant à la surface de l'Océan, il abandonna sain et sauf les dangereuses passes du détroit de Torrès.

CHAPITRE XXIII.

ÆGRI SOMNIA

Le jour suivant, 10 janvier, le *Nautilus* reprit sa marche entre deux eaux, mais avec une vitesse remarquable que je ne puis estimer à moins de trente-cinq milles à l'heure. La rapidité de son hélice était telle que je ne pouvais ni suivre ses tours ni les compter.

Quand je songeais que ce merveilleux agent électrique, après avoir donné le mouvement, la chaleur, la lumière au *Nautilus*, le protégeait encore contre les attaques extérieures, et le transformait en une arche sainte à laquelle nul profanateur ne touchait sans être foudroyé, mon admiration n'avait plus de bornes, et de l'appareil, elle remontait aussitôt à l'ingénieur qui l'avait créé.

Nous marchions directement vers l'ouest, et, le 11 janvier, nous doublâmes ce cap Wessel, situé par 135° de longitude et 10° de latitude nord, qui forme la pointe est, du golfe de Carpentrie. Les récifs étaient encore nombreux, mais plus clair-semés, et relevés sur la carte avec une extrême précision. Le *Nautilus* évita facilement les brisants de Money à babord, et les récifs Victoria à tribord, placés par 130° de longitude, et sur ce dixième parallèle que nous suivions rigoureusement.

Le 13 janvier, le capitaine Nemo, arrivé dans la mer de Timor, avait fait connaissance de l'île de ce nom par 122° de longitude. Cette île dont la superficie est de seize cent vingt-cinq lieues carrées est gouvernée par des radjahs. Ces princes se disent fils de crocodiles, c'est-à-dire issus de la plus haute origine à laquelle un être humain puisse prétendre. Aussi ces ancêtres écailleux foissent dans les rivières de l'île, et sont l'objet d'une vénération particulière. On les protège, on les gâte, on les adule, on les nourrit, on leur offre des jeunes filles en pâture, et malheur à l'étranger qui porte la main sur ces lézards sacrés.

Mais le *Nautilus* n'eut rien à démêler avec ces vilains animaux. Timor ne fut visible qu'un instant, à midi, pendant que le second relevait sa position. Également, je ne fis qu'entrevoir cette petite île Rotti, qui fait partie du groupe, et dont les femmes ont une réputation de beauté très établie sur les marchés malais.

A partir de ce point, la direction du *Nautilus*, en latitude, s'infléchit vers le sud-ouest. Le cap fut mis sur l'Océan Indien. Où la fantaisie du capitaine Nemo allait-elle nous entraîner ? Remontrait-il vers les côtes de l'Asie ? Se rapprocherait-il des rivages de l'Europe ? Résolutions peu probables de la part d'un homme qui fuyait les continents habités ? Descendrait-il donc vers le sud ? Irait-il doubler le cap de Bonne-Espérance, puis le cap Horn, et pousser au pôle antarctique ? Reviendrait-il enfin vers ses mers du Pacifique, où son *Nautilus* trouvait une navigation facile et indépendante ? L'avenir devait nous l'apprendre.

Après avoir prolongé les écueils de Cartier, d'Hibernia, de Seringapatam, de Scott, derniers efforts de l'élément solide contre l'élément liquide, le 14 janvier, nous étions au-delà de toutes terres. La vitesse du *Nautilus* fut singulièrement ralentie, et, très capricieux dans ses allures, tantôt il nageait au milieu des eaux, et tantôt il flottait à leur surface.

Pendant cette période du voyage, le capitaine Nemo fit d'intéressantes expériences sur les diverses températures de la mer à des

couches différentes. Dans les conditions ordinaires, ces relevés s'obtiennent au moyen d'instruments assez compliqués, dont les rapports sont au moins douteux, que ce soit des sondes thermométriques, dont les verres se brisent souvent sous la pression des eaux, ou des appareils basés sur la variation de résistance de métaux aux courants électriques. Ces résultats ainsi obtenus ne peuvent être suffisamment contrôlés. Au contraire, le capitaine Nemo allait lui-même chercher cette température dans les profondeurs de la mer, et son thermomètre, mis en communication avec les diverses nappes liquides, lui donnait immédiatement et sûrement le degré recherché.

C'est ainsi que, soit en surchargeant ses réservoirs, soit en descendant obliquement au moyen de ses plans, le *Nautilus* atteignit successivement des profondeurs de trois, quatre, cinq, sept, neuf et dix mille mètres, et le résultat de ces expériences fut que la mer présentait une température permanente de quatre degrés et demi, à une profondeur de mille mètres, sous toutes les latitudes.

Je suivais ces expériences avec le plus vif intérêt. Le capitaine Nemo y apportait une véritable passion. Souvent, je me demandai dans quel but il faisait ces observations. Était-ce au profit de ces semblables ? Ce n'était pas probable, car, un jour ou l'autre, ses travaux devaient périr avec lui dans quelque mer ignorée ! A moins qu'il ne me destinât le résultat de ses expériences. Mais c'était admettre que mon étrange voyage aurait un terme, et ce terme, je ne l'apercevais pas encore.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Nemo me fit également connaître divers chiffres obtenus par lui et qui établissaient le rapport des densités de l'eau dans les principales mers du globe. De cette communication, je tirai un enseignement personnel qui n'avait rien de scientifique.

C'était pendant la matinée du 15 janvier. Le capitaine, avec lequel je me promenais sur la plate-forme, me demanda si je connaissais les différentes densités que présentent les eaux de la mer. Je lui répondis négativement, et j'ajoutai que la science manquait d'observations rigoureuses à ce sujet.

— Je les ai faites, ces observations, me dit-il, et je puis en affirmer la certitude.

— Bien, répondis-je, mais le *Nautilus* est un monde à part, et les secrets de ses savants n'arrivent pas jusqu'à la terre.

— Vous avez raison, monsieur le professeur, me dit-il, après quelques instants de silence. C'est un monde à part. Il est aussi étranger à la terre que les planètes qui accompagnent ce globe autour du soleil, et l'on ne connaîtra jamais les travaux des savants de Saturne ou de Jupiter. Cependant, puisque le hasard a lié nos deux existences, je puis vous communiquer le résultat de mes observations.

— Je vous écoute, capitaine.

— Vous savez, monsieur le professeur, que l'eau de mer est plus dense que l'eau douce, mais cette densité n'est pas uniforme. En effet, si je représente par un la densité de l'eau douce, je trouve un vingt-huit millième pour les eaux de l'Atlantique, un vingt-six millième pour les eaux du Pacifique, un trentre millième pour les eaux de la Méditerranée...

— Ah ! pensai-je, il s'aventure dans la Méditerranée ?

— Un dix-huit millième pour les eaux de la mer Ionienne, et un vingt-neuf millième pour les eaux de l'Adriatique ”.

Décidément, le *Nautilus* ne fuyait pas les mers fréquentées de l'Europe, et j'en conclus qu'il nous ramènerait, — peut-être avant peu, — vers des continents plus civilisés. Je pensai que Ned Land apprendrait cette particularité avec une satisfaction très-naturelle.

Pendant plusieurs jours, nos journées se passèrent en expériences de toutes sortes, qui portèrent sur les degrés de salure des eaux à différentes profondeurs, sur leur électrisation, sur leur coloration, sur leur transparence, et dans tous ces circonstances, le capitaine Nemo déploya une ingénuité qui ne fut égalée que par sa bonne grâce envers moi. Puis, pendant quelques jours, je ne le revis plus, et demeurai de nouveau comme isolé à son bord.

Le 16 janvier, le *Nautilus* parut s'endormir à quelques mètres seulement au-dessous de la surface des flots. Ses appareils électriques ne fonctionnaient pas, et son hélice immobile le laissait errer au gré des courants. Je supposai que l'équipage s'occupait de réparations intérieures, nécessitées par la violence des mouvements mécaniques de la machine.

Mes compagnons et moi, nous fûmes alors témoins d'un curieux spectacle. Les panneaux du salon étaient ouverts, et comme le fanal du *Nautilus* n'était pas en activité, une vague obscurité régnait au

milieu des eaux. Le ciel orageux et couvert d'épais nuages ne donnait aux premières couches de l'Océan qu'une insuffisante clarté.

J'observais l'état de la mer dans ces conditions, et les plus gros poissons ne m'apparaissaient plus que comme des ombres à peine figurées, quand le *Nautilus* se trouva subitement transporté en pleine lumière. Je crus d'abord que le fanal avait été rallumé, et qu'il projetait son éclat électrique dans la masse liquide. Je me trompais, et après une rapide observation, je reconnus mon erreur.

Le *Nautilus* flottait au milieu d'une couche phosphorescente, qui dans cette obscurité devenait éblouissante. Elle était produite par des myriades d'animalcules lumineux, dont l'éclat s'accroissait en glissant sur la coque métallique de l'appareil. Je surprenais alors des éclairs au milieu de ces nappes lumineuses, comme eussent été des coulées de plomb fondu dans une fournaise ardente, ou des masses métalliques portées au rouge blanc ; de telle sorte que par opposition, certaines portions lumineuses faisaient ombre dans ce milieu dont toute ombre semblait devoir être bannie. Non ! ce n'était plus l'irradiation calme de notre éclairage habituel ! Il y avait là une vigueur et un mouvement insolites ! Cette lumière, on la sentait vivante !

En effet, c'était une agglomération infinie d'infusoires pélagiens, de noctiluques miliaires, véritables globules de gelée diaphane, pourvus



Dix de ses compagnons eurent le même sort. — Page 46

d'un tentacule filiforme, et dont on a compté jusqu'à vingt-cinq mille dans trente centimètres cubes d'eau. Et leur lumière était encore doublée par ces lueurs particulières aux méduses, aux astéries, aux aurélies, pholadesdattes, et autres zoophytes phosphorescents, imprégnés du graissin des matières organiques décomposées par la mer, et peut-être du mucus secrété par les poissons.

Pendant plusieurs heures, le *Nautilus* flotta dans ces ondes brillantes, et notre admiration s'accrut à voir les gros animaux marins s'y jouer comme des salamandres. Je vis là, au milieu de ce feu qui ne brûle pas, des marsouins élégant set rapides, infatigables clowns des mers, et des istiophores longs de trois mètres, intelligents précurseurs des ouragans, dont le formidable glaive heurtait parfois la vitre du salon. Puis apparurent des poissons plus petits, des balistes variés, des scomberoïdes-sauteurs, des nasons-loups, et cent autres qui zébraient dans leur course la lumineuse atmosphère.

Ce fut un enchantement que cet éblouissant spectacle ! Peut-être quelque condition atmosphérique augmentait-elle l'intensité de ce phénomène ? Peut-être quelque orage se déchaînait-il à la surface des flots ? Mais, à cette profondeur de quelques mètres, le *Nautilus* ne ressentait pas sa fureur, et il se balançait paisiblement au milieu des eaux tranquilles.

Ainsi nous marchions, incessamment charmés par quelque merveille nouvelle. Conseil observait et classait ses zoophytes ses articulés, ses mollusques, ses poissons. Les journées s'écoulaient rapidement, et je ne les comptais plus. Ned, suivant son habitude, cherchait à varier l'ordinaire du bord. Véritables colimaçons, nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon.

Donc, cette existence nous paraissait facile, naturelle, et nous n'imaginions plus qu'il existât une vie différente à la surface du globe terrestre, quand un événement vint nous rappeler à l'étrangeté de la situation.

Le 18 janvier, le *Nautilus* se trouvait par 102° de longitude et 15° de latitude méridionale. Le temps était menaçant, la mer dure et houleuse. Le vent soufflait de l'est en grande brise. Le baromètre qui baissait depuis quelques jours, annonçait une prochaine lutte des éléments.

J'étais monté sur la plate-forme au moment où le second prenait ses mesures d'angles horaires. J'attendais, suivant la coutume, que la phrase quotidienne fût prononcée. Mais, ce jour-là, elle fut remplacée par une autre phrase non moins incompréhensible. Presque aussitôt, je vis apparaître le capitaine Nemo, dont les yeux, munis d'une lunette, se dirigèrent vers l'horizon.

Pendant quelques minutes, le capitaine resta immobile, sans quitter le point enfermé dans le champ de son objectif. Puis, il abaissa sa lunette, et échangea une dizaine de paroles avec son second. Celui-ci semblait être en proie à une émotion qu'il voulait vainement contenir. Le capitaine Nemo, plus maître de lui, demeurait froid. Il paraissait, d'ailleurs, faire certaines objections auxquelles le second répondait avec des assurances formelles. Du moins, je le compris ainsi à la différence de leur ton et de leurs gestes.

Quant à moi, j'avais soigneusement regardé dans la direction observée, sans rien apercevoir. Le ciel et l'eau se confondaient sur une ligne d'horizon d'une parfaite netteté.

Cependant, le capitaine Nemo se promenait d'une extrémité à l'autre de la plate-forme, sans me regarder, peut-être sans me voir. Son pas était assuré, mais moins régulier que d'habitude. Il s'arrêtait parfois, et les bras croisés sur la poitrine, il observait la mer. Que pouvait-il chercher sur cet immense espace ? Le *Nautilus* se trouvait alors à quelques centaines de milles de la côte la plus rapprochée !

Le second avait repris sa lunette et interrogeait obstinément l'horizon, allant et venant, frappant du pied, contrastant avec son chef par son agitation nerveuse.

D'ailleurs, ce mystère allait nécessairement s'éclaircir, et avant peu, car, sur un ordre du capitaine Nemo, la machine, accroissant sa puissance propulsive, imprima à l'hélice une rotation plus rapide.

En ce moment, le second attira de nouveau l'attention du capitaine. Celui-ci suspendit sa promenade et dirigea sa lunette vers le point indiqué. Il l'observa longtemps. De mon côté, très-sérieusement intrigué, je descendis au salon, et j'en rapportai une excellente longue vue dont je me servais ordinairement. Puis, l'appuyant sur la cage du fanal qui formait saillie à l'avant de la plate-forme, je me disposais à parcourir toute la ligne du ciel et de la mer.

Mais, mon œil ne s'était pas encore appliqué à l'oculaire, que l'instrument me fut vivement arraché des mains.

Je me retournai. Le capitaine Nemo était devant moi, mais je ne le reconnus pas. Sa physionomie était transfigurée. Son œil, brillant d'un feu sombre, se dérobait sous son sourcil froncé. Ses dents se découvraient à demi. Son corps raide, ses poings fermes, sa tête retirée entre les épaules, témoignaient de la haine violente que respirait toute sa personne. Il ne bougeait pas. Ma lunette, tombée de sa main, avait roulé à ses pieds.

Venais-je donc, sans le vouloir, de provoquer cette attitude de colère ? S'imaginait-il, cet incompréhensible personnage, que j'avais surpris quelque secret interdit aux hôtes du *Nautilus* ?

Non ! cette haine, je n'en étais pas l'objet, car il ne me regardait pas, et son œil restait obstinément fixé sur l'impénétrable point de l'horizon.

Enfin, le capitaine Nemo redevint maître de lui. Sa physionomie si profondément altérée, reprit son calme habituel. Il adressa à son second quelques mots en langue étrangère, puis il se retourna vers moi.

— M. Aronmax, me dit-il d'un ton assez impérieux, je réclame de vous l'observation de l'un des engagements qui vous lient à moi.

— De quoi s'agit-il, capitaine ?

— Il faut vous laisser enfermer, vos compagnons et vous, jusqu'au moment où je jugerai convenable de vous rendre la liberté.

— Vous êtes le maître, lui répondis-je, en le regardant fixement. Mais puis-je vous adresser une question ?

— Aucune, monsieur.

Sur ce mot, je n'avais pas à discuter, mais à obéir, puisque toute résistance eût été impossible.

Je descendis à la cabine qu'occupaient Ned Land et Conseil, et je leur fis part de la détermination du capitaine. Je laisse à penser comment la communication fut reçue par le Canadien. D'ailleurs, le temps manqua à toute explication. Quatre hommes de l'équipage attendaient à la porte, et ils nous conduisirent à cette cellule où nous avions passé notre première nuit à bord du *Nautilus*.

Ned Land voulut réclamer, mais la porte se ferma sur lui pour toute réponse.

— Monsieur me dira-t-il ce que cela signifie ? me demanda Conseil.

Je racontai à mes compagnons ce qui s'était passé. Ils furent aussi étonnés que moi, mais aussi peu avancés.

Cependant, j'étais plongé dans un abîme de réflexions, et l'étrange appréhension de la physionomie du capitaine Nemo ne quittait pas ma pensée. J'étais incapable d'accoupler deux idées logiques, et je me perdais dans les plus absurdes hypothèses, quand je fus tiré de ma contention d'esprit par ces paroles de Ned Land :

— Tiens ! le déjeuner est servi !

En effet, la table était préparée. Il était évident que le capitaine Nemo avait donné cet ordre en même temps qu'il faisait hâter la marche du *Nautilus* ?

— Monsieur me permettra-t-il de lui faire un commandement ? me demanda Conseil.

— Oui, mon garçon, répondis-je.

— Eh bien ! que monsieur déjeune. C'est prudent, car nous ne savons ce qui peut arriver.

— Tu as raison, Conseil !

— Malheureusement, dit Ned Land, on ne nous a donné que le menu du bord.

— Ami Ned, répliqua Conseil, que diriez-vous donc, si le déjeuner avait manqué totalement ?

Cette raison coupa net aux récriminations du harponneur.

Nous nous mîmes à table. Le repas se fit assez silencieusement. Je mangeai peu. Conseil "se força," toujours par prudence, et Ned Land, quoi qu'il en eût ne perdit pas un coup de dent. Puis, le déjeuner terminé, chacun de nous s'accota dans son coin.

En ce moment, le globe lumineux qui éclairait la cellule s'éteignit et nous laissa dans une obscurité profonde. Ned Land ne tarda pas à s'endormir, et, ce qui m'étonna, Conseil se laissa aller aussi à un lourd assoupissement. Je me demandais ce qui avait pu provoquer chez lui cet impérieux besoin de sommeil, quand je sentis mon cerveau s'imprégner d'une épaisse torpeur. Mes yeux, que je voulais tenir ouverts, se fermèrent malgré moi. J'étais en proie à une hallucination douloureuse. Evidemment, des substances soporifiques avaient été mêlées aux aliments que nous venions de prendre ! Ce n'était donc pas assez de la prison pour nous dérober les projets du capitaine Nemo, il fallait encore le sommeil !

J'entendis alors les panneaux se refermer. Les ondulations de la mer qui provoquaient un léger mouvement de roulis, cessèrent. Le *Nautilus* avait-il donc quitté la surface de l'Océan ? Était-il rentré dans la couche immobile des eaux ?

Je voulus résister au sommeil. Ce fut impossible. Ma respiration s'affaiblit. Je sentis un froid mortel glacer mes membres alourdis et comme paralysés. Mes paupières, véritables calottes de plomb, tombèrent sur mes yeux. Je ne pus les soulever. Un sommeil morbide, plein d'hallucinations, s'empara de tout mon être. Puis, les visions disparurent, et me laissèrent dans un complet anéantissement.

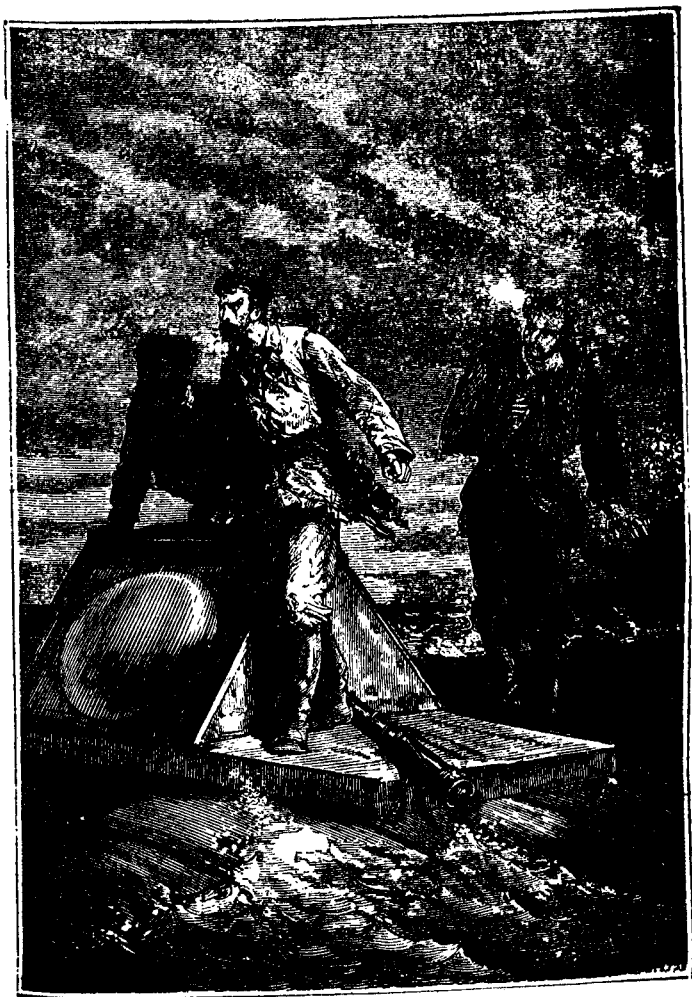
CHAPITRE XXIV

LE ROYAUME DU CORAIL

Le lendemain, je me réveillai la tête singulièrement dégagée. A ma grande surprise, j'étais dans ma chambre. Mes compagnons, sans doute, avaient été réintégrés dans leur cabine, sans qu'ils s'en fussent aperçus plus que moi. Ce qui s'était passé pendant cette nuit, ils l'ignoraient comme je l'ignorais moi-même, et pour dévoiler ce mystère, je ne comptais que sur les hasards de l'avenir.

Je songeai alors à quitter ma chambre. Étais-je encore une fois libre ou prisonnier ? Libre entièrement. J'ouvris la porte, je pris par les coursives, je montai l'escalier central. Les panneaux, fermés la veille, étaient ouverts. J'arrivai sur la plate-forme.

Ned Land et Conseil m'y attendaient. Je les interrogeai. Ils ne savaient rien. Endormis d'un sommeil pesant qui ne leur laissait aucun souvenir, ils avaient été très surpris de se retrouver dans leur cabine.



Son œil restait fixé sur l'horizon.—Page 48

Quant au *Nautilus*, il nous parut tranquille et mystérieux comme toujours. Il flottait à la surface des flots sous une allure modérée. Rien ne semblait changé à bord.

Ned Land, de ses yeux pénétrants, observa la mer. Elle était déserte. Le Canadien ne signala rien de nouveau à l'horizon, ni voile, ni terre. Une brise d'ouest soufflait bruyamment, et de longues lames, échevelées par le vent, imprimaient à l'appareil un très sensible roulis.

Le *Nautilus*, après avoir renouvelé son air, se maintint à une profondeur moyenne de quinze mètres, de manière à pouvoir revenir promptement à la surface des flots. Opération qui, contre l'habitude, fut pratiquée plusieurs fois, pendant cette journée du 19 janvier. Le second montait alors sur la plate-forme, et la phrase accoutumée retentissait à l'intérieur du navire.

Quant au capitaine Nemo, il ne parut pas. Des gens du bord, je

ne vis que l'impassible steward, qui me servit avec son exactitude et son mutisme ordinaires.

Vers deux heures, j'étais au solon, occupé à classer mes notes, lorsque le capitaine ouvrit la porte et parut. Je le saluai. Il me rendit un salut presque imperceptible, sans m'adresser la parole. Je me remis à mon travail, espérant qu'il me donnerait peut-être des explications sur les événements qui avaient marqué la nuit précédente. Il n'en fit rien. Je le regardai. Sa figure me parut fatiguée ; ses yeux rougis n'avaient pas été rafraîchis par le sommeil ; sa physionomie exprimait une tristesse profonde, un réel chagrin. Il allait et venait, s'asseyait et se relevait, prenait un livre au hasard, l'abandonnait aussitôt, consultait ses instruments sans prendre ses notes habituelles, et semblait ne pouvoir tenir un instant en place.

Enfin, il vint vers moi et me dit :

« Etes-vous médecin, M. Aronnax ? »

Je m'attendais si peu à cette demande, que je le regardai quelque temps sans répondre,

« Etes-vous médecin ? répéta-t-il. Plusieurs de vos collègues ont fait leurs études de médecine, Gratiolet, Moquin-Tandon et autres.

—En effet, dis-je, je suis docteur et interne des hôpitaux. J'ai pratiqué pendant plusieurs années avant d'entrer au Muséum.

—Bien, monsieur.

Ma réponse avait évidemment satisfait le capitaine Nemo. Mais ne sachant où il en voulait venir, j'attendis de nouvelles questions, me réservant de répondre suivant les circonstances.

« M. Aronnax, me dit le capitaine, consentiriez-vous à donner vos soins à l'un de mes hommes ? »

—Vous avez un malade ?

—Oui.

—Je suis prêt à vous suivre.

—Venez.

J'avouerais que mon cœur battait. Je ne sais pourquoi je voyais une certaine connexité entre cette maladie d'un homme de l'équipage et les événements de la veille, et ce mystère me préoccupait au moins autant que le malade.

Le capitaine Nemo me conduisit à l'arrière du *Nautilus*, et me fit entrer dans une cabine située près du poste des matelots.

Là, sur un lit, reposait un homme d'une quarantaine d'années, à figure énergique, vrai type de l'anglo saxon,

Je me penchai sur lui. Ce n'était pas seulement un malade, c'était un blessé. Sa tête, emmaillotée de linges sanglants, reposait sur un double oreiller. Je détachai ces linges, et le blessé, regardant de ses grands yeux fixes, me laissa faire, sans proférer une seule plainte.

La blessure était horrible. Le crâne, fracassé par un instrument contondant, montrait la cervelle à nu, et la substance cérébrale avait subi une attrition profonde. Des caillots sanguins s'étaient formés dans la masse diffuse, qui affectait une couleur lie de vin. Il y avait eu à la fois contusion et commotion du cerveau. La respiration du malade était lente, et quelques mouvements spasmodiques des muscles agitaient sa face. La phlegmasie cérébrale était complète et entraînait la paralysie du sentiment et du mouvement.

Je pris le pouls du blessé. Il était intermittent. Les extrémités du corps se refroidissaient déjà, et je vis que la mort s'approchait, sans qu'il me parut possible de l'enrayer. Après avoir pansé ce, malheureux, je rajustai les linges de sa tête, et je me retournai vers le capitaine Nemo.

« D'où vient cette blessure ? lui demandai-je.

—Qu'importe ! répondit évasivement le capitaine. Un choc du *Nautilus* a brisé un des leviers de la machine, qui a frappé cet homme. Mais votre avis sur son état ? »

J'hésitais à me prononcer.

« Vous pouvez parler, me dit le capitaine. Cet homme n'entend pas le français. »

Je regardai une dernière fois le blessé, puis je répondis :

« Cet homme sera mort dans deux heures.

—Rien ne peut le sauver ?

—Rien.

La main du capitaine Nemo se crispa, et quelques larmes glissèrent de ses yeux, que je ne croyais pas faits pour pleurer.

Pendant quelques instants, j'observai encore ce mourant dont la vie se retirait peu à peu. Sa pâleur s'accroissait encore sous l'éclat électrique qui baignait son lit de mort. Je regardais sa tête intelligente, sillonnée de rides prématurées, que le malheur, la misère peut-



Là, sur un lit, reposait un homme à figure énergique.—Page 49

être, avaient creusées depuis longtemps. Je cherchais à surprendre le secret de sa vie dans les dernières paroles échappées à ses lèvres !

“ Vous pouvez vous retirer, M. Aronnax ”, me dit le capitaine Nemo.

Je laissai le capitaine dans la cabine du mourant, et je regagnai ma chambre, très-ému de cette scène. Pendant toute la journée, je fus agité de sinistres pressentiments. La nuit, je dormis mal, et, entre mes songes fréquemment interrompus, je crus entendre des soupirs lointains et comme une psalmodie funèbre. Était-ce la prière des morts, murmurée dans cette langue que je ne savais comprendre ?

Le lendemain matin, je montai sur le pont. Le capitaine Nemo m'y avait précédé. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi.

“ Monsieur le professeur, me dit-il, vous conviendrait-il de faire aujourd'hui une excursion sous-marine ?

—Avec mes compagnons ? demandai-je.

—Si cela leur plaît.

—Nous sommes à vos ordres, capitaine.

—Veuillez donc aller revêtir vos scaphandre.”

Du mourant ou du mort il ne fut pas question. Je rejoignis Ned Land et Conseil. Je leur fis connaître la proposition du capitaine Nemo. Conseil s'empressa d'accepter, et, cette fois, le Canadien se montra très disposé à nous suivre.

Il était huit heures du matin. A huit heures et demie, nous étions vêtus pour cette nouvelle promenade, et munis des deux appareils d'éclairage et de respiration. La double porte fut ouverte, et, accompagnés du capitaine Nemo que suivaient une douzaine d'hommes de l'équipage, nous prenions pied à une profondeur de dix mètres sur le sol ferme où reposait le *Nautilus*.

Une légère pente aboutissait à un fond accidenté, par quinze brasses de profondeur environ. Ce fond différait complètement de celui que j'avais visité pendant ma première excursion sous les eaux de l'Océan Pacifique. Ici, point de sable fin, point de prairies sous-marines, nulle forêt pélagienne. Je reconnus immédiatement cette région merveilleuse dont, ce jour-là, le capitaine Nemo nous faisait les honneurs. C'était le royaume du corail.

Dans l'embranchement des zoophytes et dans la classe des alcyonnaires, on remarque l'ordre des gorgonaires qui renferme les trois groupes des gorgoniens, des isidiens et des coralliens. C'est à ce dernier qu'appartient le corail, curieuse substance qui fut tour à tour classée dans les règnes minéral végétal et animal. Remède chez les anciens, bijou chez les modernes, ce fut seulement en 1694 que le Marseillais Peyssonnel le rangea définitivement dans le règne animal.

Le corail est un ensemble d'animalcules réunis sur un polypier de nature cassante et pierreuse. Ces polypes ont un générateur unique qui les a produits par bourgeonnement, et ils possèdent une existence propre, tout en participant à la vie commune. C'est donc une sorte de socialisme naturel. Je connaissais les derniers travaux faits sur ce bizarre zoophyte, qui se ménéralise tout en s'arborisant, suivant la très-juste observation des naturalistes, et rien ne pouvait être plus intéressant pour moi que de visiter l'une de ces forêts pétrifiées que la nature a plantées au fond des mers.

Les appareils Runhkorff furent mis en activité, et nous suivîmes un banc de corail en voie de formation, qui, le temps aidant, fermera un jour cette portion de l'océan indien. La route était bordée d'inextricables buissons formés par l'enchevêtrement d'arbrisseaux que couvraient de petites fleurs étoilées à rayons blancs. Seulement, à l'inverse des plantes de la terre, ces arborisations, fixées aux rochers du sol, se dirigeaient toutes haut en bas.

La lumière produisait mille effets charmants en se jouant au milieu de ces ramures si vivement colorées. Il me semblait voir ces tubes membraneux et cylindriques trembler sous l'ondulation des eaux. J'étais tenté de cueillir leurs fraîches corolles ornées de délicats tentacules, les unes nouvellement épanouies, les autres naissant à peine, pendant que légers poissons, aux rapides nageoires, les effleuraient en passant comme des volées d'oiseaux. Mais, si ma main s'approchait de ces fleurs vivantes, de ces sensibles animées, aussitôt l'alerte se mettait dans la colonie. Les corolles blanches rentraient dans leurs étuis rouges, les fleurs s'évanouissaient sous mes regards, le buisson se changeait en un bloc de mamelons pierreux.

Le hasard m'avait mis là en présence des plus précieux échantillons de zoophyte. Ce corail valait celui qui se pêche dans la Méditerranée, sur les côtes de France, d'Italie et de Barbarie. Il justifiait par ses tons vifs ces noms poétiques de *fleur de sang* et *d'écume de sang* que le commerce donne à ses plus beaux produits. Le corail se vend jusqu'à cinq cents francs le kilogramme, et en cet endroit, les couches liquides recouvraient la fortune de tout un monde de corailleurs. Cette précieuse matière, souvent mélangée avec d'autres polypiers, formait alors des ensembles compactes et inextricables appelés “macciota,” et sur lesquels je remarquai d'admirables spécimens de corail rose.

Mais bientôt les buissons se resserrèrent, les arborisations grandirent. De véritables taillis pétrifiés et de longues travées d'une architecture fantaisiste s'ouvrirent devant nos pas. Le capitaine Nemo s'engagea sous une obscure galerie dont la pente douce nous conduisit à une profondeur de cent mètres. La lumière de nos serpents produisait parfois des effets magiques, en s'accrochant aux rugueuses aspérités de ces arceaux naturels et aux pendentifs disposés comme des lustres, qu'elle piquait de pointes de feu. Entre les abrisseaux coralliens, j'observai d'autres polypes non moins curieux, des mérites, des iris aux ramifications articulées, puis quelques touffes de corallines, les unes vertes, les autres rouges, véritables algues encroûtées dans leurs sels calcaires, que les naturalistes, après longues discussions, ont définitivement rangées dans le règne végétal. Mais, suivant la remarque d'un penseur, “c'est peut-être là le point réel où la vie obscurément se soulève du sommeil de pierre, sans se déta-cher encore de ce rude point de départ”.

Enfin, après deux heures de marche, nous avions atteint une profondeur de trois cents mètres environ, c'est-à-dire la limite extrême sur laquelle le corail commence à se former. Mais là, ce n'était plus le buisson isolé, ni le modeste taillis de basse futaie. C'était la forêt immense, les grandes végétations minérales, les énormes arbres pétrifiés, réunis par des guirlandes d'élégantes plumarias, ces lianes de la mer, toutes parées de nuances et de reflets. Nous passions librement sous leur haute ramure perdue dans l'ombre des flots, tandis qu'à nos pieds, les tubipores, les meandrines, les astrées, les fongies, les cariophylles, formaient un tapis de fleurs, semé de gemmes éblouissantes.

Quel indescriptible spectacle ! Ah ! que ne pouvions-nous communiquer nos sensations ! Pourquoi étions-nous emprisonnés sous le masque de métal et de verre ! Pourquoi les paroles nous étaient-elles

interdites de l'un à l'autre ! Que ne vivions, nous, du moins, de la vie de ces poissons qui peuplent le liquide élément, ou plutôt encore de celle de ces amphibiens qui, pendant de longues heures, peuvent parcourir, au gré de leur caprice, le double domaine de la terre et des eaux !

Cependant, le capitaine Nemo s'était arrêté. Mes compagnons et moi nous suspendîmes notre marche, et, me retournant, je vis que ses hommes formaient un demi-cercle autour de leur chef. En regardant avec plus d'attention, j'observai que quatre d'entre eux portaient sur leurs épaules un objet de forme oblongue.

Nous occupions, en cet endroit, le centre d'une vaste clairière, entourée par les hautes arborisations de la forêt sous-marine. Nos lampes projetaient sur cet espace une sorte de clarté crépusculaire qui allongeait demesurément les ombres sur le sol. A la limite de la clairière, l'obscurité redevenait profonde, et ne recueillait que de petites étincelles retenues par les vives arrêtes du corail.

Ned Land et Conseil étaient près de moi. Nous regardions, et il me vint à la pensée que j'allais assister à une scène étrange. En observant le sol, je vis qu'il était gonflé, en de certains points, par de légères extumescences encroûtées de dépôts calcaires, et disposées avec une régularité qui trahissait la main de l'homme.

Au milieu de la clairière, sur un piédestal de rocs grossièrement entassés, se dressait une croix de corail, qui étendait ses longs bras qu'on eut dit faits d'un sang pétrifié.

Sur un signe du capitaine Nemo, un de ses hommes s'avança et à quelques pieds de la croix, il commença à creuser un trou avec une pioche qu'il détacha de sa ceinture.

Je compris tout ! Cette clairière c'était un cimetière, ce trou, une tombe, cet objet oblong, le corps de l'homme mort dans la nuit ! Le capitaine Nemo et les siens venaient enterrer leur compagnon dans cette demeure commune, au fond de cet inaccessible Océan !

Non ! jamais mon esprit ne fut surrexité à ce point ! Jamais idées plus impressionnantes n'envahirent mon cerveau ! Je ne voudrais pas voir ce que voyaient mes yeux !

Cependant, la tombe se creusait lentement. Les poissons fuyaient ça et là leur retraite troublée. J'entendais résonner, sur le sol calcaire, le fer du pic qui étincelait parfois en heurtant quelque silex perdu au fond des eaux. Le trou s'allongeait, s'élargissait, et bientôt il fut assez profond pour recevoir le corps.

Alors les porteurs s'approchèrent. Le corps, enveloppé dans un tissu de byssus blanc, descendit dans son humide tombe. Le capitaine Nemo, les bras croisés sur la poitrine, et tous les amis de celui qui les avait aimés s'agenouillèrent dans l'attitude de la prière... Mes deux compagnons et moi, nous nous étions religieusement inclinés.

La tombe fut recouverte des débris arrachés au sol, qui formèrent un léger renflement.

Quand ce fut fait, le capitaine Nemo et ses hommes redressèrent puis, se rapprochant de la tombe, tous fléchirent encore le genou, et tous étendirent leur main en signe de suprême adieu...

Alors, la funèbre troupe reprit le chemin du *Nautilus*, repassant sous les arceaux de la forêt, au milieu des taillis, le long des buissons de corail, et toujours montant.

Enfin, les feux du bord apparurent. Leur traînée lumineuse nous guida jusqu'au *Nautilus*. A une heure nous étions de retour.

Dès que mes vêtements furent changés, je remontai sur la plate-forme, et, en proie à une terrible obsession d'idées, j'allai m'asseoir près du fanal.

Le capitaine Nemo me rejoignit. Je me levai et lui dis :

— Ainsi, suivant mes prévisions, cet homme est mort dans la nuit ?

— Oui, M. Aronnax, répondit le capitaine Nemo.

— Et il repose maintenant près de ses compagnons, dans ce cimetière de corail ?

— Oui, oubliés de tous, mais non de nous ! Nous creusons la tombe, et les polypes se chargent d'y sceller nos morts pour l'éternité !

Et cachant d'un geste brusque son visage dans ses mains crispées, le capitaine essaya vainement de comprimer un sanglot. Puis il ajouta :

— C'est là notre paisible cimetière, à quelques centaines de pieds au-dessous de la surface des flots !

— Vos morts y dorment, du moins, tranquilles, capitaine, hors de l'atteinte des requins !

— Oui, monsieur, répondit gravement le capitaine Nemo, des requins et des hommes !

DEUXIEME PARTIE

I

L'Océan indien

Ici commence la seconde partie de ce voyage sous les mers. La première s'est terminée sur cette émouvante scène du cimetière de corail qui a laissé dans mon esprit une expression profonde. Ainsi donc, au sein de cette mer immense, la vie du capitaine Nemo se déroulait tout entière, et il n'était pas jusqu'à sa tombe qu'il n'eût préparée dans le plus impénétrable de ses abîmes. Là, pas un des monstres de l'Océan ne viendrait troubler le dernier sommeil de ces hôtes du *Nautilus*, de ces amis, rivaux les uns aux autres, dans la mort aussi bien que dans la vie ! " Nul homme, non plus ! " avait ajouté le capitaine.

Toujours cette même défiance, farouche, implacable, envers les sociétés humaines !

Pour moi, je ne me contentais plus des hypothèses qui satisfaisaient Conseil. Ce digne garçon persistait à ne voir dans le commandant du *Nautilus* qu'un de ces savants méconnus qui rendent à l'humanité mépris pour indifférence. C'était encore pour lui un génie incompris qui, las des déceptions de la terre, avait dû se réfugier dans cet inaccessible milieu où ses instincts s'exerçaient librement. Mais, à mon avis, cette hypothèse n'expliquait qu'un des côtés du capitaine Nemo.

En effet, le mystère de cette dernière nuit pendant laquelle nous avions été enchaînés dans la prison et le sommeil, la précaution si violemment prise par le capitaine d'arracher de mes yeux la lunette prête à parcourir l'horizon, la blessure mortelle de cet homme due à un choc inexplicable du *Nautilus*, tout cela me poussait dans une voie nouvelle. Non ! le capitaine Nemo ne se contentait pas de fuir les hommes ! Son formidable appareil servait non-seulement ses instincts de liberté, mais peut-être aussi les intérêts de je ne sais quelles terribles représailles.

En ce moment, rien n'est évident pour moi, je n'entrevois encore dans ces ténèbres que des lueurs, et je dois me borner à écrire, pour ainsi dire, sous la dictée des événements.

D'ailleurs rien ne nous lie au capitaine Nemo. Il sait que s'échapper du *Nautilus* est impossible. Nous ne sommes pas même prisonniers sur parole. Aucun engagement d'honneur ne nous enchaîne. Nous ne sommes que des captifs, que des prisonniers déguisés sous le nom d'hôtes par un semblant de courtoisie. Toutefois, Ned Land n'a pas renoncé à l'espoir de recouvrer sa liberté. Il est certain qu'il profitera de la première occasion que le hasard lui offrira. Je ferai comme lui sans doute. Et cependant, ce ne sera pas sans une sorte de regret que j'emporterai ce que la générosité du capitaine nous aura laissé pénétrer des mystères du *Nautilus* ! Car enfin, faut-il haïr cet homme ou l'admirer ? Était-ce une victime ou un bourreau ? Et puis pour être franc, je voudrais, avant de l'abandonner à jamais, je voudrais avoir accompli ce tour du monde sous-marin dont les débuts sont si magnifiques. Je voudrais avoir observé la complète série des merveilles entassées sous les mers du globe. Je voudrais avoir vu ce que nul homme n'a vu encore, quand je devrais payer de ma vie cet insatiable besoin d'apprendre ? Qu'ai-je découvert jusqu'ici ? Rien, ou presque rien, puisque nous n'avons encore parcouru que six mille lieues à travers le Pacifique !

Pourtant je sais bien que le *Nautilus* se rapproche des terres habitées, et que, si quelque chance de salut s'offre à nous, il serait cruel de sacrifier mes compagnons à ma passion pour l'inconnu. Il faudra les suivre, peut-être même les guider. Mais cette occasion se présentera-t-elle jamais ? L'homme privé par la force de son arbitre la désire, cette occasion, mais le savant, le curieux, la redoute.

Ce jour-là, 21 janvier 1868, à midi, le second vint prendre la hauteur du soleil. Je montai sur la plate-forme, j'allumai un cigare, et je suivis l'opération. Il me parut évident que cet homme ne comprenait pas le français, car plusieurs fois je fis à voix haute des

réflexions qui auraient dû lui arracher quelque signe involontaire d'attention, s'il les eût comprises, mais il resta impassible et muet.

Pendant qu'il observait au moyen du sextant, un des matelots du *Nautilus*,—cet homme vigoureux qui nous avait accompagnés lors de notre première excursion sous-marine à l'île Crespo,—vint nettoyer les vitres du fanal. J'examinai alors l'installation de cet appareil dont la puissance était centuplée par des anneaux lenticulaires disposés comme ceux des phares, et qui maintenaient sa lumière dans le plan utile. La lampe électrique était combinée de manière à donner tout son pouvoir éclairant. Sa lumière, en effet, se produisait dans le vide, ce qui assurait à la fois sa régularité et son intensité. Ce vide économisait aussi les pointes de graphyte entre lesquelles se développe l'arc lumineux. Economie importante pour le capitaine Nemo, qui n'aurait pu les renouveler aisément. Mais, dans ces conditions, leur usure était presque insensible.

Lorsque le *Nautilus* se prépara à reprendre sa marche sous-marine, je redescendis au salon. Les panneaux se refermèrent, et la route fut donnée directement à l'ouest.

Nous sillonnions alors les flots de l'Océan Indien, vaste plaine liquide d'une contenance de cinq cent cinquante millions d'hectares, et dont les eaux sont si transparentes qu'elles donnent le vertige à qui se penche à leur surface. Le *Nautilus* y flottait généralement entre cent et deux cents mètres de profondeur. Ce fut ainsi pendant quelques jours. A tout autre que moi, pris d'un immense amour de la mer, les heures eussent sans doute paru longues et monotones ; mais ces promenades quotidiennes sur la plate-forme où je me retrempais dans l'air vivifiant de l'Océan, le spectacle de ces riches eaux à travers les vitres du salon, la lecture des livres de la bibliothèque, la rédaction de mes mémoires, employaient tout mon temps et ne me laissaient pas un moment de lassitude ou d'ennui.

Notre santé à tous se maintenait dans un état très satisfaisant. Le régime du bord nous convenait parfaitement, et pour mon compte, je me serais bien passé des variantes que Ned Land, par esprit de protestation, s'ingéniait à y apporter. De plus, dans cette température constante, il n'y avait pas même un rhume à craindre. D'ailleurs, ce madréporaire *Dendrophyllée*, connu en Provence sous le nom de "Fenouil de mer," et dont il existait une certaine réserve à bord, eût fourni avec la chair fondante de ces polypes une pâte excellente contre la toux.

Pendant quelques jours, nous vîmes une grande quantité d'oiseaux aquatiques, palmipèdes, mouettes ou goélands. Quelques-uns furent adroitement tués, et, préparés d'une certaine façon, ils fournirent un gibier d'eau très acceptable. Parmi les grands voiliers, emportés à de longues distances de toutes terres, et qui se reposent sur les flots des fatigues du vol, j'aperçus de magnifiques albatros au cri discordant comme un braiement d'âne, oiseaux qui appartiennent à la famille des longipennes. La famille des totipalmes était représentée par des frégates rapides qui pêchaient prestement les poissons de la surface, et par de nombreux phaétons ou paille-en-queue, entre autres, ce phaéton à brins rouges, gros comme un pigeon, et dont le plumage blanc est nuancé de tons roses qui font valoir la teinte noire des ailes.

Les filets du *Nautilus* rapportèrent plusieurs sortes de tortues marines, du genre caret, à dos bombé, et dont l'écaille est très estimée. Ces reptiles, qui plongent facilement, peuvent se maintenir longtemps sous l'eau en fermant la soupape charnue située à l'orifice externe de leur canal nasal. Quelques-uns de ces carets, lorsqu'on les prit, dormaient encore dans leur carapace, à l'abri des animaux marins. La chair de ces tortues était généralement médiocre, mais leurs œufs formaient un régal excellent.

Quant aux poissons, ils provoquaient toujours notre admiration, quand nous surprenions à travers les panneaux ouverts les secrets de leur vie aquatique. Je remarquai plusieurs espèces qu'il ne m'avait pas été donné d'observer jusqu'alors.

Je citerai principalement des ostracions particuliers à la mer Rouge, à la mer des Indes et à cette partie de l'Océan qui baigne les côtes de l'Amérique équinoxiale. Ces poissons, comme les tortues, les tatous, les oursins, les crustacés, sont protégés par une cuirasse qui n'est ni crétacée, ni pierreuse, mais véritablement osseuse. Tantôt, elle affecte la forme d'un solide triangulaire, tantôt la forme d'un solide quadrangulaire. Parmi les triangulaires, j'en notai quelques-uns d'une longueur d'un demi-décimètre, d'une chair salubre, d'un goût exquis, bruns à la queue, jaunes aux nageoires, et dont je recommandais l'acclimatation même dans les eaux douces, auxquelles d'ailleurs un certain nombre de poissons de mer s'accoutument aisément. Je citerai aussi des ostracions quadrangulaires, surmontés sur le dos de quatre

gros tubercules ; des ostracions mouchetés de points blancs sous la partie inférieure du corps, qui s'apprivoisent comme des oiseaux ; des trigones, pourvus d'aiguillons formés par la prolongation de leur croûte osseuse, et auxquels leur singulier grognement a valu le surnom de " cochon de mer ;" puis des dramadaires à grosses bosses en forme de cône, dont la chair est dure et coriace.

Je relève encore sur les notes quotidiennes tenues par maître Conseil certains poissons du genre tétrodons, particuliers à ces mers, des splengériens au dos rouge, à la poitrine blanche, qui se distinguent par trois rangées longitudinales de filaments, et des électriques, longs de sept pouces, parés des plus vives couleurs. Puis, comme échantillons d'autres genres, des ovoïdes semblables à un œuf d'un brun noir, sillonnés de bandelettes blanches et dépourvus de queue ; des dindons, véritables porc-épics de la mer, munis d'aiguillons et pouvant se gonfler de manière à former une pelote hérissée de dards ; des hypocœnes communs à tous les océans ; des pégages volants, à museau allongé, auxquels leurs nageoires pectorales, très-étendues et disposées en forme d'ailes, permettent sinon de voler, du moins de s'élever dans les airs ; des pigeons stapulés, dont la queue est couverte de nombreux anneaux écaillés ; des macrogathes à longue mâchoire, excellents poissons longs de vingt-cinq centimètres et brillants des plus agréables couleurs ; des calliomores livides, dont la tête est rugueuse ; des myriades de blennies-sauteurs, rayés de noir, aux longues nageoires pectorales, glissent à la surface des eaux avec une prodigieuse vélocité ; de délicieux vélifères, qui peuvent hisser leurs nageoires comme autant de voiles déployées aux courants favorables ; des kurtes splendides, auxquels la nature a prodigué le jaune, le bleu céleste, l'argent et l'or ; des trichoptères, dont les ailes sont formées de filaments ; des cottes, toujours maculées de limon, qui produisent un certain bruissement ; des trygles, dont le foie est considéré comme poison ; des bodinns, qui portent sur les yeux une ceillère mobile ; enfin des soufflets, au museau long et tubuleux, véritables gobes-mouches de l'Océan, armés d'un fusil que n'ont prévu ni les Chassepot ni les Remington, et qui tuent les insectes en les frappant d'une simple goutte d'eau.

Dans le quatre-vingt-neuvième genre des poissons classés par Lacépède, qui appartient à la seconde sous-classe des osseux, caractérisés par un opercule et une membrane bronchiale, je remarquai la scorpenne, dont la tête est garnie d'aiguillons et qui ne possède qu'une seule nageoire dorsale ; ces animaux sont revêtus ou privés de petites écailles, suivant le sous-genre auquel ils appartiennent. Le second sous-genre nous donna des échantillons de dydactyles longs de trois à quatre décimètres, rayés de jaune, mais dont la tête est d'un aspect fantastique. Quant au premier sous-genre, il fournit plusieurs spécimens de ce poisson bizarre justement surnommé "crapaud de mer," poisson à tête grande, tantôt creusés de sinus profonds, tantôt boursofflés de protubérances ; hérissé d'aiguillons et parsemé de tubercules, il porte des cornes irrégulières et hideuses ; son corps et sa queue sont garnis de callosités ; ses piquants font des blessures dangereuses ; il est répugnant et horrible.

Du 21 au 23 janvier, le *Nautilus* marcha à raison de deux cent cinquante lieues par vingt-quatre heures, soit cinq cent quarante milles, ou vingt-deux milles à l'heure. Si nous reconnaissons au passage les diverses variétés de poissons, c'est que ceux-ci, attirés par l'éclat électrique, cherchaient à nous accompagner ; la plupart, distancés par cette vitesse, restaient bientôt en arrière ; quelques-uns cependant parvenaient à se maintenir pendant un certain temps dans les eaux du *Nautilus*.

Le 24 au matin, par 12° 5' de latitude sud et 94° 33' de longitude, nous eûmes connaissance de l'île Keeling, soulèvement madréporique planté de magnifiques cocos, et qui fut visitée par M. Darwin et le capitaine Fitz-Roy. Le *Nautilus* prolongea à peu de distance les accores de cette île déserte. Ses dragues rapportèrent de nombreux échantillons de polypes et d'échinodermes, et des tests curieux de l'embranchement des mollusques. Quelques précieux produits de l'espèce des dauphinules accrurent les trésors du capitaine Nemo, auquel je joignis une astrée, sorte de polypier parasite souvent fixé sur une coquille.

Bientôt l'île Keeling disparut sous l'horizon, et la route fut donnée au nord-ouest vers la pointe de la péninsule indécenne.

" Des terres civilisées, me dit ce jour-là Ned Land. Cela vaudra mieux que ces îles de la Japonasie, où l'on rencontre plus de sauvages que de chevreuils ! Sur cette terre indienne, monsieur le professeur, il y a des routes, des chemins de fer, des villes anglaises, françaises et indoues. On ne ferait pas cinq milles sans y rencontrer un compa-

trio. Hein ! est-ce que le moment n'est pas venu de brûler la politesse au capitaine Nemo ?

—Non, Ned, non, répondis-je d'un ton très déterminé. Laissons courir, comme vous dites, vous autres marins. Le *Nautilus* se rapproche des continents habités. Il revient vers l'Europe, qu'il nous y conduise. Une fois arrivés dans nos mers, nous verrons ce que la prudence nous conseillera de tenter. D'ailleurs, je ne suppose pas que le capitaine Nemo nous permette d'aller chasser sur les côtes du Malabar ou de Coromandel comme dans les forêts de la Nouvelle-Guinée.

—Eh bien ! monsieur, ne peut-on se passer de sa permission ?

Je ne répondis pas au Canadien. Je ne voulais pas discuter. Au fond, j'avais à cœur d'épuiser jusqu'au bout les hasards de la destinée qui m'avait jeté à bord du *Nautilus*.

A partir de l'île Keeling, notre marche se ralentit généralement. Elle fut aussi plus capricieuse et nous entraîna souvent à de grandes profondeurs. On fit plusieurs fois usage des plans inclinés que des leviers intérieurs pouvaient placer obliquement à la ligne de flottaison. Nous allâmes ainsi jusqu'à deux ou trois kilomètres, mais sans jamais avoir vérifié les grands fonds de cette mer indienne que des sondes de treize mille mètres n'ont pas pu atteindre. Quant à la température des basses couches, le thermomètre indiqua toujours invariablement quatre degrés au-dessus de zéro. J'observai seulement que, dans les nappes supérieures, l'eau était toujours plus froide sur les hauts fonds qu'en pleine mer.

Le 25 janvier, l'Océan étant absolument désert, le *Nautilus* passa la journée à sa surface, battant les flots de sa puissante hélice et les faisant rejaillir à une grande hauteur. Comment, dans ces conditions, ne l'eût-on pas pris pour un cétacé gigantesque ? Je passai les trois quarts de cette journée sur la plate-forme. Je regardais la mer. Rien à l'horizon, si ce n'est, vers quatre heures du soir, un long steamer qui courait dans l'ouest à contre-bord. Sa mâture fut visible un instant, mais il ne pouvait apercevoir le *Nautilus*, trop ras sur l'eau. Je pensai que ce bateau à vapeur appartenait à la ligne péninsulaire et orientale qui fait le service de l'île de Ceyland à Sydney, en touchant à la pointe du roi Georges et à Melbourne.

A cinq heures du soir, avant ce rapide crépuscule qui lie le jour à la nuit dans les zones tropicales, Conseil et moi nous fûmes émerveillés par un curieux spectacle.

Il est un charmant animal dont la rencontre, suivant les anciens, présageait des chances heureuses. Aristote, Athénée, Plin, Oppien, avaient étudié ses goûts et épuisé à son égard toute la poésie des sages de la Grèce et de l'Italie. Ils l'appelèrent *Nautilus* et *Pompylius*. Mais la science moderne n'a pas ratifié leur appellation, et ce mollusque est maintenant connu sous le nom d'Argonaute.

Qui eût consulté Conseil eût appris de ce brave garçon que l'embranchement des mollusques se divise en cinq classes : que la première classe, celle des céphalopodes dont les sujets sont tantôt nus, tantôt testacés, comprend deux familles, celles des dibranchiaux et des tétrabranchiaux, qui se distinguent par le nombre de leurs branches ; que la famille des dibranchiaux renferme trois genres, l'argonaute, le calmar et la seiche, et que la famille des tétrabranchiaux n'en contient qu'un seul, le nautilus. Si après cette nomenclature, un esprit rebelle eût confondu l'argonaute, qui est *actinobranche*, c'est-à-dire porteur de ventouses, avec le nautilus, qui est *tentaculifère*, c'est-à-dire porteurs de tentacules, il aurait été sans excuse.

Or, c'était une troupe de ces argonautes qui voyageait alors à la surface de l'Océan. Nous pouvions en compter plusieurs centaines. Ils appartenaient à l'espèce des argonautes tuberculés qui est spéciale aux mers de l'Inde.

Ces gracieux mollusques se mouvaient à reculons au moyen de leur tube locomoteur en chassant par ce tube l'eau qu'ils avaient aspirée. De leurs huit tentacules, six, allongés et amincis, flottaient sur l'eau, tandis que les deux autres, arrondis en palmes, se fendaient au vent comme une voile légère. Je voyais parfaitement leur coquille spiraloïde et ondulée que Cuvier compare justement à une élégante chaloupe. Véritable bateau en effet. Il transporte l'animal qui l'a secrété, sans que l'animal y adhère.

—L'argonaute est libre de quitter sa coquille, dis-je à Conseil, mais il ne la quitte jamais.

—Ainsi fait le capitaine Nemo, répondit judicieusement Conseil. C'est pourquoi il eût mieux fait d'appeler son navire l'Argonaute.

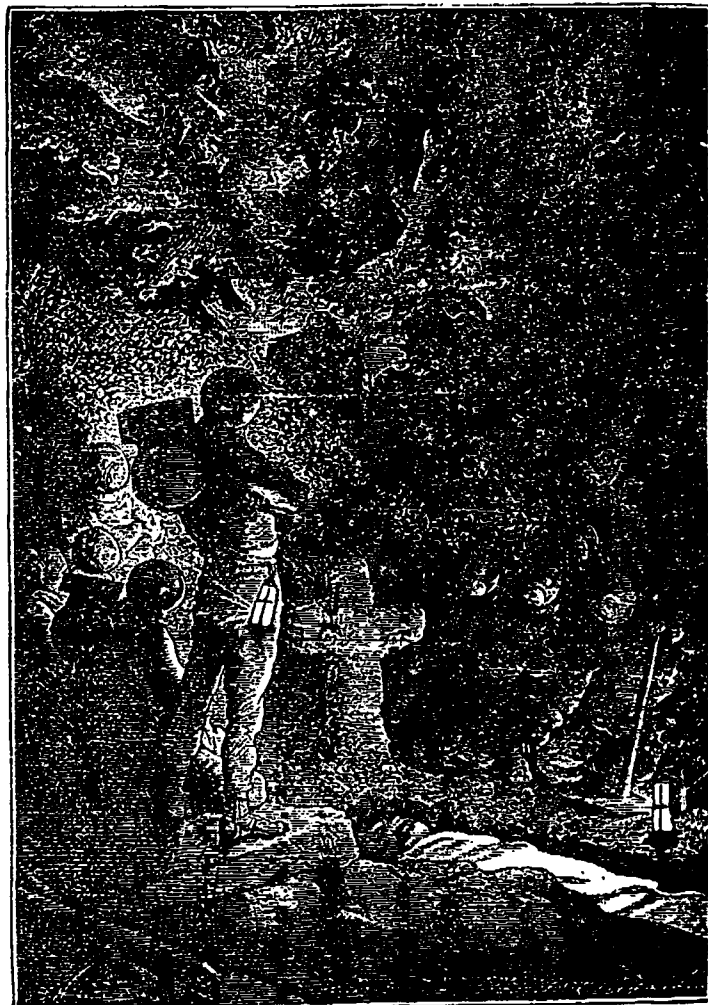
Pendant une heure environ, le *Nautilus* flotta au milieu de cette troupe de mollusques. Puis, je ne sais quel effroi les prit soudain,

Comme à un signal, toutes les voiles furent subitement amenées ; les bras se replièrent, les corps se contractèrent, les coquilles se renversant changèrent leur centre de gravité, et toute la flottille disparut sous les flots. Ce fut instantané, et jamais navires d'une escadre ne manœuvrèrent avec plus d'ensemble.

En ce moment, la nuit tomba subitement, et les lames, à peine soulevées par la brise, s'allongèrent paisiblement sous les précintes du *Nautilus*.

Le lendemain, 26 janvier, nous coupions l'Equateur sur le quatre-vingt-deuxième méridien, et nous rentrions dans l'hémisphère boréal.

Pendant cette journée, une formidable troupe de squales nous fit cortège. Terribles animaux qui pullulent dans ces mers et les rendent fort dangereuses. C'étaient des squales philipps au dos brun et au ventre blanchâtre, armés de onze rangées de dents, des squales ceillés dont le cou est marqué d'une grande tache noire cerclée de blanc qui ressemble à un œil, des squales isabelle à museau arrondi et semé de points obscurs. Souvent, ces puissants animaux se précipitaient contre la vitre du salon avec une violence peu rassurante. Ned Land ne se possédait plus alors. Il voulait remonter à la surface des flots et



Tous s'agenouillèrent dans l'attitude de la prière.—Page 51

harponner ces monstres, surtout certains squales émissoles dont la gueule est pavée de dents disposées comme une mosaïque, et de grands squales figrés, longs de cinq mètres, qui le provoquaient avec une insistance toute particulière. Mais bientôt le *Nautilus*, accroissant sa vitesse, laissa facilement en arrière les plus rapides de ces requins.

Le 27 janvier, à l'ouverture du vaste golfe du Bengale, nous rencontrâmes à plusieurs reprises, spectacle sinistre ! des cadavres qui flottaient à la surface des flots. C'étaient les morts des villes indiennes, charriés par le Gange, jusqu'à la haute mer, et que les vautours, les seuls ensevelisseurs du pays, n'avaient pas achevé de dévorer. Mais les squales ne manquaient pas pour les aider dans leur funèbre besogne.

Vers sept heures du soir, le *Nautilus*, à demi immergé, navigua au milieu d'une mer de lait. A perte de vue l'Océan semblait être lactifié. Était-ce l'effet des rayons lunaires ? Non, car la lune, ayant deux jours à peine, était encore perdue au-dessous de l'horizon dans les rayons du ciel, quoique éclairé par le rayonnement sidéral, semblait noir par contraste avec la blancheur des eaux.

Conseil ne pouvait en croire ses yeux, et il m'interrogeait sur les causes de ce singulier phénomène. Heureusement, j'étais en mesure de lui répondre.

— C'est ce qu'on appelle une mer de lait, lui dis-je, vaste étendue de flots blancs qui se voit fréquemment sur les côtes d'Amboire et dans ces parages.

— Mais, demanda Conseil, monsieur peut-il m'apprendre quelle cause produit un pareil effet, car cette eau ne s'est pas changée en lait, je suppose !

— Non, mon garçon, et cette blancheur qui te surprend n'est due qu'à la présence de myriades de bestioles infusoires, sortes de petits vers lumineux, d'un aspect gélatineux et incolore, de l'épaisseur d'un cheveu, et dont la longueur ne dépasse pas un cinquième de millimètre. Quelques-unes de ces bestioles adhèrent entre elles malgré l'espace de plusieurs lieues.

— Plusieurs lieues ! s'écria Conseil.

— Oui, mon garçon, et ne cherche pas à supputer le nombre de ces infusoires ! Tu n'y parviendrais pas, car, si je ne me trompe, certains navigateurs ont flotté sur ces mers de lait pendant plus de quarante milles."

Je ne sais pas si Conseil tint compte de ma recommandation, mais il parut se plonger dans des réflexions profondes, cherchant sans doute à évaluer combien quarante milles carrés contiennent de cinquième de millimètres. Pour moi, je continuai d'observer le phénomène. Pendant plusieurs heures, le *Nautilus* trancha de son éperon ces flots blanchâtres, et je remarquai qu'il glissait sans bruit sur cette eau savonneuse, comme s'il eût flotté dans ces remous d'écume que les courants et les contre-courants des baies laissent quelquefois entre eux.

Vers minuit, la mer reprit subitement sa teinte ordinaire, mais derrière nous, jusqu'aux limites de l'horizon, le ciel, réfléchissant la blancheur des flots, sembla longtemps imprégné des vagues lueurs d'une auréole boréale.

CHAPITRE II

UNE NOUVELLE PROPOSITION DU CAPITAINE NEMO

Le 28 février, lorsque le *Nautilus* revint à midi à la surface de la mer, par 9° 4' de latitude nord, il se trouvait en vue d'une terre qui lui restait à huit milles dans l'ouest. J'observai tout d'abord une agglomération de montagnes, hautes de deux milles pieds environ, dont les formes se modelaient très-capricieusement. Le point terminé, je rentrai dans le salon, et lorsque le relèvement eut été reporté sur la carte, je reconnus que nous étions en présence de l'île Ceyland, cette perle qui pend au lobe inférieur de la péninsule indienne.

J'allai chercher dans la bibliothèque quelque livre relatif à cette île, l'une des plus fertiles du globe. Je trouvai précisément un volume de Sir H. C., esq., intitulé *Ceylan and the Cingalese*. Rentré au salon, je notai d'abord les relèvements de Ceyland, à laquelle l'antiquité avait prodigué tant de noms divers. Sa situation était entre 5° 55' et 9° 49' de latitude nord, et entre 79° 42' et 82° 4' de longitude à l'est du méridien de Greenwich ; sa longueur, deux cent soixante-quinze milles ; sa largeur maximum, cent cinquante milles ; sa circonférence, neuf cents milles ; sa superficie, vingt-quatre mille quatre cent quarante-huit milles, c'est-à-dire un peu inférieure à celle de l'Irlande.

Le capitaine Nemo et son second parurent en ce moment,

Le capitaine jeta un coup d'œil sur la carte. Puis, se retournant vers moi :

— L'île de Ceyland, dit-il, une terre célèbre par ses pêcheries de perles. Vous serait-il agréable, monsieur Aronnax, de visiter l'une de ces pêcheries ?

— Sans aucun doute, capitaine.

— Bien, Ce sera chose facile. Seulement, si nous voyons les pêcheries, nous ne verrons pas les pêcheurs. L'exploitation annuelle n'est pas encore commencée. N'importe. Je vais donner l'ordre de rallier le golfe de Manaar, où nous arriverons dans la nuit.

Le capitaine dit quelques mots à son second qui sortit aussitôt. Bientôt le *Nautilus* rentra dans son liquide élément, et le manomètre indiqua qu'il s'y tenait à une profondeur de trente pieds.

La carte sous les yeux, je cherchai alors ce golfe de Manaar. Je le trouvai par le neuvième parallèle, sur la côte nord-ouest de Ceyland. Il était formé par une ligne allongée de la petite île Manaar.

Pour l'atteindre, il fallait remonter tout le rivage occidental de Ceyland.

— Monsieur le professeur, me dit alors le capitaine Nemo, on pêche des perles dans le golfe du Bengale, dans la mer des Indes, dans les mers de Chine et du Japon, dans les mers du sud de l'Amérique, au golfe de Panama, au golfe de Californie ; mais c'est à Ceyland que cette pêche obtient les plus beaux résultats. Nous arrivons un peu tôt, sans doute. Les pêcheurs ne se rassemblent que pendant le mois de mars au golfe de Manaar, et là, pendant trente jours, leurs trois cents bateaux se livrent à cette lucrative exploitation des trésors de la mer. Chaque bateau est monté par dix rameurs et par dix pêcheurs. Ceux-ci, divisés en deux groupes, plongent alternativement et descendent à une profondeur de douze mètres au moyen d'une lourde pierre qu'ils saisissent entre leurs pieds et qu'une corde rattache au bateau.

— Ainsi, dis-je, c'est toujours ce moyen primitif qui est encore en usage ?

— Toujours, me répondit le capitaine Nemo, bien que ces pêcheries appartiennent au peuple le plus industriel du globe, aux Anglais, auxquels le traité d'Amiens les a cédées en 1802.

— Il me semble, cependant, que le scaphandre, tel que vous l'employez, rendrait de grands services dans une telle opération.

— Oui, car ces pauvres pêcheurs ne peuvent demeurer longtemps sous l'eau. L'Anglais Perceval, dans son voyage à Ceyland, parle bien d'un Cafre qui restait cinq minutes sans remonter à la surface, mais le fait me paraît peu croyable. Je sais que quelques plongeurs vont jusqu'à cinquante-sept secondes, et de très habiles jusqu'à quatre-vingt-sept ; toutefois ils sont rares, et, revenus à bord, ces malheureux rendent par le nez et les oreilles de l'eau teintée de sang. Je crois que la moyenne de temps que les pêcheurs peuvent supporter est de trente secondes, pendant lesquelles ils se hâtent d'entasser dans un petit filet toutes les huîtres perlières qu'ils arrachent ; mais, généralement, ces pêcheurs ne vivent pas vieux ; leur vue s'affaiblit ; des ulcérations se déclarent à leurs yeux ; des plaies se forment sur leur corps, et souvent même ils sont frappés d'apoplexie au fond de la mer.

— Oui, dis-je, c'est un triste métier, et qui ne sert qu'à la satisfaction de quelques caprices. Mais, dites-moi, capitaine, quelle quantité d'huîtres peut pêcher un bateau dans sa journée ?

— Quarante à cinquante mille environ. On dit même qu'en 1814, le gouvernement anglais ayant fait pêcher pour son propre compte, ses plongeurs, dans vingt journées de travail, rapportèrent soixante-seize millions d'huîtres.

— Au moins, demandai-je, ces pêcheurs sont-ils suffisamment rétribués.

— A peine, monsieur le professeur. A Panama, ils ne gagnent qu'un dollar par semaine. Le plus souvent, ils ont un sol par huître qui renferme une perle, et combien en ramènent-ils qui n'en contiennent pas !

— Un sol à ces pauvres gens qui enrichissent leurs maîtres ! C'est odieux.

— Ainsi, monsieur le professeur, me dit le capitaine Nemo, vos compagnons et vous, vous visiterez le banc de Manaar, et si par hasard quelque pêcheur hâtil s'y trouve déjà, eh bien, nous le verrons opérer.

— C'est convenu, capitaine.

— A propos, M. Aronnax, vous n'avez pas peur des requins ?

— Des requins ? m'écriai-je.

Cette question me parut, pour le moins, très oiseuse.

— Eh bien ? reprit le capitaine Nemo.

— Je vous avouerai, capitaine, que je ne suis pas encore très familiarisé avec ce genre de poissons.

— Nous y sommes habitués, nous autres, répliqua le capitaine Nemo, et avec le temps, vous vous y ferez. D'ailleurs nous serons armés, et, chemin faisant nous pourrions peut-être chasser quelque squal. C'est une chasse intéressante. Ainsi donc, à demain, monsieur le professeur, et de grand matin."

Cela dit d'un ton dégagé, le capitaine Nemo quitta le salon.

On vous inviterait à chasser l'ours dans les montagnes de la Suisse, que vous diriez : " Très bien ! demain nous irons chasser l'ours." On vous inviterait à chasser le lion dans les plaines de l'Atlas, ou le tigre dans les jungles de l'Inde, que vous diriez : " Ah ! ah ! il paraît que nous allons chasser le tigre ou le lion ! "

Mais on vous inviterait à chasser le requin dans son élément naturel, que vous demanderiez peut-être à réfléchir avant d'accepter cette invitation.

Pour moi, je passai ma main sur mon front où perlaient quelques gouttes de sueur froide.

« Réfléchissons, me dis-je, et prenons notre temps. Chasser des requins dans les forêts sous-marines, comme nous l'avons fait dans les forêts de l'île Crespo. Mais courir le fond des mers, quand on est à peu près certain d'y rencontrer des squales, c'est autre chose ! Je sais bien que dans certains pays, aux îles Andamanes particulièrement, les nègres n'hésitent pas à attaquer le requin, un poignard dans une main et un lacet dans l'autre, mais je sais aussi que beaucoup de ceux qui affrontent ces formidables animaux ne reviennent pas vivants ! D'ailleurs, je ne suis pas un nègre, et quand je serais nègre, je crois que, dans ce cas, une légère hésitation de ma part ne serait pas déplacée ».

Et me voilà rêvant de requins, songeant à ces vastes mâchoires armées de multiples rangées de dents, et capables de couper un homme en deux. Je me sentais déjà une certaine douleur autour des reins. Puis, je ne pouvais digérer le sans-façon avec lequel le capitaine avait fait cette déplorable invitation ! N'eût-on pas dit qu'il s'agissait d'aller traquer sous bois quelque renard inoffensif ?



Albatros, frégates et phaétons.—Page 52

« Bon ! pensai-je, jamais Conseil ne voudra venir, et cela me dispensera d'accompagner le capitaine ».

Quant à Ned Land, j'avoue que je ne me sentais pas aussi sûr de sa sagesse. Un péril, si grand qu'il fût, avait toujours un attrait pour sa nature batailleuse.

Je repris ma lecture du livre de Sir H. C., mais je le feuilletai machinalement. Je voyais, entre les lignes, des mâchoires formidablement ouvertes.

En ce moment, Conseil et le Canadien entrèrent, l'air tranquille et même joyeux. Ils ne savaient pas ce qui les attendait.

« Ma foi, monsieur, me dit Ned Land, votre capitaine Nemo,—que le diable emporte !—vient de nous faire une très-aimable proposition.

—Ah ! dis-je, vous savez...

—N'en déplaise à monsieur, répondit Conseil, le commandant du *Nautilus* nous a invités à visiter demain, en compagnie de monsieur, les magnifiques pêcheries de Ceyland. Il l'a fait en termes excellents et s'est conduit en véritable gentleman.

—Il ne vous a rien dit de plus ?

—Rien, monsieur, répondit le Canadien, si ce n'est qu'il vous avait parlé de cette petite promenade.

—En effet, dis-je. Et il ne vous a donné aucun détail sur...

—Aucun, monsieur le naturaliste. Vous nous accompagnerez, n'est-il pas vrai ?

—Moi... sans doute ! Je vois que vous y prenez goût, maître Land.

—Oui ! c'est curieux, très-curieux.

—Dangereux peut-être ; ajoutai-je d'un ton insinuant.

—Dangereux, répondit Ned Land, une simple excursion sur un banc d'huîtres !

Décidément le capitaine Nemo avait jugé inutile d'éveiller l'idée de requins dans l'esprit de mes compagnons. Moi, je les regardais d'un œil troublé, et comme s'il leur manquait déjà quelque membre. Devais-je les prévenir ? Oui, sans doute, mais je ne savais trop comment m'y prendre.

« Monsieur, me dit Conseil, monsieur voudra-t-il nous donner des détails sur la pêche des perles ?

—Sur la pêche elle-même, demandai-je, ou sur les incidents qui...

—Sur la pêche, répondit le Canadien. Avant de s'engager sur le terrain, il est bon de le connaître.

—Eh bien ! asseyez-vous, mes amis, et je vais vous apprendre tout ce que l'anglais Sir H. C. vient de m'apprendre à moi-même.»

Ned et Conseil prirent place sur un divan, et tout d'abord le Canadien me dit :

« Monsieur, qu'est-ce que c'est qu'une perle ?

—Mon brave Ned, répondis-je, pour le poète, la perle est une larme de la mer ; pour les Orientaux, c'est une goutte de rosée solidifiée ; pour les dames, c'est un bijou de forme oblongue, d'un éclat hyalin, d'une matière nacrée, qu'elles portent au doigt, au cou ou à l'oreille ; pour le chimiste, c'est un mélange de phosphate et de carbonate de chaux avec un peu de gélatine, et enfin, pour les naturalistes, c'est une simple sécrétion malade de l'organe qui produit la nacre chez certains bivalves.

—Embranchement des mollusques, dit Conseil, classe des acéphales, ordre des testacés.

—Précisément, savant Conseil. Or, parmi ces testacés, l'oreille-de-mer iris, les turbots, les tridacnes, les pinnes-marines, en un mot tous ceux qui sécrètent la nacre, c'est-à-dire cette substance bleue, bleuâtre, violette ou blanche, qui tapisse l'intérieur de leurs valves, sont susceptibles de produire des perles.

—Les moules aussi ? demanda le Canadien.

—Oui ! les moules de certains cours d'eau de l'Ecosse, du pays de Galles, de l'Irlande, de la Saxe, de la Bohême, de la France.

—Bon ! on y fera attention, désormais, répondit le Canadien.

—Mais, repris-je, le mollusque par excellence qui distille la perle, c'est l'huître perlière, la *nucula margaritifera*, la précieuse pintadine. La perle n'est qu'une concrétion nacrée qui se dispose sous une forme globuleuse. Ou elle adhère à la coquille de l'huître, ou elle s'incruste dans les plis de l'animal. Sur les valves, la perle est adhérente ; sur les chairs, elle est libre. Mais elle a toujours pour noyau un petit corps dur, soit un ovule stérile, soit un grain de sable, autour duquel la matière nacrée se dépose en plusieurs années, successivement et par couches minces et concentriques.

—Trouve-t-on plusieurs perles dans une même huître ? demanda Conseil.

—Oui, mon garçon. Il y a de certaines pintadines qui forment un véritable écriin. On a même cité une huître, mais je me permets d'en douter, qui ne contenait pas moins de cent cinquante requins.

—Cent cinquante requins ! s'écria Ned Land.

—Ai-je dit requins ? m'écriai-je vivement. Je veux dire cent cinquante perles. Requins n'aurait aucun sens.

—En effet, dit Conseil. Mais monsieur nous apprendra-t-il maintenant par que's moyens on extrait ces perles ?

—On procède de plusieurs façons, et souvent même, quand les perles adhèrent aux valves, les pêcheurs les arrachent avec des pinces. Mais, le plus communément, les pintadines sont étendues sur des nates de sparterie qui couvrent le rivage. Elles meurent ainsi à l'air libre, et, au bout de dix jours, elles se trouvent dans un état satisfaisant de putréfaction. On les plonge alors dans de vastes réservoirs d'eau de mer, puis on les ouvre et on les lave. C'est à ce moment que commence le double travail des rogueurs. D'abord, ils séparent les plaques de nacre connues dans le commerce sous le nom de *franche argentée*, de *butarde blanche* et de *butarde noire*, qui sont

livrées par caisses de cent vingt-cinq à cinquante kilogrammes. Puis, ils enlèvent le parenchyme de l'huître, ils le font bouillir, et ils le tamisent afin d'en extraire jusqu'aux plus petites perles.

—Le prix de ces perles varie suivant leur grosseur ? demanda Conseil.

—Non seulement selon leur grosseur, répondis-je, mais aussi selon leur forme, selon leur eau, c'est-à-dire leur couleur, et selon leur orient, c'est-à-dire cet éclat chatoyant et diapré qui les rend si charmantes à l'œil. Les plus belles perles sont appelées perles vierges ou parangons ; elles se forment isolément dans le tissu du mollusque ; elles sont blanches, souvent opaques, mais quelquefois d'une transparence opaline, et le plus communément sphériques ou piriformes. Sphériques, elles forment les bracelets ; piriformes, des pendeloques, et, étant les plus précieuses, elles se vendent à la pièce. Les autres perles adhèrent à la coquille de l'huître, et, plus irrégulières, elles se vendent au poids. Enfin, dans un ordre inférieur se classent les petites perles, connues sous le nom de semences ; elles se vendent à la mesure et servent plus particulièrement à exécuter des broderies sur les ornements d'églises.

—Mais ce travail, qui consiste à séparer les perles selon leur grosseur, doit être long et difficile, dit le Canadien.

—Non, mon ami. Ce travail se fait au moyen de onze tamis ou cribles percés d'un nombre variable de trous. Les perles qui restent dans les tamis, qui comptent de vingt à quatre-vingts trous, sont de premier ordre. Celles qui ne s'échappent pas des cribles percés de cent à huit cents trous sont de second ordre. Enfin, les perles pour lesquelles l'on emploie les tamis percés de neuf cents à mille trous forment la semence.

—C'est ingénieux, dit Conseil, et je vois que la division, le classement des perles, s'opère mécaniquement. Et monsieur pourra-t-il nous dire ce que rapporte l'exploitation des bancs d'huîtres perlières ?

—A s'en tenir au livre de Sirr, répondis-je, les pêcheries de Ceyland sont affermées annuellement pour la somme de trois millions de squales.

—De francs ! reprit Conseil.

—Oui, de francs ! Trois millions de francs, repris-je. Mais je crois que ces pêcheries ne rapportent plus ce qu'elles rapportaient autrefois. Il en est de même des pêcheries américaines, qui, sous le règne de Charles-Quint, produisaient quatre millions de francs, présentement réduits aux deux tiers. En somme, on peut évaluer à neuf millions de francs le rendement général de l'exploitation des perles.

—Mais, demanda Conseil, est-ce que l'on ne cite pas quelques perles célèbres qui ont été cotées à un très-haut prix ?

—Oui, mon garçon. On dit que César offrit à Servillia une perle estimée cent vingt mille francs de notre monnaie.

—J'ai même entendu raconter, dit le Canadien, qu'une certaine dame antique buvait des perles dans son vinaigre.

—Cléopâtre, riposta Conseil.

—Ça devait être mauvais, ajouta Ned Land.

—Détectable, ami Ned, répondit Conseil ; mais un petit verre de vinaigre qui coûte quinze cents mille francs, c'est d'un joli prix.

—Je regrette de ne pas avoir épousé cette dame, dit le Canadien en manœuvrant son bras d'un air peu rassurant.

—Ned Land l'époux de Cléopâtre ! s'écria Conseil.

—Mais j'ai dû me marier, Conseil, répondit sérieusement le Canadien, et ce n'est pas de ma faute si l'affaire n'a pas réussi. J'avais même acheté un collier de perles à Kat Tender, ma fiancée, qui, d'ailleurs, en a épousé un autre. Eh bien, ce collier ne m'avait pas coûté plus d'un dollar et demi, et cependant, monsieur le professeur voudra bien me croire, les perles qui le composaient n'auraient pas passé par le tamis de vingt trous.

—Mon brave Ned, répondis-je en riant, c'étaient des perles artificielles, de simples globules de verre enduits à l'intérieur d'essence d'Orient.

—Et cette essence d'Orient, répondit le Canadien, cela doit coûter cher.

—Si peu que rien ! Ce n'est autre que la substance argentée de l'écaille de l'ablette, recueillie dans l'eau et conservée dans l'ammoniaque. Elle n'a aucune valeur.

—C'est peut-être pour cela que Kat Tender en a épousé un autre, répondit philosophiquement maître Land.

—Mais, dis-je, pour en revenir aux perles de haute valeur, je ne crois pas que jamais souverain en ait possédé une supérieure à celle du capitaine Nemo.

—Celle-ci, dit Conseil, en montrant le magnifique bijou enfermé sous sa vitrine ?

—Certainement, je ne me trompe pas en lui assignant une valeur de deux millions de...

—Francs ! dit vivement l'oncile.

—Oui, dis-je, deux millions de francs, et, sans doute, elle n'aura coûté au capitaine que la peine de la ramasser.

—Eh ! s'écria Ned Land, qui dit que demain, pendant notre promenade, nous ne rencontrerons pas sa pareille !

—Bah ! fit Conseil.

—Et pourquoi pas ?

—A quoi des millions nous serviraient-ils à bord du *Nautilus* ?

—A bord, non, dit Ned Land, mais... ailleurs.

—Oh ! ailleurs ! fit Conseil en secouant la tête.

—Au fait, dis-je, maître Land a raison. Et si nous rapportons jamais en Europe ou en Amérique une perle de quelques millions, voilà du moins qui donnera une grande authenticité, et, en même temps, un grand prix au récit de nos aventures.

—Je le crois, dit le Canadien.

—Mais, dit Conseil, qui revenait toujours au côté instructif des choses, est-ce que cette pêche des perles est dangereuse ?

—Non, répondis-je vivement, surtout si l'on prend certaines précautions.

—Que risque-t-on dans ce métier ? dit Ned Land : d'avaler quelques gorgées d'eau de mer !

—Comme vous dites, Ned. A propos, dis-je, en essayant de prendre le ton dégagé du capitaine Nemo, est-ce que vous avez peur des requins, brave Ned.

—Moi, répondit le Canadien, un harponneur de profession : C'est mon métier de me moquer d'eux !

—Il ne s'agit pas, dis-je, de les pêcher avec un émerillon, de les hisser sur le pont d'un navire, de leur couper la queue à coups de hache, de leur ouvrir le ventre, de leur arracher le cœur et de le jeter à la mer !

—Alors, il s'agit de... ?

—Oui, précisément.

—Dans l'eau ?

—Dans l'eau.

—Ma foi, avec un bon harpon ! Vous savez, monsieur, ces requins, ce sont des bêtes assez mal façonnées. Il faut qu'elles se retournent sur le ventre pour vous happer, et, pendant ce temps...

Ned Land avait une manière de prononcer le mot "happer" qui donnait froid dans le dos.

—Eh bien, toi, Conseil, que penses-tu de ces squales ?

—Moi, dit Conseil, je serai franc avec monsieur.

—A la bonne heure, pensai-je.

—Si monsieur affronte les requins, dit Conseil, je ne vois pas pourquoi son fidèle domestique ne les affronterait pas avec lui !

CHAPITRE III

UNE PERLE DE DIX MILLIONS

La nuit arriva. Le me couchai. Je dormis assez mal. Les squales jouèrent un rôle important dans mes rêves, et je trouvai très-juste et très-injuste à la fois cette étymologie qui fait venir le mot requin du mot "requiem."

Le lendemain, à quatre heures du matin, je fus réveillé par le steward que le capitaine Nemo avait spécialement mis à mon service. Je me levai rapidement, je m'habillai et je passai dans le salon.

Le capitaine Nemo m'y attendait.

"Monsieur Aronnax, me dit-il, êtes-vous prêt à partir ?

—Je suis prêt.

—Veuillez me suivre.

—Et mes compagnons, capitaine ?

—Ils sont prévenus et nous attendent.

—N'allons-nous pas revêtir nos scaphandres ? demandai-je.

—Pas encore. Je n'ai pas laissé le *Nautilus* approcher de trop près cette côte, et nous sommes assez au large du banc de Manaar ; mais j'ai fait parer le grand canot qui nous conduira au point précis de débarquement et nous épargnera un assez long trajet. Il emporte nos appareils de plongeurs, que nous revêtirons au moment où commencera cette exploration sous-marine."

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

En me reconduisant, il me serra encore un écu de cinq francs dans la main ; et comme je ne voulais pas le recevoir, ayant déjà mon compte :

— « Ton compte, c'est bon, dit-il ; mais cet écu, c'est pour mon plaisir à moi que tu vas le prendre ; c'est pour boire un coup à la santé du père Nivoi sur la route. Tu ne peux pas me refuser ça. »

J'acceptai donc ; puis, étant rentré chez nous, je racontai mes visites à la mère Balais, qui parut contente. Elle avait déjà vidé sa grande malle pour y mettre mes effets ; et ceux qui nous auraient vus pendant le souper ne se seraient jamais figuré que le plus grand chagrin nous accablait tous les deux, parce que nous parlions de mon voyage comme d'une chose naturelle et qui devait arriver tôt ou tard ; seulement, nous avions espéré le retarder, et le moment était venu plus tôt que nous ne pensions.

Où, voilà ce que nous disions ! Mais cette nuit-là, sachant qu'il faudrait partir le lendemain, que ma place était retenue, que je ne reverrais peut-être jamais Annette, ni celle qui m'avait recueilli, qui m'avait nourri de son travail, élevé, aimé comme son propre enfant, ni la vieille maison où j'avais passé mon enfance, ni la vieille ville, ni la côte, ni les bois, je versai des larmes bien amères ; et j'entendais la brave femme, ma seconde mère, tousser de temps en temps tout bas, comme quand quelque chose vous étouffe, puis se lever doucement, aller à l'armoire, écouter du côté de ma chambre. J'aurais voulu lui faire croire que je dormais, mais ce n'était pas possible !

Le matin, au petit jour, lorsque j'ouvris ma porte, elle était déjà là devant ma malle, assise, les mains croisées sur ses genoux. Rien que de nous regarder, nous aurions voulu recommencer nos cris. Mais elle avait pourtant plus de courage que moi, car elle me souriait toujours.

— « Tu ne m'oublieras pas, Jean-Pierre, » fit-elle.

Quand j'entendis cela, je me sauvai de nouveau dans ma chambre, éclatant en sanglots comme un malheureux. De se quitter quand on est riche, ce n'est rien ; mais pauvre, lorsqu'on ne sait pas ce qu'on deviendra, voilà ce qui vous déchire. Ah ! quelle mauvaise idée elle avait eue de me prendre à Saint-Jean-des-Choux, pour le bonheur qu'elle méritait ! Des gueux, en faisant leurs mauvais coups, ont quelquefois plus de chance que les honnêtes gens en faisant le bien, et c'est à cause de cela que, à moins d'être un véritable bandit, il faut absolument croire en Dieu. Où donc serait la consolation sans cela ? Les brigands auraient raison d'être des brigands, on ne pourrait rien leur répondre ; tous les honnêtes gens seraient des bêtes !

Enfin, ces retards ne peuvent pas toujours durer ; il faut pourtant que je raconte mon départ de Saverne, et c'est le plus pénible. Il faut tout dire, il faut se rappeler les grandes misères aussi bien que les bonheurs : c'est la vie.

À quatre heures, la mère Balais avait fait ma malle ; elle était fermée. Moi, je l'avais regardée en l'aidant. Elle m'expliquait tout et je l'écoutais : c'était comme la voix de ma propre mère. Elle devait aussi bien voir dans mes yeux ce que je pensais ; elle paraissait plus contente, de temps en temps elle disait :

— « Sois tranquille, Jean-Pierre, sois tranquille, nous nous reverrons dans le bonheur. Tout cela n'a qu'un temps. »

Et je lui répondais « Oui » tout bas.

— « Tout finit par bien aller, disait-elle, pourvu qu'on ait du courage. Maintenant, moi, je suis tout à fait remise. Mais le moment approche, Jean-Pierre, il ne faut pas être en retard. Tiens, mets ça dans ta poche, mon enfant ; prends garde de le perdre. »

— « Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je étonné. »

— « Tu n'auras pas de l'ouvrage tout de suite en arrivant à Paris, fit-elle ; il te faut un peu d'argent pour attendre. J'avais mis ça de côté, dans la crainte d'une maladie... et puis l'idée de la conscription... C'est soixante francs. »

— « Et vous ? »

— « Oh ! moi, tiens, regarde... l'argent ne me manque pas. »

Elle me montrait notre petite boîte, avec cinq ou six pièces de cinq francs.

— « Oh ! je ne m'oublie pas ! » fit-elle.

J'étais comme étourdi. Je l'enbrassai, et puis j'enlevai la malle sur mon épaule, et nous sortîmes. Dans la rue nous marchions l'un près de l'autre sans rien nous dire.

En arrivant près des messageries, nous vîmes de loin le père Nivoi, qui nous attendait sous la porte cochère. Il fit quelques pas à notre rencontre, en s'écriant :

— « Vous arrivez juste, ça ne peut plus tarder. »

Il me remit en même temps la lettre pour M. Braconneau, et je la serrai dans la poche de ma veste.

Un grand trouble me possédait : je voyais ma malle sur cinq ou six autres ; les gens entrer et sortir ; j'entendais le père Nivoi répéter que c'était bien, que tout irait bien, que je montrais du caractère ; mais, comme la voiture ne venait pas, la mère Balais et moi nous étions là tous les deux à demi morts.

De temps en temps, en nous regardant, nous nous faisons de la peine l'un à l'autre, à cause de notre épouvante. Elle ne pouvait plus rien dire. Et comme nous étions ainsi, voilà qu'on entend tout au loin la trompette du conducteur, et que la grosse voiture, avec ses paquets, sa large hâche, ses quatre chevaux gris-pommelés, et ses conscrits à calotte rouge sur l'impériale, paraît au haut de la grande rue. Tout le monde crie :

— « La voilà ! »

— « Allons, Jean-Pierre, embrassons-nous, me dit le père Nivoi. »

Moi, je jetai les yeux sur la mère Balais ; elle me tendait les bras et voulait parler, mais elle ne disait rien. Alors je la pris, je la serrai... c'était comme un étranglement.

Le bruit sourd de la diligence approchait, ensuite il se tut ; les grelots des chevaux tintaient à la porte. J'entendais les cris des voyageurs, je sentais la main du père Nivoi sur mon épaule, qui me tirait en parlant ; mais je ne comprenais rien, je ne pensais plus à rien, je serrais toujours ma pauvre vieille mère Balais.

À la fin, je ne sais pas comment nous nous étions séparés, et moi dans la diligence, avec six ou sept conscrits qui chantaient en buvant de l'eau-de-vie. Je me retournai en criant :

— « Mère Balais ! »

Elle était appuyée contre la porte. Nivoi essayait de l'entraîner, mais elle ne voulait pas. Moi, je courais pour descendre, quand tout à coup la grosse voiture se balança lourdement et partit avec un bruit terrible : le conducteur sonnait de la trompette, les toits en équerre défilaient, quelques passants se retournaient, en se serrant contre les murs ; puis le ciel parut, le bouquet de vieux sapins verts se montra sur notre droite, avec un petit carré de vigne ; nous étions hors de Saverne, nous grimpons la côte, la voiture se ralentissait ; et bien loin par-dessus les forêts, je voyais Saint-Jean-des-Choux, mon premier nid abandonné. Le souvenir de mon père, le pauvre bûcheron, me revint, et malgré les conscrits qui riaient et chantaient, je courbai la tête sur les genoux et je pleurai.

— « Ah ! que de choses me revenaient !... »

Plus haut, à mi-côte, près de la belle fontaine, où descend le sentier de Saint-Jean-des-Choux, la petite porte derrière s'ouvrit, et le conducteur s'écria :

— « Ceux qui veulent monter avec moi par la traverse, pour se dégourdir les jambes ? »

Les conscrits descendirent ; je restai seul dans la diligence, montant au pas la grande route tournante. Les chevaux soufflaient. Quelques voyageurs traversaient les bruyères à droite, avec le conducteur ; moi, penché sur le bord de la petite lucarne, je regardais à gauche le beau vallon de la Schlittenbach, la maison de M. Leclerc au fond, son pavillon sur le rocher, les grands bois, les ruines du Haut-Barr et du Géroldseeck dans les nuages ; et puis au loin l'immense plaine d'Alsace, toute bleue, et le vieux Saverne au pied de la côte, ce vieux Saverne où j'avais passé tant de beaux jours !

Je me disais :

“ Te voilà donc encore une fois seul au monde. Les autres penseront encore à toi dans un mois, dans six mois, dans un an peut-être ; ensuite ils auront leurs affaires ; ils se souviendront de Jean-Pierre par hasard, et puis ce sera fini... La mère Balais seule ne t'oubliera pas ! Et les arbres, les rochers, les vieilles maisons, la côte, les ruines que tu regardes depuis ton enfance, qui te faisaient rêver et que tu vois encore en ce moment, seront toujours les mêmes ; d'autres les verront, d'autres penseront ce que tu as pensé, et tu ne seras plus là pour les voir ! Annette sera riche... elle sera mariée... Mon Dieu !... mon Dieu ! qu'est-ce que la vie ? ”

Ces pensées et mille autres pareilles traversaient mon esprit, et m'accablaient de tristesse.

On était arrivée devant le bouchon du père Faller, les conscrits étaient remontés dans la voiture, et le conducteur, sur son siège, sonnait de la trompette. Les chevaux galopèrent en cadence, la poussière s'élevait, couvrant les peupliers de la route, les broussailles, les herbes ; la forêt passait, on était sur le plateau.

Au bout d'une heure, le fond du Holderloch et le village des Quatre-Vents avaient défilé. Puis, après avoir changé de chevaux à la grande poste de Cuise, on était arrivé à Phalsbourg, avec ses avancées, ses ponts, ses portes sombres garnies de herses, sa grande place d'armes, et l'on avait traversé tout au galop.

Quel rêve et quelle tristesse ! Plus loin, lorsque les bois étaient finis, quand on ne voyait plus que ce grand pays plat au-dessus de Mittelbronn, et de loin en loin les Vosges bleues, qui s'effaçaient dans le ciel déjà gris, quelle tristesse de se dire :

“ Maintenant, tu ne verras plus les vieilles montagnes, tu ne verras plus que des carrés de blé ou d'avoine, de chanvre ou de navette, de petits arbres fruitiers, des bouts de haie ; Seigneur Dieu ! ”

Et plus tard la nuit qui vient, les grandes lignes d'or qui s'effilent sur cette plaine nue, les fermes, les petits villages à droite et à gauche ; et finalement l'obscurité, les conscrits qui chantent, qui mangent, qui boivent, la voiture qui roule toujours, et les pieds des chevaux qui vont comme une horloge : à chaque pas on est plus loin, toujours plus loin !

Je m'étais mis dans un coin, le coude dans la bretelle ; mes yeux cuisaient à force d'avoir regardé. J'aurais voulu dormir mais je ne pouvais pas. A chaque relais les conscrits allaient remplir leur gourde. Ils parlaient et riaient de leurs amoureuses qu'ils abandonnaient. L'un avait reçu douze cents francs du juif, l'autre quatorze cents, l'autre plus. Ils allaient à Lille en Flandre pour la révision.

Voilà ce qu'ils disaient ! Pas un n'avait de chagrin de quitter le pays, la maison, le vieux père, la vieille mère... Et qu'est-ce que ça leur faisait de voir d'autres arbres ? Les hommes ne sont pourtant pas tous les mêmes. C'est un grand malheur quelquefois de ne pas ressembler à des bûches qui ne sentent rien ; oui, c'est un grand malheur.

Je songeais à ces choses le cœur gonflé, Les relais n'en finissaient plus ; les étoiles et la lune brillaient dehors ; ensuite des nuages couvrirent le ciel. Les conscrits ronflaient, moi je regardais la terre sombre courir. Cela dura bien longtemps.

Nous arrivâmes à Lunéville, où des dragons se promenaient sous les lanternes, devant un corps de garde. Un gendarme, avec son grand chapeau, vint regarder dans la voiture pour remplir sa consigne, mais il n'éveilla personne. Le conducteur lui dit :

“ Ce sont des vendus ”.

Ensuite nous repartîmes ; et, sur les trois heures du matin, nous arrivâmes dans une grande ville, les rues larges bien pavées, les maisons superbes : c'était Nancy.

La voiture s'arrêta devant une cour entourée de hangars, à l'Hotel de l'Europe, comme on le voyait écrit en grosses lettres sur la façade. Le conducteur vint nous ouvrir, et dit que nous avions une demi-heure. Tout le monde sortit. Qu'est-ce que je pouvais faire au milieu de la nuit, dans cette ville que je ne connaissais pas ? Un monsieur, avec une serviette sur le bras, demanda si l'on voulait prendre quelque chose ; deux ou trois le suivirent dans le grand hôtel, les autres se dispersèrent à droite et à gauche. Moi j'allai m'asseoir dehors sur un banc, au clair de la lune. Je voyais une grande rue qui descendait, au bout de la rue une grille magnifique en fer massif et doré, plus loin une place ; et devant une sorte de palais, une sentinelle qui se promenait sur le trottoir.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi grand que cette rue, cette grille et cette place. Je descendis jusqu'à la grille et je regardai. Tout dormait ; on entendait, bien loin derrière, les gens de la diligence parler, les domestiques emmener les chevaux ; et

devant le palais, où la lune brillait sur les grandes vitres, les pas de la sentinelle. On trouve pourtant du monde bien riche sur la terre !

J'aurais voulu voir plus loin à gauche deux fontaines couvertes d'arbres, dont l'eau tombait dans l'ombre, et une statue très-grande au milieu de la place, mais j'avais peur de revenir trop tard, et je vins me rasseoir sur mon banc, pour être là quand notre voiture repartirait.

Un petit cabaretier avait ouvert sa porte en face, pour attirer les voyageurs, mais les conscrits étaient seuls entrés ; ils chantaient des airs du pays.

Toutes ces choses me reviennent, parce que j'étais pour la première fois dans une grande ville. Je pensais : “ Puisque Nancy n'est qu'une ville ordinaire, qu'est-ce que doit donc être Paris ? Comment se reconnaître au milieu de toutes ces rues ? ” Je me représentais Paris tantôt magnifique et tantôt terrible.

A trois heures et demie, le conducteur et les domestiques revinrent avec d'autres chevaux ; des quantités de mendiants, hommes et femmes, arrivèrent aussi, demandant la charité.

Il faisait alors petit jour. Comme nous allions remonter en voiture, le conducteur, un bon gros homme, les joues pleines, le nez rouge, une petite casquette en peau de lièvre liée sous le menton, et de grosses bottes en peau de mouton remontant jusqu'aux genoux, me demanda :

“ Vous êtes à la rotonde avec les vendus ? ”

— Oui, monsieur, lui dis-je.

— Eh bien, si vous voulez monter à l'impériale, vous serez mieux.”

Je profitai de la permission et je m'assis à côté de lui, dans un large fauteuil en cuir. La moitié des conscrits restaient à Nancy, de sorte que nous étions seuls, le postillon devant nous.

C'est ainsi que nous repartîmes. Et comme ma figure plaisait à ce conducteur, tout en serrant et lâchant sa manivelle, il me demanda pourquoi j'avais l'air malheureux... si j'étais tombé au sort ? Je lui dis que non, mais que j'avais du chagrin de quitter mon pays, que j'étais un simple ouvrier menuisier, et que je ne connaissais pas la ville de Paris, où j'allais essayer de gagner ma vie.

Alors cet homme, plein de bon sens, me dit que j'avais tort de me chagriner, que tôt ou tard il fallait quitter son village, à moins de vouloir s'en croûter dans les vieilles idées, manger des pommes de terre toute sa vie, et tomber au-dessous de rien.

Il me raconta l'histoire de trois ou quatre ouvriers de sa connaissance, qui par le travail avaient fait fortune à Paris : il les nommait, disant : “ Dans telle rue, à tel numéro.” Je m'étonnais de sa mémoire, et je prenais confiance dans ses paroles.

Nous traversâmes ainsi la ville de Toul, qui possède une belle église.

Le grand air de l'impériale, la vue de ces gros chevaux qui galopèrent, la tête sous le poitrail ; le passage des champs, des prés, des vignes ; les rivières, les bouquets d'arbres, les pauvres masures, comme il s'en trouve en Champagne, toutes ces choses nouvelles, et surtout l'idée que nous approchions de Paris, m'empêchaient de songer toujours à mes chagrins.

Le conducteur avait dans le banc une grosse bouteille de vin : il en buvait et me la repassait chaque fois, en s'écriant :

“ Allons, jeune homme ! ”

Après Toul, nous avons dépassé Commercy, Bar-le-Duc et Vitry-le-François. A Vitry, les voyageurs étaient descendus pour dîner. Moi, j'avais tiré de ma poche une grosse pomme de la mère Balais, un morceau de saucisson et du pain.

Tout ce qui me revient, c'est que, après avoir roulé tout le jour, il fallut encore passer la nuit en voiture. Mais la fatigue d'être assis depuis si longtemps, et de n'avoir pas fermé l'œil la nuit précédente, m'endormit profondément. Lorsque je m'éveillai, j'avais une peau de mouton sur les jambes, la rosée coulait sur le tablier de l'impériale, tout le pays était couvert de brouillard blanc, le conducteur dormait aussi dans son coin ; le cocher seul, devant, avec son chapeau de toile cirée et son manteau à triple collet, était droit, le fouet dans la main ; et dessous, les gros chevaux fumants galopèrent la croupe en l'air.

Il pouvait être trois heures. J'ai su par la suite que nous avons dépassé Coulommiers. Alors, à moitié dormant, à moitié éveillé, je vis passer de petits villages, des toits de chaume et d'autres. De deux heures en deux heures on faisait halte : le postillon criait, les chevaux hennissaient, le conducteur s'éveillait et descendait. La voiture dormait bien fermée, des gouttes d'eau sur les vitres. Tout cela, je le voyais comme en rêve. Une fois seulement je descendis ; et ce n'est qu'au grand jour, en sentant le conducteur

me secouer par le bras et me dire : " Nous n'avons donc pas envie de vider la bouteille ? " que je m'éveillai tout à fait et que je bus un bon coup.

Le soleil était déjà haut, il pouvait être sept heures. Nous traversâmes un grand bois sur une route magnifique ; je me rappelle que mon étonnement était grand de voir tous les arbres numérotés le long de la route. Le conducteur me dit :

" Nous approchons de Paris, nous sommes dans la forêt de Vincennes ; dans une heure nous ferons notre entrée dans la capitale."

Ces paroles me rendirent grave et même craintif, car les joyeux propos d'un conducteur ne nous empêchent pas de réfléchir, lorsqu'on arrive pour gagner son pain dans une ville où des milliers d'autres entrent tous les jours avec la même idée.

XIII

A mesure que nous approchions de Paris, tout changeait, tout prenait un autre air : les villages devenaient plus grands, les maisons plus hautes, les fenêtres plus serrées, les enseignes,—qu'on ne met jamais chez nous que sur la porte,—montaient au premier, au second, au troisième étage, rouges, bleues, jaunes, de toutes les couleurs, jusque sous les toits. Au-dessous, les cafés, les auberges, les boutiques se rapprochaient ; devant les maisons s'avançaient des espèces de toits en toile, pour abriter le monde de la pluie et du soleil. Une foule de gens en blouse, en habit, en veste, en casquette, en chapeau, allaient et venaient, couraient, se dépêchaient comme de véritables fourmilères.

A droite et à gauche, de hautes cheminées en briques, carrées ou rondes, lançaient leur fumée. On sentait venir quelque chose de grand, d'extraordinaire, de magnifique et de terrible. Et derrière nous, à gauche, s'éloignait déjà une haute fortification carrée ; le conducteur m'avait dit en passant :

" C'est Vincennes."

Moi, j'ouvrais les yeux, je ne respirais plus, je pensais :

" Me voilà donc près de Paris ; je vais entrer dans cette grande ville dont j'entends parler depuis que je suis au monde, d'où reviennent tous les bons ouvriers, tous les gros bourgeois, tous les gens riches, disant : " Ah ! ce n'est pas comme à Paris ! "

Et ce mouvement du monde, ces voitures toujours plus nombreuses, me faisaient dire en moi-même :

" Oui, ils avaient raison, Paris est quelque chose de nouveau pour les hommes. Bienheureux ceux qui peuvent vivre de leur travail à Paris, où les ouvriers ne sont que des apprentis, et les maîtres des ouvriers ! "

La grande route était devenue beaucoup plus large ; elle était bien arrondie, pavée au milieu. On voyait de loin, bien loin, tout au bout, deux hauts échafaudages qui s'élevaient jusqu'aux nues.

En ce moment le conducteur donnait un pourboire au postillon, la voiture roulait comme le tonnerre. Bien d'autres voitures passaient près de nous toutes pleines de monde, des espèces de diligences ouvertes derrière, avec deux marches pour monter et descendre. Le conducteur me dit :

" Voilà les omnibus... Nous approchons, jeune homme, nous approchons. Voyez ces deux hauts échafaudages et les grilles en travers, c'est la barrière du trône, rappelez-vous ça. Plus loin arrive le faubourg Saint-Antoine. Cette grande voûte bleue à gauche, c'est le Panthéon, et ces deux hautes tours, c'est Notre-Dame. Ça, c'est Saint-Sulpice... ça, la tour Saint-Jacques, et tout là-bas, ce carré gris-clair, c'est l'Arc de triomphe."

Plus il parlait, plus on en voyait ; et de tous les côtés dans les champs, des centaines de maisons s'avançaient et se répandaient à plus de deux lieues. Nous n'étions pourtant pas encore à Paris : les deux grands échafaudages, à force d'être loin, n'avaient pas l'air de se rapprocher, et seulement vers neuf heures, je vis les grilles que le conducteur appelait la barrière du Trône.

Alors les voitures de toute sorte, grandes, petites, carrées, rondes, étaient si nombreuses qu'elles arrivaient par files de sept, huit, dix, en suivant le revers de la route pour nous laisser passer, car nous arrivions ventre à terre, brûlant le pavé ; les chevaux sautaient, le cou et les jambes arrondis ; c'était un bruit terrible et grandiose. Le conducteur commençait à boucler son manteau ; il disait :

" Nous y voilà."

Et nous entrions entre les grilles. On s'arrêtait une seconde pour laisser monter le douanier avec son habit vert ; et, pendant qu'il se glissait derrière, grimpant sous la bâche et regardant les paquets, nous entrions enfin dans la grande ville, dans ce faubourg Saint-Antoine, que le Picard m'avait représenté comme un véritable paradis : nous étions à Paris !

Ah ! ceux qui n'arrivent pas de la province, ne se figureront jamais ce que c'est de voir Paris pour la première fois ; nous, ils ne peuvent se le figurer : ces grandes lignes de maisons hautes de six et sept étages, avec leurs fenêtres innombrables, leurs cheminées qui se dressent par milliers au-dessus des vieux quartiers, leurs trottoirs, et la foule qui passe, qui passe toujours, comme la navette du père Antoine ; ces voitures aussi, ces pavés gras, cet air sombre ; ces odeurs de toute sorte qu'on n'a jamais senties : les fritures, les épices, la marée, la boucherie ; les gros camions pleins de balayures ; le *hou-hou*, les cris des marchands, les coups de fouet, le grincement des roues... enfin, qu'est-ce que je peux dire ?

J'étais comme abasourdi, comme confondu d'entendre tout cela, et de voir notre grosse voiture s'enfoncer, s'enfoncer toujours en ville ; et le même spectacle continuer, s'étendre à droite et à gauche dans des rues innombrables, — longues, droites, obliques, — avec le même fourmillement.

A travers cette confusion, nous arrivâmes sur une grande place ; au milieu de la place s'élançait à la cime des airs une colonne en bronze ; et dans le roulement j'entendis le conducteur me crier :

" Place de la Bastille ! "

Cela ne dura qu'une seconde : la grande colonne, toute couverte en lettres d'or, un ange au haut qui se jette dans le ciel, la colonne était passée ! et des milliers d'hommes allaient et venaient ; j'en voyais de toutes sortes : des marchandes de fleurs en chapeau de paille, avec des vanes pleines de roses ; des hommes avec de petites fontaines à clochettes sur le dos,—les robinets sous le coude,—qui versaient à boire aux passants. Je voyais tant de choses, que les trois quarts me sont sorties de l'esprit.

Au moment où nous traversions la place, le conducteur, après avoir arrangé tous ses papiers, venait de se rasseoir ; il me cria :

" Les boulevards ! "

Ah ! je suis revenu depuis à Paris, mais jamais je n'ai senti mon admiration et mon étonnement comme alors. Qu'on se figure une rue quatre ou cinq fois plus large que les autres, bordée de maisons magnifiques, avec des rangées de balcons qui n'en finissent plus, une rue tellement grande qu'on n'en voyait pas le bout ; et, à mesure qu'on avançait,—comme les boulevards tournent,—de nouvelles maisons, de nouveaux balcons, de nouvelles enseignes à perte de vue ! Le conducteur criait :

" Boulevard Beaumarchais !... Boulevard du Calvaire !... Boulevard du Temple !... Place du Château-d'Eau !... Boulevard Saint-Martin ! "

Il me montrait aussi, à droite, des théâtres, des baraques, des affiches, et me disait :

" La Gaité !... L'Ambigu !... La Porte-Saint-Martin ! "

Enfin, je n'avais pas le temps de regarder ; tout passait comme un éclair. C'est ce que j'ai vu de plus étonnant. Et toujours ce monde innombrable qui courait, toujours ces voitures, ces dames, ces messieurs, cette presse de gens, ces cris des marchands et le reste.

Tout à coup la diligence tourna et descendit ventre à terre une rue plus étroite.

" La rue Saint-Martin ! me cria le conducteur ; apprêtez-vous, nous approchons des messageries."

Nous filions dans la rue. Les maisons, hautes et sombres, sales et grises, avec leurs milliers d'enseignes de toutes les couleurs, avaient l'air de se pencher. La diligence faisait un bruit terrible, les gens se serraient sur le trottoir, en continuant de courir. Ensuite la voiture prit à droite une autre rue un peu plus large.

En ce moment toutes les lucarnes de notre diligence étaient pleines de calottes rouges, qui se penchaient dehors pour voir.

" Voici la halle au blé ! " me dit encore le conducteur.

Quelques instants après nous entrions au pas, sous une voûte, dans la grande cour des messageries de la rue Saint-Honoré, et des centaines de gens entouraient notre diligence.

Dans cette cour, un grand nombre d'autres diligences se trouvaient en ligne. A chaque instant il en arrivait.

A mesure que nous sortions de la voiture, ou que nous descendions de l'impériale, des gens de toute espèce nous criaient :

" A l'hôtel d'Allemagne ! "

" A l'hôtel de Normandie ! "

Ils nous présentaient des cartes. D'autres en blouses, avec de petites hottes, nous demandaient :

— "Où allez-vous ?"

Je ne savais plus de quel côté me tourner. Je regardais mon conducteur, il entra dans le bureau et s'arrêtait devant le trou d'un grillage, son portefeuille de cuir sous le bras. Il se mit à compter avec l'homme du bureau.

Derrière nous les parents : femmes, hommes, enfants, tous en chapeaux, venaient recevoir leurs frères, leurs sœurs, leurs cousins. On s'embrassait, on envoyait quelqu'un chercher une voiture, on riait.

Moi, j'étais seul, on voyait bien que je ne devais pas être riche, on allait d'abord aider les autres. Je regardais descendre les paquets et les malles de la voiture ; au milieu de tous ces gens, dont plusieurs avaient de mauvaises figures, j'étais bouleversé : si l'on m'avait pris ma malle, qu'est-ce que je serais devenu ?

Et comme je restais là, dans un grand trouble,—parmi ce monde qui s'en allait et venait, entraînait et sortait, réglait ses comptes,—ne sachant où descendre, enfin comme tombé du ciel, voilà qu'une figure s'approche et me dit :

— "Hé ! c'est toi, Jean-Pierre ?"

Alors je regarde, et je reconnais le fils Montborne, un de mes anciens camarades chez le père Vassereau ; il était en petite blouse serrée aux reins, et tenait sous le bras une de ces hottes à deux branches que j'avais déjà vues. En reconnaissant Montborne, un vieux camarade d'école, je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou et de crier :

— "C'est toi, Michel ?"

— "Oui, dit-il, de bonne humeur."

— "Et qu'est-ce que tu fais donc ici ?"

— "Hé ! je porte des paquets ; je suis porteur depuis deux ans." Il était petit et maigre, il louchait ; mais cela ne l'empêchait pas d'être fort. Je crus que le bon Dieu me l'envoyait. Après nous être embrassés bien contents, il me demanda :

— "Et toi, Jean-Pierre, tu viens du pays... qu'est-ce que tu veux faire ?"

— "Je viens travailler en menuiserie ; j'ai une lettre de M. Nivoi."

— "Et où est-ce que tu descends ?"

— "Rue de la Harpe."

— "Ah ! fit-il, c'est loin, mais, attends, j'ai quelque chose à porter près d'ici ; je vais revenir et je te porterai ta malle. Seulement, ça coûtera trente-deux sous... Je suis marié, vois-tu... un autre te ferait payer plus cher."

— "C'est bien, lui dis-je, va dépêche-toi, je t'attends."

Il partit. J'avais un grand poids de moins sur le cœur. Je restai près de ma malle, qu'on avait mise avec beaucoup d'autres dans le bureau. Je la voyais et je m'en écartais pas.

Tout continuait à s'agiter dans la cour, sous la voûte et dans la rue. En écoutant ce grand bruit, je ne pouvais me figurer que cela durait toujours, et j'ai pourtant vu depuis que le mouvement ne cessait ni jour ni nuit dans cette ville.

Ce n'est qu'au bout d'une heure, et quand l'inquiétude commençait à me gagner, que Montborne revint.

— "Eh bien ! dit-il, c'est fini, montre-moi ta malle."

— "La voici."

— "Et le billet ?"

— "Le voilà."

— "C'est bien."

En même temps il tira ma malle de dessous les autres, il la posa d'abord debout sur sa petite hotte, passa la corde autour et l'enleva d'un coup d'épaule.

— "En route, fit-il, suis-moi."

Nous sortîmes. Je le suivais pas à pas. Nous passions dans la foule comme à travers une procession. Tout en marchant, il me demanda :

— "Ta lettre est pour un maître menuisier, rue de la Harpe ?"

— "Oui."

— "Mais tu n'es pas encore embauché ?"

— "Non."

— "Eh bien ! il faut aller loger aux environs, dit-il ; laisse-moi faire, je connais rue des Mathurins-Saint-Jacques un endroit où l'on passe la nuit à dix sous. Ceux qui louent au mois payent sept, huit, dix francs... ça dépend de la chambre. Tu verras. Mais on paye d'avance."

— "C'est bien, lui répondis-je, conduits-moi dans cette auberge, et

si tu connais un endroit où l'on mange à bon marché, tu me le montreras avant de partir."

— "Justement, fit-il, à côté se trouve le restaurant de Flicoteau, un des bons endroits de Paris."

— "Mais ça coûte cher, peut-être ?"

— "Non, pas trop... ça dépend des plats et du vin. En mangeant du bœuf et buvant de l'eau, on paye de huit à dix sous. Mais si l'on demande du poulet et du vin, ça monte tout de suite à seize ou dix-huit sous, et même plus."

Je pensai naturellement qu'avec un bon morceau de bœuf, du pain et de bonne eau, je n'aurais pas besoin de vin ni de poulet.

Nous passions alors auprès d'une grande bâtisse entourée de grilles et toute couverte de sculptures. Notre rue donnait sous la voûte de cette bâtisse magnifique, mais nous primes à gauche pour en faire le tour. Montborne me dit que c'était le Louvre. Comme nous tournions au coin de la grille à droite, je vis pour la première fois les quais qui suivent la Seine, le Pont-Neuf qui la traverse, et la statue de Henri IV, à cheval, au milieu du pont.

C'est là qu'on peut voir la grandeur de Paris, principalement sur le Pont-Neuf, lorsqu'on regarde à droite, le Louvre, qui s'étend aussi loin qu'il est possible de regarder, l'Arc de Triomphe, à plus d'une lieue, au bout d'une grande avenue d'arbres ; et, de l'autre côté, le Palais de Justice, la cathédrale de Notre-Dame, et l'île de la Cité pleine de vieilles maisons qui se regardent dans l'eau.

Ces choses, je ne les ai connues que plus tard ; alors j'en étais ébloui d'admiration. Les files de ponts toujours couverts de monde, qui s'étendent sur le fleuve, n'étaient pas une des choses qui m'étonnaient le moins. Cela me paraissait aussi grand que toute l'Alsace, et si je n'avais pas été forcé de suivre Montborne qui marchait toujours, je me serais arrêté là quelques instants.

Le Pont-Neuf était bordé de baraques où l'on faisait de la friture, mais je me suis laissé dire qu'on les a toutes abattues depuis.

Après avoir traversé ce pont et regardé la statue en courant, nous tournâmes sur l'autre côté du quai, bordé de rampes en pierre, et plus loin nous arrivâmes à droite, dans la vieille rue de la Harpe. Cette rue avait l'air de descendre sous terre, et s'étendait en remontant plus loin, jusqu'à la vieille place Saint-Michel. J'avais vu tant de palais, tant de cathédrales, tant d'arcs de triomphe, tant de maisons magnifiques, tant de richards roulant en voiture ; j'étais tellement ébloui de ces choses, qu'en remontant la vieille rue de la Harpe, toute grise, toute décrépite, pleine de gens en manches de chemise, en veste, en petite robe, en camisole, qui couraient d'une porte à l'autre, qui fumaient des pipes aux fenêtres, qui portaient de l'eau sur leurs épaules, qui faisaient de la friture à leur porte, et qui semblaient vivre là chez eux de père en fils, que j'en eus le cœur soulagé.

Je trouvai même à cette rue un air de vieux Saverne : c'était vieux... vieux ! On y voyait des marchands de ferraille, comme chez nous, de vieilles portes rondes toutes noires, où se tenaient des marchands de livres, de brochettes et de savates. Enfin, je pensai :

— "Maintenant, nous ne sommes plus avec des millionnaires."

Je m'attendrissais de voir des gens de la même espèce que moi qui vendaient, achetaient et travaillaient pour vivre. Montborne me dit que cela s'appelait le quartier Latin. Il prit ensuite une autre rue à gauche, et finit par s'arrêter devant une maison étroite, haute de six étages au moins, et me dit :

— "Nous y sommes, Jean-Pierre."

C'était près d'une vieille bâtisse en arrière de l'alignement ; un mur assez bas suivait la rue, et par-dessus ce mur on voyait le toit de ce vieux nid, et ses petites fenêtres comme au couvent de Marmoutier. J'ai su plus tard que cela s'appelait l'hôte de Cluny, et qu'on y mettait toutes les vieilleries de France.

Mon auberge se dressait un peu plus loin. Je crois encore la voir avec son bignon décrépit, où s'avançaient des pierres d'attente jusque dans le ciel. Montborne était entré dans l'allée, tellement étroite que sa hotte râclait les murs des deux côtés, et tellement noir qu'on n'y voyait plus au bout de quatre pas. En même temps, une odeur de cuir, et d'une quantité d'autres choses, vous remplissait le nez ; des bruits de toutes sortes vous faisaient tinter les oreilles : un marteau toquait, un tour bourdonnait, qu'un chantait pendant que dehors tout continuait à rouler, à crier, à passer.

Nous arrivâmes enfin dans une cour d'environ six à sept pieds ; et, voyant le ciel tout en haut, je crus être au fond d'un puits. Comme je regardais, quelqu'un ouvrit le châssis d'une croisée au rez-de-chaussée, en criant :

A suivre

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIEME PARTIE

LE FILS

LXIII

—Est ce que nous sommes arrivés, patronne ? demanda Galoubet.

—Oui... répondit la policière. Vous voyez cette maison où nous allons entrer, un médecin, le docteur Chenu, occupe le troisième étage... Si la concierge nous interrogeait, la réponse serait simple : Nous allons chez le docteur Chenu.

—Entendu, fit Galoubet. Je monterai le premier.

—Et nous vous suivrons de près.

—A quel étage une porte à ouvrir ?

—Au troisième... je vous la montrerai. Il sera très essentiel d'agir vite, on pourrait nous surprendre.

—Suffit, on mettra les morceaux doubles.

La porte de la maison qu'habitait le fils d'Aimée Joubert était ouverte encore.

Au bout d'une demi-minute Mme Rosier et Sylvain Cornu le suivirent et la concierge, très occupée d'un ragoût qu'elle préparait pour son repas du soir, ne daigna pas même les honorer d'un coup d'œil.

Ils arrivèrent à l'étage où Galoubet les attendait.

—C'est là, dit la policière. Faites vite !

—*Illico*, patronne !

Puis Galoubet, tirant de sa poche un paquet de fausses clefs, choisit un *rossignol*, l'introduisit dans la serrure, le manœuvra avec une adresse qui témoignait, hélas ! d'une longue pratique, et du premier coup ouvrit la porte.

Nos trois personnages entrèrent vivement et refermèrent sans bruit derrière eux.

Sylvain Cornu fit craquer une allumette et alluma la bougie d'une flambeau placé sur une table dans l'antichambre.

Les arrivants pénétrèrent ensuite dans la pièce qui se trouvait en face du carré.

C'était le cabinet de travail de Maurice, celui où nous avons vu le jeune homme, au début de ce récit, brûler ses vêtements tachés de sang, et dépouiller la mystérieuse correspondance trouvée dans le tombeau du Père Lachaise et dans le portefeuille de l'homme assassiné rue Montorgueil.

En franchissant le seuil de cette pièce, Mme Rosier se sentit suffoquée par une invincible émotion.

Elle fut obligée de s'appuyer à un meuble pour se soutenir, tandis que ses yeux humides promenaient autour d'elle un long regard.

Chacun des objets frappant sa vue lui parlait de son enfant, de son fils adoré.

Là un livre ouvert et posé sur le bureau témoignait d'une lecture interrompue.

Ici une page à demi couverte d'écriture.

Ailleurs un gant qui gardait la forme de la main élégante sur laquelle il lui semblait voir des taches rouges...

Deux grosses larmes mouillèrent ses joues.

—Non ! non ! c'est impossible ! murmura-t-elle en s'efforçant de se rattacher à l'espérance. Je ne trouverai aucune preuve ici... Maurice n'est pas coupable, il ne sait rien, il a été l'instrument inconscient, la dupe des misérables qui se servent de lui. Maurice commettre un crime... ah ! jamais !

Sylvain Carnu et Galoubet attendaient en silence tandis que Mme Rosier monologuait tout bas.

—Fermez les rideaux, leur dit-elle, afin que de la rue on ne puisse voir de la lumière dans l'appartement...

Galoubet et son complice se hâtèrent d'obéir.

La policière poursuivit :

—Maintenant il faut chercher ici dans les papiers tout ce qui pourrait se rapporter à Lartigues, à Verdier, au capitaine Van Broecke. Il faut examiner les lettres à grilles. Visitez tous les tiroirs, forcez les serrures des meubles fermés à clef, découvrez les cachettes s'il en existe, enfin fouillez partout.

Les deux hommes se mirent à l'œuvre aussitôt, et commencèrent avec une intelligente rapidité leurs opérations de furetage.

Mme Rosier s'assit devant le bureau de Maurice.

Sur ce bureau se trouvaient des carnets, des agendas.

Elle en prit un et le feuilleta sans découvrir quoi que ce soit de suspect.

Il contenait des notes, des dates, des noms, des adresses, des additions rien de tout cela ne pouvait s'incriminer.

Un second, un troisième, n'amènèrent que des résultats négatifs.

Aimée Joubert en prit un quatrième.

C'était un petit agenda de poche, relié en chagrin rouge avec fermoirs d'argent.

Elle l'ouvrit,

Sa main commençait à trembler ; des nuages passaient devant ses yeux ; sa tête devenait lourde et s'emplissait de bourdonnements.

La policière ne s'illusionna pas point sur ces symptômes précurseurs d'une défaillance.

Elle tira de sa poche la fiole de potion que nous avons vu le docteur apporter rue de la Victoire, elle la déboucha, l'approcha de ses lèvres, et but une gorgée de son contenu.

La faiblesse qui s'emparait d'elle se dissipa tout à coup, et ce fut d'une voix ferme qu'elle demanda à Sylvain et à Galoubet :

—Trouvez-vous quelque chose ?...

—Rien qui ne mérite attention jusqu'à présent... répondirent les agents.

—Cherchez toujours... ne vous découragez point... que pas un objet ne demeure inaperçu...

—Patronne, soyez paisible... Nous passerons une revue consciencieuse.

Et les deux hommes continuèrent leurs investigations.

Mme Rosier reprit l'agenda en chagrin rouge tombé de sa main défaillante et l'ouvrit.

Un morceau de papier plié en huit s'en échappa.

La policière le saisit.

En le dépliant il lui sembla qu'une lame de fer rouge venait de lui brûler les doigts.

Elle le rejeta et poussa un cri étouffé.

—Oh ! Seigneur... Seigneur... Dieu de miséricorde et de bonté, n'aurez vous pas pitié de moi ?... balbutia-t-elle. Qu'ai-je vu ? Ce papier découpé, c'est une grille ; une grille semblable à celle trouvée sur l'homme de la Morgue... une grille du modèle de celle qui m'a servi à déchiffrer la lettre venue de Londres... Je ne dois donc plus douter... Mon fils est le complice de ces infâmes... Le complice de Lartigues ! Le complice de son père !

Tout en disant ce qui précède, Mme Rosier avait repris le papier découpé.

Elle achevait de le déployer et la grille accusatrice apparaissait tout entière.

—Maurice un assassin !... bégaya Mme Rosier d'une voix sourde. L'évidence s'impose !... Lartigues m'a pris mon fils, mais où le misérable l'a-t-il trouvé ?... A quoi l'a-t-il reconnu ? Comment s'est-il emparé de lui ?... Oh ! je suis bien certaine maintenant de ne pas me tromper... Lartigues se cache sous le nom de capitaine Van Broecke. Et Maurice m'embrassait, m'appelait sa mère bien-aimée. Il prétendait admirer mon courage quand je lui ai révélé qui j'étais... quand je lui dis que je cherchais l'assassin du Père-Lachaise et de la rue Ernestine, que je traquais Lartigues. Il m'écoutait en souriant, il ne frissonnait pas. Quel monstre ai-je donc mis au monde ?... Fils d'assassin, il devait être assassin comme son père... il n'a point failli à sa destinée.

Après un silence pendant lequel les angoisses d'une âme déchirée s'étaient peintes sur son visage, la policière reprit :

—Eh bien ! non, je ne crois pas encore ! Tout me dit qu'il est coupable, je lutte contre l'évidence, mais je ne me sens point convaincue... Que conclure de cette grille ? Sait-il ce que c'est, seulement ? Ne se trouve-t-elle pas là par hasard ? Pour accuser, pour condamner, j'ai besoin d'autres preuves.

—Des preuves, en voilà, patronne, et des fameuses ! s'écria Galoubet qui venait d'entrer, un paquet de papiers à la main. Nous avons trouvé ça dans la doublure d'une malle.

La policière saisit les papiers, et d'une main fiévreuse les éparpilla sur le bureau devant elle.

Son émotion était si violente que d'abord elle ne se rendit pas bien compte de ce qu'elle lisait, mais peu à peu un calme relatif se fit dans son esprit. Elle comprit.

Nos lecteurs savent déjà ce qu'elle avait sous les yeux.

C'était la correspondance prise dans le tabernacle du tombeau Kourawieff, le testament d'Armand Dharville, les notes concernant Simone et Marie les deux filles de Valentino Dharville, et de plus la lettre déchirée par Verdier dans le bois de Vincennes, lettre dont Maurice avait ramassé et rassemblé les morceaux, recomplétant ainsi l'écrit qui le mettait sur la piste de l'association des *cing*.

La policière ayant tout lu, se rendait compte de tout.

Elle revoyait le crime tel que son merveilleux instinct lui avait permis de le reconstituer, au début de l'enquête, en présence du juge d'instruction et du chef de la sûreté.

Mais ce qu'alors elle n'avait pu deviner et qui maintenant lui apparaissait lumineux, c'était le but des crimes commis.

Le testament et les notes d'Armand Dharville l'expliquaient de façon nette et catégorique.

On voulait supprimer les deux héritières, et c'est pour cela que Maurice épousait l'une d'elles !

La combinaison meurtrière sautait aux yeux.

Marie Bressolles vivait encore, mais qui sait si la pauvre Simone n'avait pas succombé déjà ?

La froide et monstrueuse cruauté des misérables épouvantait Mme Rosier, glaçait le sang dans ses veines, faisait passer sur sa chair un frisson d'horreur.

Et l'un de ces misérables était son fils !...

LXIV

Mme Rosier aurait encore voulu s'efforcer de ne pas croire, mais il était à cette heure impossible de douter.

Comment Maurice s'était-il trouvé en rapport avec ces infâmes ? La malheureuse mère se posait cette question.

La lettre déchirée et recollée lui donna le mot de l'énigme.

Elle prit connaissance de cette lettre au moyen de la grille trouvée dans le carnet du jeune homme, et la vérité apparut.

Maurice avait réussi à s'emparer du secret des *cing*.

Pour avoir sa part des bénéfices il prenait sa part des crimes, et il choisissait, ou tout au moins il se laissait imposer la part la plus lourde, la plus monstrueuse.

Mme Rosier, en poussant jusqu'au bout sa terrible lecture, conservait une effrayante expression de calme.

Mais, en dépit de ce masque impénétrable, une formidable tempête s'agitait sous son crâne

Elle plia les papiers et les mit dans une des poches de son vêtement d'homme, puis elle se leva.

Elle était d'une pâleur spectrale. Seuls ses yeux restaient vivants dans sa figure de morte et brillaient d'un feu sombre.

— Eh bien ! patronne, demanda Galoubet en voyant Mme Rosier debout, avons-nous eu la main heureuse ? C'est-il les preuves que vous cherchiez ?

— Oui, répondit la malheureuse mère, toutes les preuves.

— Chez qui sommes-nous donc ici, patronne, sans vous commander ?

— Chez un complice de Lartigues ou de Verdier, fit la policière d'une voix sourde, chez un infâme...

— Et, continua Galoubet, savez-vous où les prendre tous ?

Mme Rosier tressaillit.

— Les prendre tous... répéta-t-elle. Oui... il faut les prendre... Ah ! si j'avais l'adresse du capitaine Van Broecke !...

Elle se laissa retomber sur le siège quitté par elle un instant auparavant, reprit l'agenda d'où était tombé le papier à grille et se remit à le feuilleter, étudiant chaque indication écrite sur les pages.

— Enfin ! cria-t-elle tout à coup.

Elle venait de lire ces mots, dont le sens pour elle était absolument clair :

“ CAP. V. B. 22 R. DE SURESNES ”.

Il semblait impossible de ne pas traduire ainsi cette note.

“ CAPITAINE VAN BROECKE, 22, RUE DE SURESNES ”.

— Je le tiens donc ! poursuivit la policière avec une expression de joie farouche. Je vais donc arracher son masque et voir son visage !

Elle ajouta fiévreusement, en s'adressant à Sylvain Cornu :

— Quelle heure est-il ?

Le détective interrogea la pendule placée sur la cheminée et répondit :

— Neuf heures et demie, patronne...

— Bien... Vous êtes armés, je le sais, mais vérifiez vos armes... Assurez-vous qu'elles sont prêtes à faire feu...

Et tandis que les deux agents obéissaient à cette recommandation, Mme Rosier tirait de sa poche un petit revolver dont elle faisait jouer les ressorts.

Puis, satisfaite de son examen, elle le dissimula de nouveau.

— Nous n'avons plus rien à faire ici... dit-elle. Partons...

Elle se dirigea vers la porte.

Avant de l'atteindre elle s'arrêta, jeta un dernier coup d'œil sur cet intérieur qu'elle venait de voir pour la première fois et qu'elle ne reverrait plus.

Ensuite, passant sa main sur ses yeux d'où s'échappait une larme, elle sortit vivement.

Sylvain et Galoubet la suivirent, après avoir éteint la bougie et refermé derrière eux les portes de l'appartement.

— Il faudrait une voiture... murmura la policière en arrivant sur le trottoir.

— Nous en trouverons certainement à la station de la place Bréda... fit Sylvain Cornu.

Nos trois personnages remontèrent d'un bon pas la rue de Navarin.

Plusieurs voitures stationnaient sur la place.

Mme Rosier fit choix d'un fiacre à deux chevaux, ouvrit la portière et monta en disant au cocher :

— Rue de Suresnes.

— Quel numéro ?

— Vous arrêterez au coin de la rue de Suresnes et de la rue d'Anjou.

— Suffit !

Les deux agents s'installèrent sur la banquette du devant.

Le fiacre roula.

A l'endroit indiqué, il fit halte.

Les trois voyageurs descendirent et s'engagèrent dans la rue de Suresnes.

— Sylvain ?... fit Mme Rosier.

— Patronne ?

— Vous allez vous rendre au poste de l'Élysée...

Vous vous adresserez à l'officier de paix... Vous le prierez de ma part, de venir immédiatement surveiller avec des agents le No 22...

— Suffit, patronne, j'y cours...

Une idée nouvelle traversa l'esprit de la policière.

— Non... dit-elle, attendez... Il faut voir d'abord dans quelle sorte de maison nous allons agir.

Mme Rosier, accompagnée de ses sous-ordres, se mit en marche et fit halte en face du No 22.

— Un petit hôtel isolé... dit-elle ; c'est bien... Le tout est d'y entrer, et j'y rentrerai... Faites ce que je vous ai ordonné... Si vous ne me trouvez pas ici à votre retour, c'est que je serai dans l'hôtel... Galoubet vous renseignera du reste... Les agents ramenés par vous devront envahir l'hôtel à mon premier signal.

— Quel signal, patronne ?

— Un coup de revolver.

Sylvain partit en courant à toutes jambes.

Galoubet se plaça dans l'ombre d'une porte cochère, de l'autre côté de la rue.

Mme Rosier s'approcha du petit hôtel et sonna résolument.

*
*

Quittons pour un instant la policière et rejoignons le chef de la sûreté, le juge d'instruction Paul de Gibray, et le commissaire aux délégations, que nous avons laissés prêts à partir pour se rendre au pensionnat de Mme Dubief.

Il était près de neuf heures lorsque les voitures qui emportaient les magistrats, un médecin de la Préfecture, le greffier du juge d'instruction et deux agents, s'arrêtèrent rue de la Ville-Évêque à la porte de l'institution.

L'un des agents mit en branle la chaîne de la sonnette ; ce fut le concierge-jardinier, mari de Dorothée qui se hâta d'ouvrir.

A la vue des arrivants il comprit ce qu'ils venaient faire, et dit en saluant :

— Ces messieurs appartiennent sans doute au parquet ?

— Oui... Annoncez-nous à Mme Dubief...

— Si ces messieurs veulent bien prendre la peine de me suivre, madame les attend avec impatience...

Les gens de justice accompagnèrent le concierge jusqu'au cabinet de l'institutrice, qui se leva pour les recevoir en s'écriant :

— Que Dieu soit loué, messieurs ! vous voici !... Vous venez, n'est-ce pas, pour l'enquête au sujet de cette jeune fille qu'on a trouvée morte dans sa chambre ?

— Oui, madame... répondit Paul de Gibray. Les affaires graves et imprévues nous ont empêchés de venir plus tôt. L'enquête sera courte et demain vous serez débarrassée de tout ennui. Veuillez nous conduire dans la chambre de la morte.

Mme Dubief prit une lumière et guida les magistrats.

Arrivés au troisième étage elle ouvrit la porte de la chambrette de Simone.

La jeune fille était étendue sur le lit comme au moment de la visite du médecin appelé pour la constatation du décès.

Son doux et charmant visage n'avait subi aucune altération.

On aurait pu la croire endormie sans sa pâleur livide et la rigidité de ses membres.

Un petit crucifix d'ébène reposait sur sa poitrine virgine.

Deux cierges brûlaient dans la chambre, et près de la couche mortuaire une religieuse priait.

Les arrivants se découvrirent respectueusement.

Le médecin de la Préfecture examina le corps et déclara la mort naturelle.

— Le décès a été constaté, dit M. de Gibray en jetant sur Simone un regard attendri, mais l'acte est incomplet, faute d'indications insuffisantes. Il importe de savoir à quelle famille appartenait la pauvre enfant, quels étaient son lieu de naissance, son âge, de reconstituer enfin autant que possible son état civil, et nous venons vous prier, madame, de nous aider à atteindre ce but en nous communiquant les renseignements qui peuvent se trouver en votre possession.

— Ces renseignements seront fort peu de chose, monsieur... répondit Mme Dubief ; je ferai néanmoins tout ce qui dépendra de moi pour vous aider à découvrir la famille de cette chère créature que je regretterai toujours, car son cœur et son âme étaient angéliques.

— Connaissez-vous à cette jeune fille un autre nom que celui de Simone ?

— Non, monsieur. J'ignore si elle avait le droit d'en porter un autre, et je crois qu'elle l'ignorait elle-même. J'ai expliqué cela au commissaire de police de notre quartier, et il a dû le mentionner dans son procès-verbal.

— J'ai lu ce procès-verbal... reprit Paul de Gibray. Mlle Simone était connue de M. Bressolles, ancien architecte et riche propriétaire... il s'intéressait à cette enfant, ainsi que le prouve une lettre de lui, jointe au procès-verbal, par laquelle il la priait de passer sans retard à son hôtel de la rue de Verneuil.

— Oui, monsieur... M. Bressolles est le père d'une de mes anciennes pensionnaires... C'est sur sa recommandation que Simone est entrée chez moi comme lingère, mais M. Bressolles ignorait le nom de famille de sa protégée, qui était aussi celle de deux jeunes gens honorables que vous connaissez sans doute de nom, un artiste célèbre, M. Gabriel Servet, et M. Albert de Gibray, le fils d'un magistrat très en vue et très estimé...

LXV

Le juge d'instruction regarda l'institutrice avec stupeur.

— Mais, madame, dit-il ensuite, Albert de Gibray est mon fils et M. Servet est mon ami... Par eux j'obtiens sans doute les renseignements sur la famille de cette enfant, dont je n'avais jamais entendu parler même sous le nom de Simone.

— C'est dans l'atelier de M. Servet que M. Bressolles a fait la rencontre de Simone... ajouta Mme Dubief.

— En dehors des personnes que vous avez citées, existe-t-il à Paris quelqu'un s'intéressant à cette pauvre fille ?

— Je ne le crois pas, monsieur... elle ne connaissait âme qui vive, sauf ses protecteurs, et ne sortait d'ici que pour aller les voir. Encore y mettait-elle beaucoup de discrétion.

— En lisant le procès-verbal dressé par le commissaire de police de votre quartier, reprit M. de Gibray, j'ai remarqué qu'il ne faisait mention d'aucune espèce de recherche opérée dans les effets de la jeune morte et dans les meubles garnissant sa chambre. Aurait-on négligé ces recherches qui pouvaient amener la découverte de papiers de famille importants ?

— En effet, monsieur, répliqua l'institutrice, on n'a fouillé nulle part.

— C'est une faute que nous allons, madame, réparer en votre présence. Monsieur le chef de la sûreté, veuillez, je vous prie, faire visiter les meubles.

Le chef de la sûreté fit un signe à l'agent qui accompagnait les magistrats et qui commença, séance tenante, une perquisition en règle dans tous les tiroirs.

Chaque fois qu'un papier lui tombait sous la main il la passait au juge d'instruction qui en parcourait le contenu.

Du secrétaire où aucune trouvaille ne fut faite, l'agent passa à une commode de noyer sur laquelle se trouvaient placés avec symétrie une foule de ces petits objets sans valeur qui sont les bibelots du pauvre : boîtes en coquillages, verres dorés et ornés d'initiales comme on peut en gagner pour deux sous dans les fêtes champêtres des environs de Paris, petites statuettes pieuses en carton-pâte enluminées, cadres minuscules renfermant des chromolithographies, etc.

Dès l'ouverture du premier tiroir de cette commode une feuille de papier timbré pliée en quatre se trouva sous les yeux de l'agent qui la prit.

— Ah ! s'écria-t-il, après le premier coup d'œil, voilà qui va nous éclairer complètement.

— Qu'est-ce donc ? demanda M. de Gibray.

— Un acte de naissance bien en règle. Voyez...

Et il tendit le papier timbré au juge d'instruction. Celui-ci le prit vivement et en commença la lecture. Tout à coup son visage exprima la plus vive émotion ; il pâlit ; une sueur froide mouilla ses tempes.

D'une voix étranglée il balbutia :

— Simone Dharville, fille de Jean de Gibray et de Valentine Dharville, née à Paris le 15 novembre 1854.

Il s'interrompit, essuya son front humide et reprit, avec une sorte d'égarement :

— Le quinze novembre 1854, fille de Jean de Gibray et de Valentine Dharville. Oh ! mon Dieu ! quelle révélation, mais alors cette enfant...

Pour la seconde fois il s'interrompit, et s'approcha du lit.

Là il s'arrêta, les yeux fixés avec une expression d'effroyable angoisse sur le visage immobile qui semblait sculpté dans un bloc d'albâtre.

Sa poitrine se soulevait : on eût dit que des sanglots difficilement contenus allaient jaillir de sa gorge.

Les témoins de cette scène regardaient le magistrat avec stupeur et ne comprenaient pas.

— Vous connaissez cette jeune fille ? demanda au bout d'un instant le chef de la sûreté.

— Je crois la connaître, bégaya M. de Gibray ne pouvant plus retenir ses pleurs. Ces noms, cette date.

— Qui donc était-elle ?

— Qui elle était, cette enfant que j'ai cherchée vivante, que je retrouve morte ? Qui elle était ? Elle était la fille de mon frère.

Le magistrat se mit à sangloter.

Un grand silence régna dans la petite chambre.

Chacun pensait à l'étrange fatalité qui réunissait ainsi pour la première fois l'oncle et la nièce, et respectait la douleur de M. de Gibray.

Celui-ci se releva au bout de cinq minutes, et regardant toujours sa nièce, dont il tenait entre ses mains la main froide, il murmura d'une voix trop basse pour être entendue, ces mots :

— Ah ! Valentine Dharville, le moment est venu de régler entre nous le terrible compte ! Je t'ai promis le châtiement et je tiendrai parole.

Puis, tout haut, s'adressant à Mme Dubief, il demanda :

— Mais comment se fait-il, madame, que cette enfant ne vout ait pas appris son vrai nom ? Elle ne l'ignorait point puisqu'elle possédait son acte de naissance.

— Je ne pourrais pas vous dire, monsieur, répliqua l'institutrice.

— L'acte de naissance ne devait pas être dans ses tiroirs depuis longtemps, fit observer le chef de la sûreté en jetant un coup d'œil sur le papier timbré.

— Pourquoi supposez-vous cela ?

— Ce n'est point une supposition, c'est une certitude... L'extrait que voilà a été levé et légalisé au mois de février de cette année.

— Comment cela se fait-il ? — murmura le juge d'instruction. — Et elle allait chez Mme Bressolles... chez sa mère ! Il y a là un secret à approfondir.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, messieurs... ajouta-t-il. Nous pouvons nous retirer.

Puis s'adressant à l'institutrice :

— Je vais entrer dans votre bureau, madame, et signer une pièce qui vous permettra de commander le service funèbre de la pauvre enfant... Chargez-vous de ces soins pieux, je vous en conjure, et que tout

soit fait sans ostentation, mais largement... Je viendrai demain me joindre à vous pour rendre les derniers devoirs à la chère enfant retrouvée trop tard.

Mme Dubief s'inclina et répondit :

— Comptez sur moi, monsieur.

Le juge d'instruction s'agenouilla de nouveau près du lit, se pencha sur le front de la jeune fille et lui dit tout bas, comme si elle avait pu l'entendre :

— Maintenant, Simone, je vais te venger ! !

Il se releva, sortit le premier, et la sœur de charité resta seule dans la chambre silencieuse.

Une demi-heure s'écoula.

La religieuse égrenait son chapelet en s'absorbant dans une prière fervente.

Soudain elle tressaillit.

Il lui semblait entendre le faible bruit d'un soupir. Mais n'était-ce point une illusion ?

Qui donc aurait soupiré près d'elle dans cette chambre où, porte close, elle veillait un cadavre ?

Brusquement elle se tourna vers le lit.

Un spectacle stupéfiant l'attendait.

Simone, toujours aussi pâle mais les yeux ouverts, se soulevait lentement sur ses coudes et regardait autour d'elle d'un air étonné.

— Miracle ! ! cria la sainte fille en s'élançant jusqu'à la porte qu'elle ouvrit. Miracle ! ! La morte ressuscite ! !

Non, il n'y avait pas de miracle.

Le prodige n'était qu'apparent.

L'inhalation de l'acide prussique, concentré de façon insuffisante par Verdier, chimiste inexpérimenté, avait amené une léthargie longue, effrayante, semblable à la mort, mais non pas la mort.

Simone, que Paul de Gibray allait venger, était vivante, bien vivante, et désormais, grâce à Dieu, nul danger ne la menaçait.

LXVI

Nous avons laissé la policière sonnante d'une main résolue à la porte du petit hôtel habité par le capitaine Van Broecke.

Au bout de quelques secondes un judas s'ouvrit dans la porte.

A ce judas une tête apparut.

C'était celle de Dominique le muet.

— Le capitaine Van Broecke ? demanda la policière d'un ton cavalier bien d'accord avec son costume masculin.

Dominique entendait, mais il ne pouvait répondre que par signes, à travers le judas il était malaisé de se livrer à une pantomime expressive.

Il articula des sons étouffés pour faire comprendre son infirmité, tout en secouant négativement la tête, ce qui voulait dire :

— Allez-vous-en... il n'y a personne.

Mme Rosier ne se tint point pour battue.

— Je sais que votre maître est chez lui... reprit-elle.

Il faut absolument que je le voie. C'est pressé, très pressé. Je viens de la rue de Navarin, de la part de M. Maurice.

En entendant prononcer le nom de Maurice, le muet referma le judas et ouvrit vivement la porte.

Aimée Joubert entra dans la cour.

Elle se sentait certaine maintenant de ne point faire fausse route.

Le muet qui venait de l'introduire était l'homme qui avait touché à la caisse de la maison Rostschild le chèque envoyé de Russie par Boris Romanzoff.

Donc elle se trouvait chez Lartigues ou chez Verdier.

Le doute à cet égard n'était plus possible.

Dominique lui fit signe d'attendre, referma à clef la porte de la rue, mit la clef dans sa poche et gravit prestement les marches du perron accédant à l'hôtel.

Lartigues et Verdier, parfaitement calmes, ayant mis de côté toute préoccupation, toute inquiétude, assis en face l'un de l'autre, faisaient une partie d'échecs.

Ils avaient bien entendu sonner, mais sachant que Dominique était intelligent et qu'on pouvait compter sur lui, attribuant d'ailleurs le coup de sonnette à

quelque fournisseur, ils n'interrompaient point la partie commencée.

Depuis la veille, ils se cloîtraient à l'hôtel, ne lisant aucun journal, ne recevant aucune nouvelle du dehors, attendant sans trop d'impatience que Maurice eût terminé sa tâche et que le moment du départ pour l'Angleterre arrivât.

La porte du petit salon s'ouvrit brusquement.

Dominique entra.

Lartigues leva la tête, vit le muet et lui demanda : — Qu'y a-t-il ?

Déjà Dominique avait tiré de sa poche l'ardoise et le crayon dont il ne se séparait jamais.

Sur cette ardoise il traça les mots suivants :

— Il y a là un homme qui vient de la rue de Navarin et qui veut vous parler de la part de M. Maurice.

Lartigues inquiet s'écria :

— De la part de Maurice ?

Le muet fit un signe affirmatif.

— Est-il seul ? reprit le pseudo-capitaine.

Le geste de Dominique répondit :

— Oui, il est seul.

— Alors qu'il entre, qu'il entre vite, cette visite m'intrigue.

Dominique tourna sur ses talons pour aller chercher le visiteur.

La policière l'avait suivi.

Elle était debout sur le seuil.

Le muet la désigna du geste et sortit.

Lartigues avait quitté son siège.

Il fit deux pas vers l'étrangère qu'il ne pouvait reconnaître, non seulement à cause du costume d'homme qui la déguisait, mais encore en raison de la pâleur et de l'altération de ses traits.

— Vous venez de la part de Maurice, monsieur ? lui dit-il.

Mme Rosier à son tour s'avança, de façon à se trouver en pleine lumière, et répliqua d'une voix sifflante :

— Oui, Lartigues ! Je viens te demander de sa part ce que tu as fait de son honneur ! Je viens te demander de la mienne ce que tu as fait de mon enfant !

La stupeur de Lartigues et de Verdier en entendant cette voix en écoutant ces paroles, est plus facile à comprendre qu'à décrire.

Ils reculèrent effarés, tremblants, devant cette vision inattendue, en balbutiant :

— Aimée Joubert ! ...

A mesure qu'ils reculaient la policière avançait sur eux.

Elle poursuivit :

— Je te retrouve enfin, Lartigues, après t'avoir cherché si longtemps, et je te retrouve toujours le même, toujours assassin, toujours infâme ! Je connais tous vos crimes, ceux que vous avez accomplis et ceux que vous méditez d'accomplir encore. Je vous suivais de loin l'un et l'autre, toi Lartigues depuis des années, vous, Verdier depuis quelques mois seulement, mais je ne supposais pas que la fatalité avait mis dans vos mains mon fils, l'enfant de Lartigues, l'enfant de la honte, et que de cet enfant vous aviez fait votre complice ! Hier seulement j'ai appris ce comble du malheur et de l'infamie, hier seulement j'en ai eu la preuve, et malgré cette preuve, malgré la lumière, malgré l'évidence, je ne puis croire encore ! il faut que ce soit toi, Lartigues, toi, son père, qui me dises si cette chose monstrueuse est possible, et si tu as vraiment fait de ton fils un monstre à ton image ! Réponds !

Et Mme Rosier, croisant ses bras sur sa poitrine, attendit :

Les deux complices relevaient la tête.

Après le premier moment de surprise et d'épouvante, l'équilibre se rétablissait dans leur cerveau ; ils envisageaient la situation avec un calme relatif.

Aimée Joubert reprit :

— De tes réponses votre vie à tous deux va dépendre.

Lartigues regarda la policière bien face, les yeux dans les yeux, et répliqua cyniquement :

— Qu'ai-je à répondre que tu ne saches aussi bien que moi ? J'étais dans le chemin du crime, je l'ai

suiwi résolument jusqu'au bout, et si j'avais tenté d'en sortir je ne l'aurais pas pu !... La guillotine réclamait ma tête, j'ai su la soustraire au couperet triangulaire, je l'ai gardée sur mes épaules, solide et forte, et j'ai vécu comme je devais vivre après un tel début et comme d'ailleurs ma nature me destinait à vivre. Tu t'es trouvée sur ma route, je t'ai écrasée. J'aurais écrasé de même toute autre que toi. Maurice, ayant de mon sang dans les veines, devait fatalement tôt ou tard devenir assassin. L'homme ne peut se soustraire à sa destinée, tu en as la preuve. puisque son origine, et ne subissant que d'autre influence que la tienne qui devait le pousser au bien, Maurice n'en a pas moins pris un couteau et frappé d'une main sûre, avec un entrain superbe !... L'enfant tenait de son père !... Bon sang ne peut mentir.

—C'est faux ! cria la policière avec fureur, Maurice n'a pas été !! Tu mens !!

Lartigues haussa les épaules.

—Ton fils a tué plus que moi ! répondit-il. Un hasard l'a mis sur la piste de nos secrets que tu prétends connaître. Il a suivi cette piste, et pour avoir des millions qu'il voyait luire à l'horizon, il a joué du couteau.

—Tu mens ! répéta la policière.

—Crois-tu ? Eh bien ! va demander à ton fils qui a frappé Jenny, la servante de Verdier, dans le tombeau Kourawieff où il s'introduisait pour voler nos correspondances, il te répondra : C'est moi !

—Lui !! fit Mme Rosier avec affolement.

Lartigues continua :

—Va lui demander qui a frappé le Montorgueil, dans une voiture. L'homme envoyé d'Angleterre à Verdier, et que lui, Maurice, était allé chercher à la gare du Nord... il te répondra : c'est moi !!

Aimée Joubert prit son front dans ses deux mains, et d'une voix à peine distincte balbutia :

—Non !... non !... je ne te crois pas... c'est impossible.

—Tu trouves que c'est impossible, et tu ne sais pas tout encore ! Va demander à Maurice qui a scié la glace du lac de Vincennes ou Marie Bressolles devait périr ? Qui a caché dans les fleurs une vipère, dont la morsure a mis Marie Bressolles à deux doigts de la mort ? Enfin qui a tué Simone par l'acide prussique ? Il te répondra : C'est moi ! toujours moi ! Foi de Lartigues, il va bien, ton fils ! Riche nature !

—Simone est morte !! cria la policière en délire, morte dis-tu ! le comte Yvan mort peut-être, et Marie Bressolles menacée pour la troisième fois !! Ah ! c'est hideux ! c'est infernal !! Et Maurice a fait cela ?

—Pardieu oui, il a fait cela, et sans qu'on l'y pousse, de lui-même, tout bonnement, par instinct et par goût ! Ce n'est pas moi qui suis allé le chercher pour lui mettre un couteau dans la main avec la manière de s'en servir... Je ne le connaissais pas quand il s'est imposé à nous ! Il m'a appris qu'il était ton fils, et je lui ai caché, moi, que j'étais son père !

Mme Rosier, haletante, suffoquait.

Elle croyait respirer une atmosphère de flammes.

Il lui semblait que son cerveau en ébullition allait faire éclater son crâne trop étroit...

—Est-ce que je deviens folle ? se demandait-elle.

Et, avec un véritable égarement elle répétait :

—Lui ! Lui ! Lui ! Un assassin !

—Maintenant, je t'ai répondu nettement, carrément ! reprit Lartigues. Si ton fils a roulé comme moi dans l'abîme, s'il est souillé comme moi de sang et de boue, c'est qu'il l'a bien voulu. Mais tu peux le sauver et nous sauver en même temps.

A ces derniers mots, la policière bondit.

Dans la dixième partie d'une seconde elle retrouva toute son énergie et son courage.

—Vous sauver, vous ! dit-elle d'une voix farouche. Allons donc ! Tu n'y penses pas, Lartigues ! Je te tiens ! crois-tu donc que je vais te lâcher ?

Un sourire railleur vint aux lèvres de Lartigues.

—Alors, tu livreras ton fils avec nous, fit-il.

Mme Rosier chancela.

—Le livrer, lui ! bégaya-t-elle. Le livrer aux juges. Mais ce serait la condamnation certaine.

—La guillotine, appuya Lartigues. Tu enverras Maurice à l'abbaye de Monte-à-Regret !... Tu le verras cracher dans le son !...

La policière frissonna de la tête aux pieds.

—Alors, continua Lartigues, tais-toi, et cette nuit je pars avec lui ! je l'emmène loin de France, je le sauve.

—Jamais ! répondit Aimée Joubert d'une voix éclatante. Jamais !

En ce moment Verdier intervint.

—Dans ce cas, chère madame, dit-il, vous ne sortirez pas d'ici vivante.

Il ajouta en tirant de sa poche un revolver.

—Je suis un homme pacifique et de mœurs très douces, mais on défend sa peau comme on peut. Laissez-nous fuir ou vous êtes morte !

LXVII

Mme Rosier, elle aussi, avait plongé la main dans la poche de son vêtement, et cette main reparaissait armée d'un revolver.

Mais avant qu'elle ait eu le temps de viser Lartigues, Verdier fit feu.

La policière roula sur le parquet.

Verdier se pencha vers elle pour s'assurer qu'elle était bien morte lorsqu'en dehors on entendit un clameur, accompagnée de coups violents frappés contre la porte de la cour.

—Tonnerre ! s'écria Lartigues. Elle avait des agents derrière elle ! Sans la seconde issue nous serions pris comme des rats dans une ratière. Vite les clefs du jardin et de la porte du pensionnat, et filons !

En disant ce qui précède, le pseudo-capitaine Van Broecke ouvrait un secrétaire, y prenait de l'or, des billets de banque, et sonnait Dominique.

Le muet avait deviné ce qu'on voulait de lui.

Il entra apportant les clefs.

Lartigues, Verdier et Dominique sortirent précipitamment de l'hôtel, ouvrirent la porte cachée sous un manteau de lierre et disparurent dans le jardin du pensionnat.

Rue de Suresnes on ne frappait plus contre la porte. Galoubet et Sylvain Cornu étaient allés chercher des échelles et passaient par-dessus la muraille.

Bientôt la cour fut pleine d'agents qui se ruèrent dans la maison où ils trouvèrent Mme Rosier étendue au milieu d'une mare de sang.

De l'autre côté de l'hôtel, dans le jardin du pensionnat, Verdier, Lartigues et le muet filaient le long des murs pour arriver à la porte de sortie donnant sur la rue de la Ville-Evêque.

Au moment de l'atteindre ils s'arrêtèrent terrifiés.

Un groupe d'hommes venait à eux.

—Nous sommes flambés ! dit Lartigues. La maison est gardée de tous côtés.

Il se trompait.

Personne ne connaissant la deuxième issue on ne pouvait la surveiller.

Le groupe était composé du juge d'instruction Paul de Gibray, du chef de la sûreté, de son secrétaire, du commissaire aux délégations, de deux agents et du concierge du pensionnat.

Les magistrats sortaient du bureau de Mme Dubief, après l'enquête à laquelle nous avons assisté.

Ils entendirent des cris, le bruit d'un coup de feu qui semblait venir de la maison voisine ; ils virent filer des ombres dans les ténèbres du jardin.

Le chef de la sûreté, convaincu qu'il se passait quelque chose d'énorme, se dirigea de ce côté.

—Qui va là ? demanda-t-il quand les trois fugitifs devinrent tout à fait distincts.

—Vendons chèrement notre vie ! dit Verdier à Lartigues.

Une détonation retentit, puis une autre, puis une autre encore.

Personne ne fut blessé et avant, que les bandits n'aient tiré de nouveau, ils furent saisis et désarmés.

A cette minute précise une demi-douzaine d'agents, amenés par les coups de feu, s'élançèrent de la porte mal refermée du petit jardin.

—Nous les tenons ! leur cria le chef de la sûreté. Ils sont trois. Venez nous porter main-forte.

Les agents conduits par l'officier de paix et munis de lanternes, entourèrent les prisonniers qu'on eut soin de ligotter solidement.

—Quels sont ces misérables ? demanda le commissaire aux délégations en prenant une lanterne et éclairant le visage des trois hommes.

—Monsieur le commissaire, répliqua l'officier de paix, il y a dans le pavillon voisin quelqu'un qui vous le dira.

—Quelqu'un ?...

—Oui, monsieur.

—Allons... dit le chef de la sûreté.

Le groupe des magistrats, des gens de police et des prisonniers passa du jardin du pensionnat dans celui du petit hôtel.

Au bas du perron, l'officier de paix ordonna aux trois scélérats ligottés de gravir les marches.

—Là-haut, ajouta-t-il, on vous reconnaîtra.

Ils obéirent et furent poussés dans la pièce où Mme Rosier, qui semblait mourante, était soutenue par Galoubet et Sylvain Cornu, et soignée par un médecin du quartier, appelé à la hâte et qui roula bas jugeait la blessure mortelle.

Le juge d'instruction, le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations entrèrent derrière eux.

Tous trois poussèrent un cri de surprise et d'effroi en reconnaissant sous son costume d'homme la policière ensanglantée.

—Madame Rosier ! fit le chef de la sûreté.

—Oui... moi... répondit Aimée Joubert d'une voix faible. Je vous avais promis de vous livrer hier Lartigues et Verdier. Je ne m'étais trompée que d'un jour, vous le voyez.

—Lartigues ! Verdier ! répétèrent les magistrats.

—Les voilà.

Et du doigt la policière les désignait.

—Et, celui-ci ? fit le commissaire en montrant Dominique.

—Le muet, leur complice.

—Nous ne sommes que trois ici, dit Lartigues d'un ton farouche, et nous devrions être quatre... Demandez à madame quel est le quatrième.

En entendant Lartigues, Aimée Joubert, malgré la balle qu'elle avait dans le corps, se leva d'un bond. L'œil plein de flammes.

—Faites sortir ces hommes, monsieur, balbutia-t-elle d'une voix suppliante en s'adressant au chef de la sûreté, faites-les sortir et vous saurez tout.

Sur un signe du chef on entraîna les trois misérables.

Mme Rosier fouilla dans les poches de son pardessus.

Elle y prit une liasse de papiers qu'elle tendit à M. de Gibray.

—Lisez cela, monsieur, lui dit-elle, lisez sans perdre une minute, le testament surtout.

Le juge d'instruction prit les papiers et ouvrit la liasse.

Il avait sous les yeux le testament d'Armand Dharville ; il le lut rapidement, tandis que le chef de la sûreté et le commissaire lisaient en même temps que lui par-dessus son épaule.

—Ah ! je comprends tout ! s'écria-t-il quand il eut achevé. C'est pour cet héritage que ces hommes ont tué Simone. C'est pour cet héritage qu'ils allaient tuer Marie Bressolles. Ah ! les infâmes !

—Vous les tenez en votre pouvoir ?

—Grâce à vous, pauvre femme, murmura le chef de la sûreté en prenant la main de Mme Rosier et en se reprochant, non sans quelque amertume, ses injustes soupçons.

—Et grâce aussi à Galoubet et à Sylvain Cornu, fit Mme Rosier.

—Cela leur sera compté, soyez-en sûre.

—Quant à moi, reprit Mme Rosier d'une voix si faible qu'on pouvait à peine l'entendre, ma tâche n'est pas finie. Il faut que j'agisse encore. Il faut que j'aile à l'hôtel de la rue de Verneuil.

—Pourquoi ? demanda le chef de la sûreté ?

NOTES ET FAITS

Les cuisinières sont quelquefois facétieuses.
 Madame a grondé Victoire parce que celle-ci a laissé trop longtemps sur le feu une casserole qui s'est cassée. Victoire en a acheté une autre et madame lui dit :
 — Êtes-vous au moins sûre que celle-la va au feu ?
 Et Victoire de répondre :
 — Pour sûr qu'elle y va, mais pour en revenir, ça je peux pas en répondre.

Comment seront habillées les paires pour le couronnement d'Edouard VII ? Grave problème dont le protocole anglais n'a pas, paraît-il, prévu la solution, et qui se représente à chaque avènement d'un roi de la Grande-Bretagne. Ces dames auront une jupe de velours rouge bordée d'une bande d'hermine blanche, qui s'arrondit sur le devant pour se réunir à la ceinture. Un collet d'hermine, tombant dans le dos et rattaché par un câble d'or, complète cette toilette qui, évidemment, manque un peu d'élégance.
 Mais aussi, pourquoi le protocole anglais, lorsqu'il s'agit des paires, a-t-il été... pairesseux.

A Buda-Pesth, un fou, enfermé dans un asile, est sorti pour passer ses examens. Il a répondu avec succès à toutes les questions ; on lui a accordé son diplôme de professeur, puis on l'a réintégré dans son asile.
 Voilà un cas qui n'est pas banal. Qui sait si ce n'est pas le fou qui se croyait raisonnable et qui considérait ses professeurs comme fous ? Tout est relatif, et tout n'est en somme qu'une affaire d'appréciation.

Avez-vous idée d'un menu semblable : Ragoût de serpent, couleuvre frite au beurre, python au court-bouillon, sauce aux œufs de serpent, rôti au boa constructeur, glaces aux queues de serpents confites. Eh bien ! ce menu, qui nous ferait faire à tous la grimace, a été offert par Peter Gruber, le fameux chasseur américain de serpents, qui réunissait à Rochester dix-huit de ses amis. Naturellement, chacun rechigna un peu d'abord, mais ensuite tout le monde fut d'accord pour trouver le repas délicieux. Il paraît que le serpent, en général, a un goût de poulet, et que le python a une chair aussi succulente que celle de la truite saumonée.
 C'est égal, j'aimerais mieux lire ce menu que de le savourer. On ne nous a pas dit si le maître de la maison ne se servait pas d'un serpent à sonnettes pour appeler ses domestiques. Tout est possible aux États-Unis.

On parle à voix basse, à New-York, de la plus étrange des découvertes. Les savants s'émeuvent, les inventeurs enragent, et tout les dentistes sont sur les dents.
 Un médecin de campagne vient de découvrir l'art de les faire pousser ! Et comment ? Parbleu ! comme le blé, en les semant !
 Une dent commence par un germe, gros comme une tête d'épingle. Il en prend un dans la bouche d'un petit enfant qui a succombé à une maladie, autre que celles qui peuvent atteindre les mâchoires.
 Il extrait une dent cariée sur une cliente, et, à sa place, il dépose et enfonce le germe dentaire enfantin ; de huit à vingt jours après, la dent définitive apparaît.
 Le germe dentaire enlevé de la bouche de l'enfant conserve sa vitalité plusieurs jours avant d'être implanté dans une nouvelle cavité, comme une graine avant d'être enfouie.

De quel caprice naît la mode qui nous porte à imiter les modes anglaises, que nous suivons servilement ? Certaines dames élégantes se croient obligées d'avoir une canne légère. Voici l'origine de cette mode : La reine d'Angleterre se promena, durant tout un jour, tenant à la main une badine confisquée à l'héritier de la couronne, le duc d'York, alors âgé de sept ou huit

CONCOURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

DU 1ER JANVIER AU 1ER MAI 1902

1er Prix, \$25 ; 2e Prix, \$15 ; 3e Prix, \$10 ; et 50 Prix de \$1.00

SUJET DU CONCOURS

Q	N	O	U	N	L	R	I	I	E	É	S	Y	N	A	A
V	B	E	O	A	S	R	N	N	E	E	T	S	N	T	R
O	C	N	E	E	É	S	T	T	S	J	P	D	O	U	U
S	P	U	I	B	R	E	O	N	L	R	A	A	N	T	U
X	I	O	É	U	N	S	J	P	I	N	O	E	U	E	R
R	R	O	E	N	P	O	U	U	B	T	R	D	S	L	U
I	N	E	J	R	T	U	É	M	O	T	O	R	O	L	N
D	M	E	I	U	I	N					T	L	S	R	A
A	C	L	U	L	E	I					N	N	N	U	T
L	T	L	R	D	É	E	E	S	S	O	É	A	P	N	E
N	N	O	M	N	A	D	C	A	E	N	N	I	T	N	P
R	S	I	T	E	D	D	S	D	D	E	E	E	T	P	E
S	H	T	É	P	A	R	A	O	T	R	E	U	T	T	R
L	N	I	E	D	S	M	E	R	P	O	L	O	E	L	N
O	E	N	S	I	R	T	T	D	O	E		E	M	L	I
Q	E	U	Q	P	E	I	A	U	S	O	N	E		S	D

NOTES EXPLICATIVES

Il s'agit, avec les lettres ci-haut, de reconstituer trois phrases complètes et distinctes. Il est bien entendu que l'on doit faire servir toutes les lettres qui se trouvent dans ce tableau, en rétablissant chacune d'elles dans l'exacte position qui lui appartient. Pour avoir droit de concourir, il faudra adresser sa réponse au "MONDE ILLUSTRÉ" en même temps que les dix-sept coupons (numérotés de 1 à 17) qui seront publiés par notre journal, de semaine en semaine, d'ici à la fin du concours. Les lettres des concurrents devront être recommandées (enregistrées) ; elle devront porter bien distinctement sur l'enveloppe, la mention "Pour le concours," et nous parvenir sans faute pour le 15 MAI 1902. Une assemblée publique des intéressés sera tenue dans les bureaux de rédaction du "MONDE ILLUSTRÉ," 33, rue Saint-Gabriel, à une date qui sera fixée ultérieurement, et c'est seulement en présence de cette assemblée que seront ouvertes les lettres des concurrents.
 Les trois phrases de concours sont, bien entendu, trois phrases spéciales, dont le texte, arrêté d'avance, reste, sous enveloppe, entre les mains des éditeurs.

COUPON
 DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 4

NOM ET ADRESSE DU CONCURENT

.....

.....

.....

ans. Le jeune espiègle avait trouvé très amusant de cingler les princesses, ses sœurs, avec le stick, et, pour le punir, on le lui avait purement et simplement retiré. Il n'en fallu pas plus pour voir toutes les élégantes misses aussitôt s'armer d'une badine.

le cours de cuisine, les jeunes filles vont elles mêmes faire les provisions ; puis, quand elles font un menu, elles copient les recettes sur un cahier spécial. Voilà une école qui devrait avoir de nombreuses succursales.

Il existe à Paris une école ménagère où des femmes dévouées enseignent aux petites filles du peuple la science du ménage. Il y a quatre cours que suivent ces enfants : couture, lavage, repassage et cuisine. Pour Lisez le *Pionnier*, le seul organe essentiellement Canadien français. Il compte parmi ses collaborateurs quelques-uns des meilleurs écrivains du pays. Il est absolument indépendant, "Franc et sans dol."

UN VRAI HOMME



Monsieur Goldstein (en admiration).—Guel enfant exdraordinaire ! Fiens tonc, Sarah ! Fiens tonc foir Isitor ! Ce bedit tefiens un homme, un frai homme !

SAGE PRECAUTION

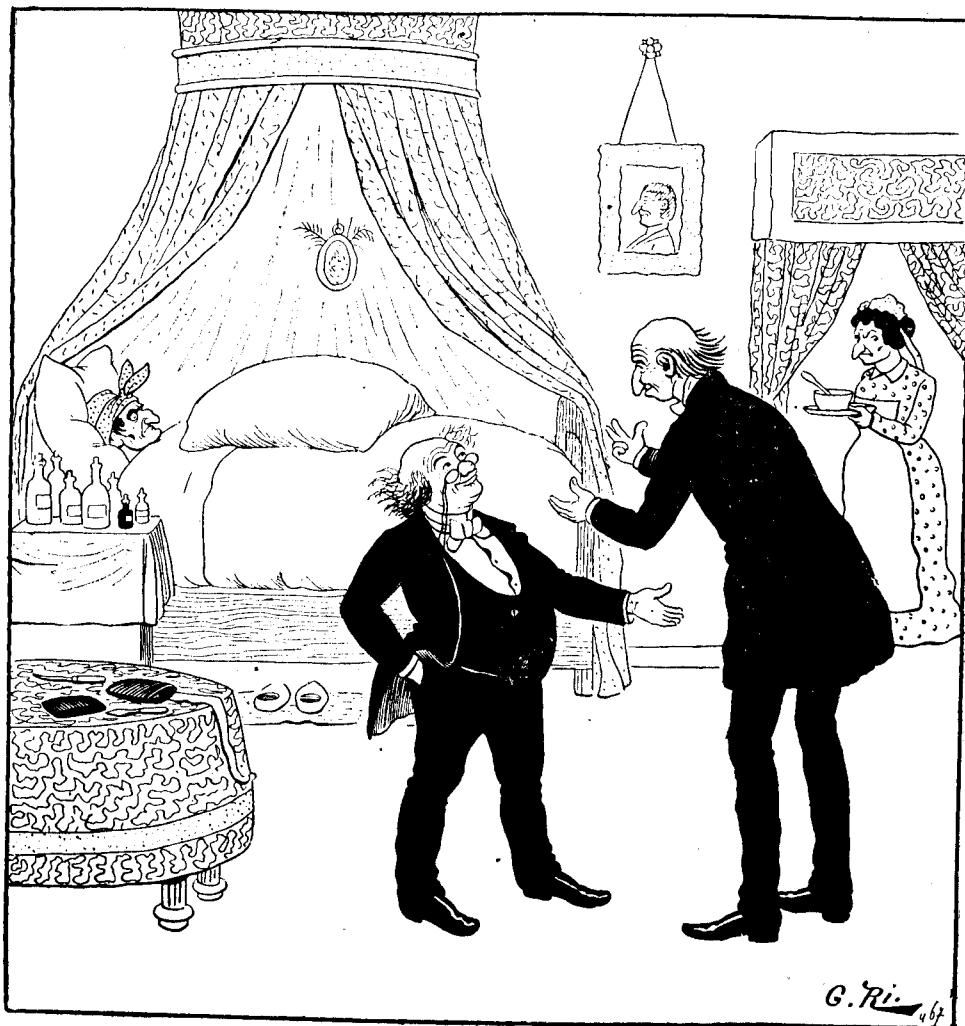


Isaac.—Gue recarte tu tonc afec tant d'addention, Chacop ?

Jacob.—Che recarte gue tu n'as blus de gaissier et gue c'est ta fille Repecca gui le remplace !

Isaac (confidemment).—Che l'ai mis tehors le 31 décembre ! Tu gomprens, che n'étais bas bour lui tonner engore tes étrennes !

ENTRE CHIRURGIENS



—Il faut lui couper une jambe.

—Encore une fois, je vous dis qu'il faut lui en couper deux.

—Allons, mon cher confrère, nous n'allons pas nous chicaner pour si peu, coupons-en une et demie, et tout le monde sera content.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

Entier, complément
De toute milice,
Là, journallement,
Je fais bon office
Battu sans relais,
Bien loin de m'en plaindre,
Nul, lecteur, jamais
Ne m'entendit geindre.

M'arrachant le cœur
Qu'on me décapite :
Joufflu séducteur
L'Olympe j'habite ;
Ou jetant carquois
Et flèches pour cause,
Au pays chinois
Cours d'eau je me pose.

MATHÉMATIQUES

Une dame a acheté 12 mètres quatre neuvièmes de soie 112 francs ; la couturière réclame encore 3 mètres cinq septièmes pour achever la robe, quelle somme devra-t-on dépenser ?

MOTS CARRÉS

Sans mon un, dans la nuit obscure,
Nul ne trouverait son chemin.
Deux possède svelte tournure
Et porte corsage en satin.

Afin d'élever sa famille,
Le pauvre serrurier fait trois.
Et la chose la plus gentille
Etant cinq est vile parfois.

Trois fois plus vaste que la terre
Et peuplé d'animaux divers,
Quatre, soit dit sans commentaire,
Est utile, parfois pervers.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES QUI ONT PARU DANS LE N° 925

Anagramme.—Oran et Arno.

Charade.—Richelieu.

Carré syllabique.—

EN — TRA — VER
TRA — VER — SE
VER — SE — RA

Enigme.—Le coq.

PETITES RÉCRÉATIONS DE SOCIÉTÉ

LA RÉUSSITE DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE

C'est dans la prison du Temple, que la pauvre reine de France imagina cette réussite. Marie-Antoinette, fort croyante aux sciences occultes, dut, si ses questions se rapportaient à sa destinée, apprendre de bien terribles choses. Et sans doute elle n'avoua pas à ses compagnons de captivité toutes les réponses des cartes inexorables.

1	2	3	4
---	---	---	---

5	6	7	8
---	---	---	---

La réussite de la reine est d'une simplicité angélique.

Une fillette, un garçonnet l'apprendront vite.

Prenez votre jeu de 32 cartes. Battez. Coupez de la main gauche.

Arrivé à 8, vous recommencez, 1, 2, 3, etc.

Les trois premiers tours, vous placez les cartes à l'envers.

Le quatrième et dernier tour, au contraire, les cartes auront la face visible.

Chaque paquet aura donc quatre cartes, la quatrième à l'endroit. C'est la première phase du jeu, la phase préparatoire.

Maintenant, enlevez deux à deux les cartes de même valeur, deux rois, deux dix, deux valets, etc. Et à mesure que vous enlevez ces cartes doubles, retournez à l'endroit les cartes qui viennent d'être ainsi découvertes.

Avant de commencer le jeu, vous avez posé une question au destin ou fait un vœu. Les cartes répondront oui si toutes, deux à deux, régulièrement disparaissent.

Si un ou plusieurs paquets ne peuvent s'achever, la réponse est négative.

Exemple :

valet seul.	paquet achevé.	paquet achevé.	paquet achevé.
paquet achevé.	roi sous lequel se trouve un autre roi et un valet.	Id	Id

Si vous n'avez pas réussi de prime abord, il ne faut pas pour cela désespérer ; recommencez l'opération et peut-être les cartes se montreront-elles plus clémentes, peut-être le destin sera-t-il moins inexorable. Surtout, n'attachez pas à ce premier échec une trop grande importance, les cartes quelquefois ne veulent pas parler ainsi tout de suite, et désirent se faire un peu prier.